

Le Monde

NATIONAL
GEOGRAPHIC

HISTOIRE
& CIVILISATIONS

HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 111
DÉCEMBRE
2024

VENISE

**LES SECRETS
DE SA PUISSANCE**

**NOTRE-DAME DE PARIS &
Elle renaît de ses cendres**



NOUVEAU

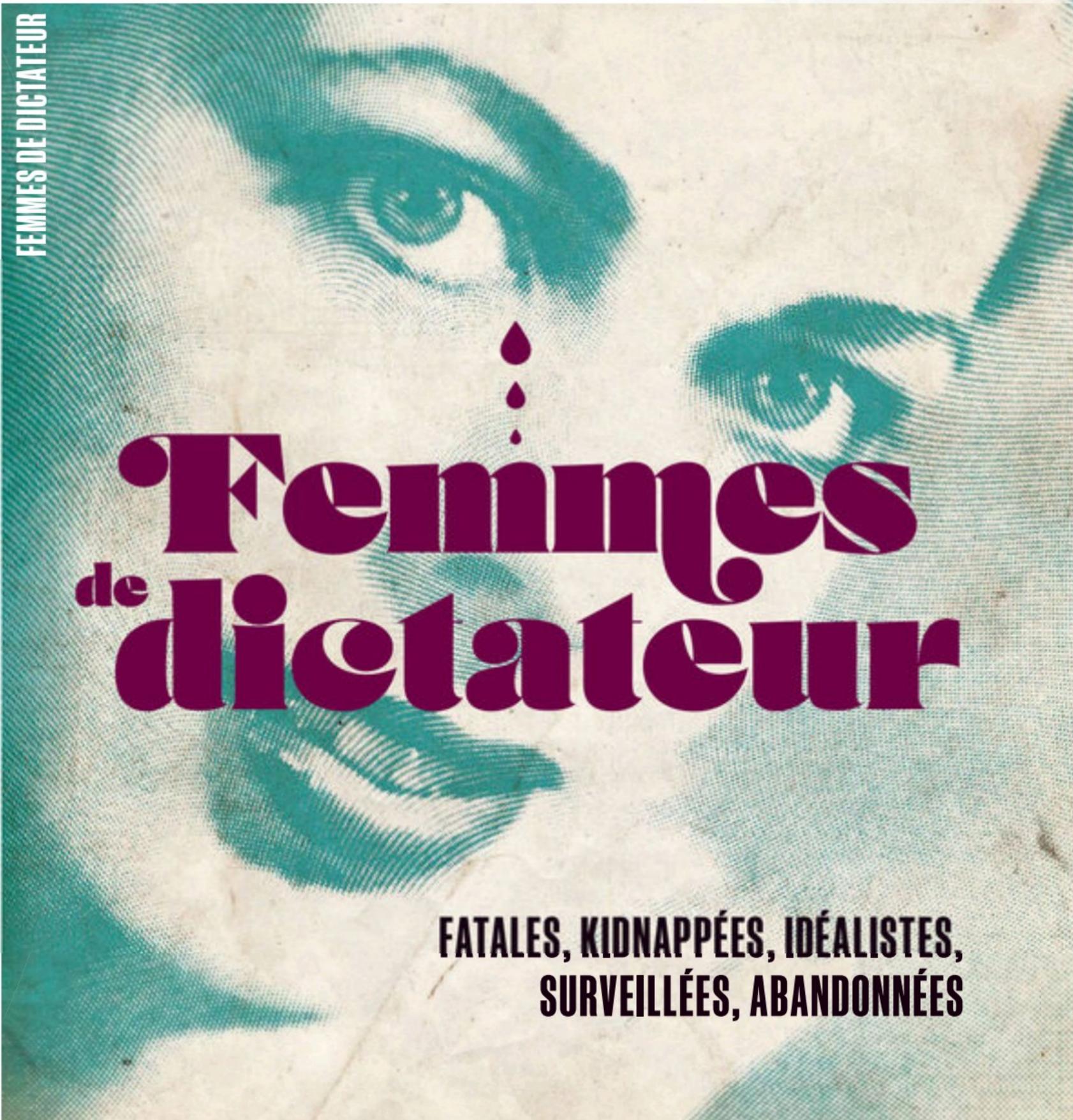
Le Monde

HORS-SÉRIE

HISTOIRE
& CIVILISATIONS

HISTOIRE & CIVILISATIONS

FEMMES DE DICTATEUR



Femmes de dictateur

FATALES, KIDNAPPÉES, IDÉALISTES,
SURVEILLÉES, ABANDONNÉES

FEMMES DE DICTATEUR

UN HORS-SÉRIE DE 196 PAGES - 14,90 €

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

ET SUR BOUTIQUE.HISTOIRE-ET-CIVILISATIONS.COM





Le Monde
HISTOIRE
& CIVILISATIONS
NUMÉRO 111

NATIONAL
GEOGRAPHIC

Le dossier

34 Venise, unique entre toutes

- **Le mythe face à l'Histoire.** La fête du XVIII^e siècle ne doit pas faire oublier que, du Moyen Âge à la Renaissance, la cité dirigea d'une main de fer un empire militaire et commercial. **ENTRETIEN AVEC ÉLISABETH CROUZET-PAVAN**
- **Une économie-monde.** C'est à l'audace de ses marchands lancés sur les routes d'Orient que la Sérénissime doit sa prospérité. **PAR DIDIER LETT**
- **Une si belle décadence.** Vivant dans le souvenir de sa splendeur passée, Venise trouve au XVIII^e siècle une nouvelle scène sur laquelle briller : celle du plaisir sous toutes ses formes. **PAR JEAN-JOËL BRÉGEON**
- **Les fantômes de Venise.** La mélancolie vénitienne séduit le voyageur amoureux des ombres fugitives de l'Histoire. **PAR CHRISTIANE RANCÉ**

Les grands articles

18 Les sorcières de Salem

En 1692, une épidémie de procès pour sorcellerie se répand dans une communauté puritaine près de Boston. **PAR ALICE MARKHAM-CANTOR**

60 Le roi Jean sans Terre

Le frère de Richard Cœur de Lion fut-il le prince félon et sans scrupules décrit par les chroniqueurs du Moyen Âge ? **PAR JULIO RUBÉN VALDÉS MIYARES**

72 Mycènes, la civilisation des palais

Les citadelles érigées en Grèce au milieu du II^e millénaire av. J.-C. témoignent de la gloire des rois mycéniens. **PAR ÁNGEL CARLOS AGUAYO PÉREZ**

Les rubriques

6 L'ACTUALITÉ

10 LE PERSONNAGE

Alexandra Kollontai

Cette pionnière du féminisme a placé l'émancipation des femmes au cœur du mouvement prolétaire qui secoue la Russie au début du xx^e siècle.

14 LA VIE QUOTIDIENNE

Le pyjama

L'ère victorienne sonne la fin du règne de la chemise de nuit : la mode est désormais au pyjama, une tenue typique des Indes britanniques.

84 L'AIR DU TEMPS

Notre-Dame de Paris

Les polémiques entourant les restaurations successives de ce symbole du patrimoine national rappellent le lien passionnel des Français avec leur héritage.

90 LES LIVRES ET L'EXPOSITION

96 L'HISTOIRE EN SORTANT

98 LA QUESTION DES LECTEURS



ALBUM



LE BUCENTAURE À VENISE, LE JOUR DE L'ASCENSION.
PAR CANALETTO COLLECTION PRIVÉE

© CHRISTIE'S IMAGES / BRIDGEMAN IMAGES

Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

MALESHERBES PUBLICATIONS

67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13. Tél. : 01 48 88 46 00

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :

Rédacteur en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE
Première secrétaire de rédaction : ÉMILIE FORMOSO
Directrice de la création : NATALIE BESSARD
Réalisation : DENFERT CONSULTANTS
Réviseur : LAURENT COURCOUL

Ont collaboré à ce numéro : ÁNGEL CARLOS AGUAYO PÉREZ, JEAN-JOËL BRÉGEON, SYLVIE BRIET, AINHOA CAMPOS, ÉLISABETH CROUZET-PAVAN, CHRISTOPHE DICKÈS, EDMOND DZIEMBOWSKI, FRANÇOIS KASBI, DIDIER LETT, CLAIRE L'HOËR, ALICE MARKHAM-CANTOR, CHRISTIANE RANCÉ, MATTHIEU STRICOT, JULIO RUBÉN VALDÉS MIYARES, ANA VELASCO MOLPECERES.

Traduction : AMÉLIE COURAU, ISABELLE LANGLOIS-LEFEBVRE, NELLY LHERMILLIER, ANNE LOPEZ

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Secrétariat général : CATHERINE LEBEAU
Assistance de direction : JUDITH FRANÇOIS
Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA (responsable), RYM EL OUFIR (contrôleuse de gestion)

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH, FABIENNE COSTES (chefs de fabrication)

Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, BRYAN SILVA RODRIGUES

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing), MARIE BEAUNAY, EMMANUELLE LEBRUN, MAGALI NOHALES, ROMANE PALCZEWSKI (chef de produit abonnements), LAËTTITIA SO

Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48), DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 67-69 avenue Pierre-Mendès-France
CS 21470, 75212 Paris Cedex 13
De France : 01 48 88 51 04.
De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04.
E-mail : serviceclient@histoire-et-civilisations.com

• **Belgique :** Edigroup Belgique, Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304.
E-mail : abonnedigroupe.be

• **Suisse :** Asendia Press Edigroup SA, chemin du Château-Bloch 10, 1219 Le Lignon (Suisse). Tél. : 022 860 84 01.
E-mail : abonnedigroupe.ch

Directeur de la diffusion et de la production : XAVIER LOTH

Directrice des ventes : SABINE GUDE

Cheffe de produit : EMILY NAUTIN-DULIEU

Assistante commerciale : CHRISTINE KOCH (01 57 28 33 25)

Vente au numéro et relation diffuseur : Numéro vert 0 805 05 01 47

Promotion et communication :

ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AGIR GRAPHIC, 53022 LAVAL

Dépôt légal : à parution.

ISSN : 2417-8764 (édition papier)

ISSN : 2728-9559 (édition en ligne)

Commission paritaire : 0925K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO

Histoire & Civilisations : 67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13.

E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

Inspirer le désir
de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY est enregistrée à Washington D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL *President and CEO*

BOARD OF TRUSTEES

JEAN N. CASE *Chairman*,
TRACY R. WOLSTENCROFT *Vice Chairman*,
WANDA M. AUSTIN, BRENDAN P. BECHTEL,
MICHAEL R. BONSIGNORE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER, WILLIAM R. HARVEY,
GARY E. KNELL, JANE LUBCHENCO, MARC C. MOORE, GEORGE MUÑOZ, NANCY E. PFUND, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI, JR., FREDERICK J. RYAN, JR., TED WAITT, ANTHONY A. WILLIAMS

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

PETER H. RAVEN *Chairman*
PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA,
COLIN A. CHAPMAN, JANET FRANKLIN,
CAROL P. HARDEN, KIRK JOHNSON,
JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN,
STEVE PALUMBI, NAOMI E. PIERCE,
JEREMY A. SABLOFF, MONICA I. SMITH,
THOMAS B. SMITH, CHRISTOPHER P. THORNTON, WIRT H. WILLS

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS
DECLAN MOORE CEO

SENIOR MANAGEMENT

SUSAN GOLDBERG *Editorial Director*,
CLAUDIA MALLEY *Chief Marketing and Brand Officer*, MARCELA MARTIN *Chief Financial Officer*, COURTENEY MONROE *Global Networks CEO*, LAURA NICHOLS *Chief Communications Officer*, WARD PLATT *Chief Operating Officer*, JEFF SCHNEIDER *Legal and Business Affairs*, JONATHAN YOUNG *Chief Technology Officer*

BOARD OF DIRECTORS

GARY E. KNELL *Chairman*
JEAN A. CASE, RANDY FREER,
KEVIN J. MARONI, JAMES MURDOCH,
LACHLAN MURDOCH, PETER RICE,
FREDERICK J. RYAN, JR.

INTERNATIONAL PUBLISHING

YULIA PETROSSIAN BOYLE *Senior Vice President*, ROSS GOLDBERG *Vice President of Strategic Development*, ARIEL DEIACO-LOHR, KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER JONES, JENNIFER LIU, LEIGH MITNICK, ROSANNA STELLA

Histoire & Civilisations est édité par
MALESHERBES PUBLICATIONS
S.A. au capital de 868 050 euros

ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM

PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir

GRUPE LE MONDE

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus
MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE

FRANCIS JOANNÈS

Professeur émérite d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Son domaine : l'histoire mésopotamienne, ses rapports avec la Bible, et les langues anciennes du Proche-Orient.



GRÈCE

SOPHIE BOUFFIER

Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée (VIII^e-III^e s. av. J.-C.), notamment en Italie et en Gaule méridionale.



ÉGYPTE

PASCAL VERNUS

Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études de Paris.



MOYEN ÂGE

DIDIER LETT

Médiéviste, professeur à l'université de Paris-Cité. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.





OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

Unique entre toutes, telle est Venise !

Nous ne répétons pas ici le slogan publicitaire d'une ville carte postale victime tant des clichés que du surtourisme ; nous énonçons une vérité objective, étayée par une longue histoire. Parce qu'elle est **surexposée à la lumière de la renommée**, nous croyons connaître la cité des Doges. Illusion ! Depuis le Moyen Âge, il faut dire, la Sérénissime maîtrise à la perfection l'art de **l'ambiguïté** et du faux-semblant, des masques chatoyants dont se paraient, durant un long carnaval aux vertus purgatives, hommes et femmes, jeunes et vieux, riches et pauvres, aux mirages évanescents flottant sur la lagune, qui rendent parfois irréaliste aux visiteurs la cité bâtie sur pilotis. La Venise aux incessantes métamorphoses est **un théâtre**, certes, mais elle n'est pas que cela. Ici, l'art a toujours fait partie de la vie. Et le mythe s'est toujours mêlé à l'Histoire. Est-elle vraiment italienne, la ville natale de Casanova ? Pas tout à fait. Sise au bord de l'Adriatique, elle est au départ une possession byzantine qui s'est émancipée de l'empire, tout en gardant des caractéristiques propres et en restant distincte à sa façon du reste de la péninsule. Elle n'est pas non plus un songe romantique. Réaliste, âpre, autoritaire, audacieuse, elle a aussi été un **empire de la mer** poussant toujours plus loin les voiles vers l'Orient, se projetant dans une économie-monde. Singulière Venise, qui, même aujourd'hui, garde toujours en elle une **aura de mystère** et une part d'insaisissable.

HOMME PRÉHISTORIQUE

Le cousin inconnu de Neandertal

Neuf ans après sa découverte dans la Drôme, le squelette de « Thorin » a livré des informations aussi surprenantes que décisives sur la lignée des derniers néandertaliens.

L'homme de Neandertal devient de plus en plus complexe. Il y aurait eu chez cet ancêtre non pas une, mais deux lignées au patrimoine génétique très différent. Jusqu'à présent, toutes les études montraient une population unique et homogène en Europe, qui, il y a environ 45 000 ans, a peu à peu laissé la place à *Homo sapiens*. Ce qui pourrait expliquer sa fragilisation et sa disparition.

Tout commence en 2015 à Malataverne (Drôme), dans la grotte Mandrin, quand l'archéologue Ludovic Slimak, chercheur au CNRS, et son équipe découvrent les restes d'un homme qu'ils baptisent Thorin, en hommage à un personnage de Tolkien, l'un des derniers rois nains sous la Montagne.



Site archéologique de la grotte Mandrin, dans la Drôme.

PHOTOS : HUBERT RAGUIET / CAGT / CNRS IMAGES / SERVICE DE PRESSE

L'homme trouvé dans la grotte — le premier en France depuis 1978 — est un des derniers néandertaliens, car il aurait vécu il y a environ 42 000 ans. Il faudra neuf années aux chercheurs

pour exhumer « à la pince à épiler, et grain de sable après grain de sable » la totalité des vestiges comprenant 31 dents, des ossements de mandibules, des fragments de crâne, des phalanges et des milliers de minuscules bouts d'os.

Populations isolées

À la grande surprise des chercheurs, le génome de Thorin porte les vestiges d'une population qui vivait il y a 100 000 ans : Thorin appartient à une lignée jusqu'alors inconnue parmi les néandertaliens d'Europe, et il n'a eu aucun échange génétique avec eux, ce qui signifie que ces populations ne se sont pas croisées pendant 50 000 ans,

alors qu'elles étaient parfois situées à deux semaines de marches les unes des autres. Selon les scientifiques, qui publient leur étude dans la revue *Cell Genomics*, cet isolement a pu favoriser la disparition de Neandertal, car une population isolée limite sa variation génétique et s'adapte moins facilement aux changements climatiques ou aux agents pathogènes. Certains paléanthropologues et généticiens restent prudents sur cette interprétation : s'ils estiment les données génétiques convaincantes, ils pensent que les génomes sont encore trop rares pour tirer ces conclusions. Les recherches continuent... ■



◀ Localisation d'une dent de Thorin sur le site de la grotte Mandrin en 2015.
▲ L'une des 31 dents découvertes lors des fouilles en 2015.



ENCHÈRES

Apex, aussi cher qu'un Picasso

Les restes de dinosaures vont-ils devenir le nouveau placement à la mode ? Le prix record atteint par les 254 os d'Apex a surpris jusqu'à la maison de ventes aux enchères...

Fossile le plus cher du monde, Apex – de son petit nom – a battu plusieurs records. Ce squelette de stégosaure, le plus grand et le plus complet jamais reconstitué, a suscité un engouement inattendu et s'est vendu aux enchères pour une somme jamais atteinte par un dinosaure : 44,6 millions de dollars, soit 40,7 millions d'euros. La maison Sotheby's, qui a organisé la vente à New York en juillet dernier, l'avait estimé entre 4 et 6 millions de dollars ! Elle a été la première surprise par cet engouement, lorsque les acheteurs

à distance se sont rués sur le fossile. L'ancien record était détenu par un squelette de tyrannosaure, surnommé Stan et vendu pour 31,8 millions de dollars.

Un herbivore paisible

Apex faisait partie des dinosaures herbivores qui arpentaient la planète il y a 150 millions d'années, à l'époque du Jurassique. Leur zone s'étendait sur un supercontinent appelé Laurasia, allant des États-Unis jusqu'au Portugal et au Maroc actuels. Les stégosaures sont connus pour leurs plaques osseuses

pointues placées au niveau du dos, qui présentaient des formes différentes selon les espèces. Ils pouvaient peser jusqu'à 3 tonnes. Apex avait été découvert, très bien conservé, en 2022, sur le terrain privé que le paléontologue Jason Cooper possède dans le Colorado (États-Unis), une région riche en fossiles de dinosaures. Il ne portait pas de traces de combat, mais des signes d'arthrite inflammatoire indiquant qu'il avait sans doute un âge avancé. Il mesurait 3,3 m de haut pour 6 m de long, et sa reconstitution a mobilisé 254 fossiles

osseux sur un total de 319. Sa taille dépasse de 30 % celle du stégosaure le plus complet connu, visible du grand public au Muséum d'histoire naturelle de Londres.

Pour ces enchères record, Sotheby's avait pris toutes les précautions garantissant la fiabilité du fossile. Il y a quelques années, en effet, la maison Christie's avait dû retirer d'une vente à Hong Kong un squelette de tyrannosaure soupçonné d'être un faux. Une chose est certaine : l'acquéreur d'Apex, un milliardaire américain, doit posséder un très grand salon... ■

Le cri de la momie

Deux chercheuses égyptiennes ont tenté de comprendre pourquoi une femme, décédée voici 2 500 ans, a été embaumée la bouche volontairement grande ouverte.

Pourquoi une Égyptienne a-t-elle été embaumée, bouche grande ouverte, semblant hurler un cri sans fin, il y a 2 500 ans ? Découverte en 1935, à Deir el-Bahari, dans la nécropole thébaine située face à Louxor, cette anonyme surnommée la « femme hurlante » reposait dans un cercueil en bois sous la tombe de Senenmout, architecte de la reine Hatshepsout (1479-1458 av. J.-C.). Selon les dernières recherches, elle serait morte dans l'agonie.

Une défunte de 48 ans

Cette bouche ouverte a toujours intrigué les égyptologues, car les anciens Égyptiens voulaient que les morts soient présentés de la meilleure façon possible pour leur voyage dans l'au-delà. Ils fermaient donc la mâchoire des défunts. Deux chercheuses de la faculté de médecine de l'université du Caire, Sahar Saleem et Samia El-Merghani, ont voulu en avoir le cœur net. Elles ont utilisé la paléoradiologie (rayons X et tomographie assistée par ordinateur), qui permet de disséquer de manière non invasive les momies et de ne pas les abîmer. Elles ont mis en évidence que cette

femme, décédée à l'âge de 48 ans et mesurant 1,58 m, souffrait d'arthrite de la colonne vertébrale, mais pas d'athérosclérose, et qu'elle possédait toujours ses organes internes – ce qui était très rare, car les embaumeurs les retiraient.

Mâchoire crispée

Ces derniers ont-ils négligé le processus de momification dans ce cas ? Les deux scientifiques égyptiennes, qui publient leurs résultats dans *Frontiers in Medicine*, ne le pensent pas, car les vêtements funéraires de la défunte étaient coûteux (avec notamment des anneaux en or et en argent). Elles supposent que la mâchoire de la défunte était impossible à refermer : son corps aurait subi un spasme cadavérique (un raidissement musculaire) dû à une souffrance très prononcée. Mais on ignore encore la cause réelle de la mort de cette femme. Sahar Saleem avait déjà étudié le cas d'une autre momie hurlante d'une personne d'une soixantaine d'années, découverte en 1881, toujours à Deir el-Bahari, qui serait décédée d'une crise cardiaque et n'aurait été découverte dans sa position crispée que bien après sa mort. ■



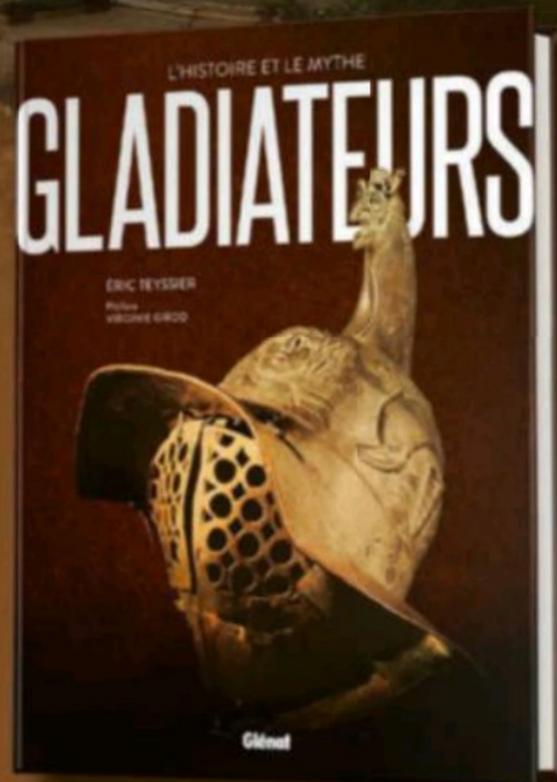
SAHAR SALEEM / SERVICE DE PRESSE

Cette momie féminine présente la singularité d'avoir été embaumée la bouche ouverte, mais aussi avec tous ses organes internes.

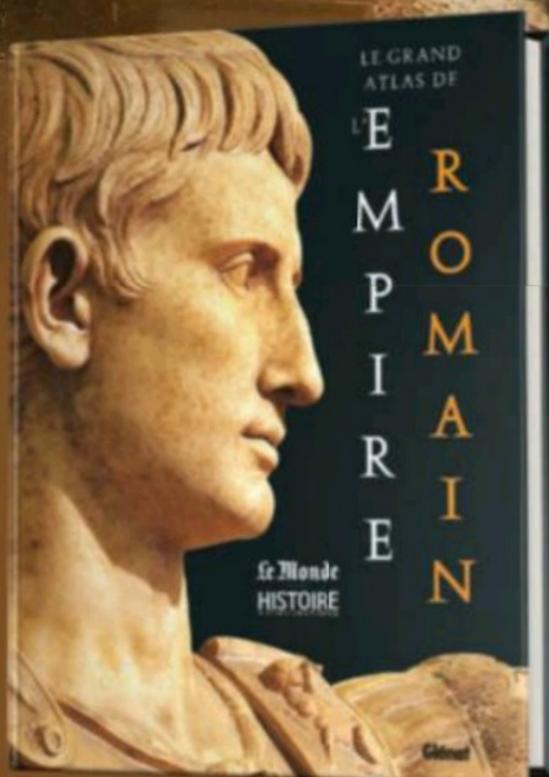
Plongez dans l'histoire

De véritables encyclopédies s'appuyant sur une importante iconographie, des cartes détaillées, des frises chronologiques pour offrir une compréhension complète de ces périodes fascinantes.

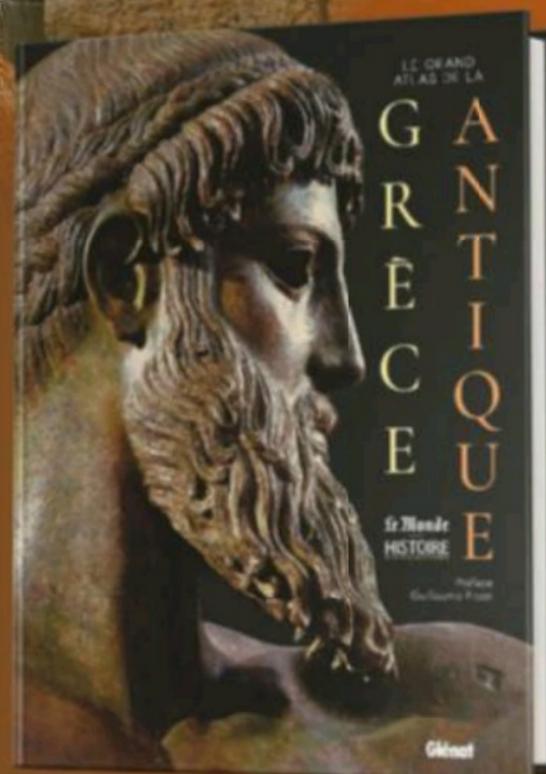
Glénat
www.glenat.com



**L'HISTOIRE ET LE MYTHE
GLADIATEURS**
Éric Teyssier



**LE GRAND ATLAS
DE L'EMPIRE ROMAIN**
Collectif



**LE GRAND ATLAS
DE LA GRÈCE ANTIQUE**
Collectif

DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Alexandra Kollontai, la révolution au féminin

Cette pionnière du féminisme s'est attachée à placer l'émancipation des femmes au cœur du mouvement prolétaire qui secoue la Russie au début du xx^e siècle.

Un combat toujours renouvelé

1872

Alexandra voit le jour à Saint-Petersbourg. Elle épouse son cousin, Vladimir Kollontai, en 1893, et le quitte en 1898.

1908

Après la répression de 1905, elle part s'exiler à Berlin, où elle côtoie les principales figures du mouvement marxiste.

1919

Après la révolution de 1917, elle fonde et dirige le Jenotdel, la section féminine du Parti communiste.

1922

Chargée par Staline de représenter la Russie en Norvège, elle entame une carrière de diplomate, qui se conclut en 1946.

1952

Alexandra Kollontai parvient à échapper à la terreur de l'époque stalinienne. Elle s'éteint à Moscou, à 79 ans.

Lorsqu'elle publie son autobiographie à 54 ans, Alexandra Kollontai a déjà vécu plusieurs vies et compris que son combat féministe devrait passer avant tous les autres. C'est sur cette idée qu'elle conclut cet ouvrage paru en 1926 : « Quoique je fasse plus tard, il est clair pour moi que la complète libération de la femme qui travaille et la création de bases pour élaborer une nouvelle morale sexuelle restera toute ma vie mon but le plus cher. »

Alexandra Kollontai connaît une jeunesse privilégiée, qui aiguise sa soif de liberté et éveille sa curiosité pour le monde qui l'entoure. Elle voit le jour en 1872, à Saint-Petersbourg, d'un père aux idées progressistes, Mikhaïl Domontovitch, issu de la vieille noblesse ukrainienne, et d'une mère séparée de son premier mari, Alexandra Masalina, élevée dans un ménage paysan qui avait fait fortune. Sa famille n'en demeure pas moins traditionnelle à certains égards, considérant par exemple que la jeune fille doit se trou-

ver un « bon parti » et recevoir son éducation à la maison.

À 24 ans, Alexandra refuse de se plier à ces contraintes, et elle décide d'épouser Vladimir Kollontai, un cousin désargenté dont elle s'est éprise quatre années auparavant. Peu après avoir officialisé leur union et donné naissance à leur fils, Mikhaïl, elle reconnaît toutefois que la condition domestique encore réservée aux femmes ne saurait la combler : « La vie heureuse de maîtresse de maison et d'épouse devenait pour moi une prison », confie-t-elle dans son autobiographie.

Talents d'oratrice

C'est pourtant pendant ces années de mariage qu'intervient sa prise de conscience politique, dans une usine textile où elle se rend avec son époux : frappée par la rudesse des conditions de travail, elle comprend qu'elle « ne [pourra] mener une vie paisible et heureuse pendant que les ouvriers et ouvrières [sont] si terriblement asservis ».

En 1898, Alexandra quitte son mari – dont elle conserve néanmoins le nom de famille – et son pays – dont les universités étaient encore réservées aux hommes – pour suivre des études universitaires en Suisse, après



La répression de la révolution de 1905 est un choc politique pour Alexandra Kollontai.

Couverture d'une revue russe sur la révolution de 1905.



LES IDÉES D'UNE FEMME LIBÉRÉE

CONVAINCUE QUE LES LIENS amoureux ne sont pas indissolubles et doivent reposer sur l'égalité et le respect, Alexandra Kollontaï applique à sa vie privée les principes qu'elle juge fondamentaux à l'aube de l'ère socialiste : elle n'hésite pas à quitter son mari, puis à entretenir de nombreuses relations amoureuses, notamment avec les révolutionnaires Alexandre Chliapnikov et Pavel Dybenko. « J'ai réussi à structurer ma vie intime selon mes propres critères et je n'accorde pas davantage de secret à mes expériences amoureuses que ne le fait un homme », affirme-t-elle dans son autobiographie.

Photographie de la révolutionnaire russe prise pendant sa jeunesse.

GETTY IMAGES

avoir confié son fils aux soins de ses parents. À l'université de Zurich, elle se fait une réputation dans l'économie et la littérature sociale en publiant ses premiers travaux sur le prolétariat finlandais. De retour en Russie à la mort de ses parents pour s'occuper de son fils, elle rejoint le Parti social-démocrate, embryon du futur parti communiste russe. La première révolution russe éclate en 1905 : horrifiée par la répression qui s'abat sur les manifestants, Kollontaï révèle ses talents d'oratrice en se rendant dans des usines pour haranguer les ouvriers.

Constatant que « le parti [est] peu concerné par le sort des femmes de la classe ouvrière », dominées non seulement par le capitalisme, mais aussi par leur mari, elle s'attache à placer leur émancipation au cœur du mouvement prolétaire. L'idée d'un socialisme féminin est toutefois loin de faire l'unanimité auprès des socialistes russes, y compris de femmes comme Véra Zassoulitch, qui condamne ouvertement la proposition de Kollontaï en déclarant qu'elle « ne [comprendait] pas qu'elle [allait] diviser le mouvement révolutionnaire ».

À nouveau contrainte de quitter la Russie à cause de son radicalisme à l'endroit du tsarisme, Alexandra profite de son exil pour sillonner l'Europe et élargir le champ de ses relations au sein du monde marxiste. Établie à Berlin, elle scandalise nombre de ses camarades en prônant une libération sexuelle des mœurs et en invitant les femmes comme les hommes à « faire l'amour comme on assouvit tout autre besoin naturel ».

Le vote des budgets de guerre par le parlement allemand, le 4 août 1914, signifie aux yeux d'Alexandra



MEMBRES du gouvernement bolchevik formé par Lénine en 1918. Alexandra Kollontai apparaît en bas à droite de la photographie.

« l'effondrement du parti socialiste allemand [et lui] appar[âit] comme un désastre sans comparaison possible ». Ces circonstances la rapprochent de Lénine, qui, comme elle, ne cesse d'appeler à « lutter contre la guerre ». Elle peut regagner son pays en 1917, à la faveur de la révolution d'Octobre, où sa volonté combative lui vaut le

surnom de « Walkyrie de la Révolution ». La date du 26 octobre 1917, où le gouvernement révolutionnaire prend le pouvoir et décrète la paix, est « la journée la plus grande, la plus mémorable de toute [son] existence ». De proche collaboratrice de Lénine, Alexandra est promue au rang de « commissaire du peuple à

l'Assistance publique ». Elle mène alors des réformes destinées à améliorer la condition féminine, en instaurant par exemple le mariage civil et le divorce sans formalités, ou encore des nurseries, des cantines et des laveries permettant de délester les femmes de tâches domestiques désormais collectivisées.

« PLACE À L'ÉROS AILÉ ! »

LE PASSAGE d'une société bourgeoise à une société socialiste doit s'accompagner d'un changement de paradigme amoureux. Dans *Place à l'Éros ailé !* (1923), Alexandra forge le concept d'« amour-camaraderie », une forme d'amour libre qui s'épanouirait dans l'action politique.

Affiche révolutionnaire de 1920 : « Ce que la Révolution d'octobre a apporté aux femmes des usines et des champs ».



Quatre mois plus tard, elle décide toutefois de démissionner en raison de son profond désaccord avec Lénine, au sujet notamment des conditions du traité de Brest-Litovsk, qui établit l'armistice avec l'Allemagne le 3 mars 1918. Elle se consacre dès lors pleinement à la défense des droits des femmes, qui « naturellement [jouissent] de tous les droits, mais en pratique, évidemment, [...] [vivent]

UNE GRANDE DIPLOMATE

PREMIÈRE FEMME à être nommée à un poste d'ambassadeur, Alexandra Kollontai fut la cible de toutes les critiques. Décrite pour ses tenues trop masculines et sa consommation d'alcool et de tabac, Alexandra Kollontai s'efforça de faire taire les mauvaises langues en limitant sa toilette à d'austères robes noires. Brillante polyglotte parlant couramment l'anglais, le français et le finnois, particulièrement éloquente et cultivée, elle mena une fulgurante carrière de diplomate, qui fut couronnée par sa nomination au prix Nobel de la paix, pour avoir contribué aux négociations de paix entre l'URSS et la Finlande en 1946.

Alexandra Kollontai (au centre) et Pavel Dybenko (à droite) accueillent des socialistes suédois et norvégiens à Petrograd, en 1918.



ALBUM

encore sous l'ancien joug ». À cette fin, elle préside à la création de la section féminine du comité central du Parti communiste (le Jenotdel), ainsi qu'à la promulgation du Code de la famille ou encore à la légalisation de l'avortement.

Ambassadrice soviétique

Tenue à distance en raison de son opposition croissante à Lénine, Alexandra est bientôt écartée de la direction du Jenotdel. Le nouveau secrétaire général du Parti, Joseph Staline, accepte toutefois d'intercéder en sa faveur et de l'envoyer représenter la Russie à l'étranger, dans une sorte d'exil diplomatique qui durera de 1922 à 1946, d'abord à la représentation commerciale de la Russie en Norvège, puis au Mexique et en Suède, où elle est promue ambassadrice en 1943.

Loin de la politique intérieure russe, la diplomate se consacre à

prêcher l'émancipation des femmes dans des enceintes internationales, comme la Société des Nations, où elle se lie d'amitié avec Isabel Oyarzábal Smith, ambassadrice d'Espagne à Stockholm. L'Espagnole admire la verve avec laquelle son homologue russe sensibilise ses auditoires féminins à l'oppression qu'exerce encore le capitalisme sur leur genre : « Le droit de vote ne saurait faire oublier la faim, la misère, l'ignorance et la domination que subissent encore les femmes de leur premier à leur dernier souffle », résume-t-elle dans la biographie qu'elle consacre à la vie de Kollontai.

Pendant les années 1930, Alexandra est contrainte de sacrifier sa défense du féminisme sur l'autel du stalinisme. Épargnée par la terreur stalinienne comme peu d'autres révolutionnaires d'octobre 1917, elle doit peut-être son salut à la résignation qu'elle affiche face à la dissolution du

Jenotdel en 1930, à la promulgation d'une Constitution en 1936 — qui tirait un trait sur les acquis obtenus pendant les années 1920 —, ou encore à l'exécution d'amis et de camarades pendant les purges. Si l'hommage officiel qui lui est rendu à sa mort en 1952 se contente de célébrer ses talents de diplomate, en passant sous silence son combat pour les droits des femmes, l'académicienne Hélène Carrère d'Encausse estime que « le temps a vengé Kollontai », en faisant entrer l'intégralité de sa pensée dans l'histoire du féminisme au xx^e siècle. ■

AINHOA CAMPOS
DOCTEURE EN HISTOIRE

Pour
en
savoir
plus

ESSAI
Alexandra Kollontai. La Walkyrie de la Révolution
H. Carrère d'Encausse, Pluriel, 2022.
TEXTE
Autobiographie d'une femme sexuellement émancipée
A. Kollontai, 1001 Nuits, 2024.

Le pyjama s'invite dans les chambres d'Occident

L'ère victorienne sonne la fin du règne de la chemise de nuit : la mode est désormais au pyjama, une tenue typique des Indes britanniques, que les colons ont adapté à leur goût.

Rares sont nos contemporains à connaître l'origine paradoxale des pyjamas que nous portons aujourd'hui. Composée d'un pantalon et d'une veste, cette tenue devenue incontournable dans la mode occidentale pour la nuit et l'intérieur descend en réalité d'un pantalon né dans l'Orient ottoman pour le jour et l'extérieur, une simple culotte sans braguette ni bretelles. Inventé par les nomades des steppes, puis adopté par les Perses, qui le baptisèrent *pajama*, ce vêtement se popularisa à travers le continent asiatique, y compris en Inde, où les femmes comme les hommes continuent de le porter en l'agrémentant d'une longue et ample chemise ou d'une tunique à manches longues et sans col.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, cette association d'un pantalon *pajama* et d'une tunique *kurta* attira l'attention des colons européens pour le confort de leur coupe, la simplicité de leur confection et la fraîcheur de leur

composition, en soie ou en coton. Ces étoffes précieuses et exotiques n'étaient alors accessibles qu'à une poignée de voyageurs privilégiés, qui s'en paraient volontiers à la cour ou sur leurs portraits officiels.

De riches étoffes

C'est ainsi que le premier comte de Denbigh, William Feilding, se fit immortaliser par un peintre en vogue à la cour britannique, Antoon Van Dyck, dans une tenue acquise en 1631 lors de ses séjours à la cour du chah Safi, en Perse, et de l'empereur moghol, en Inde. Ce tableau le dépeint vêtu d'un *pajama* rouge à rayures et d'une *kurta* assortie, curieusement superposée à une chemise de style occidental, dont les manches dépassent au niveau des avant-bras. Le peintre flamand s'est appliqué à représenter la texture de cette tenue, manifestement confectionnée en soie, une étoffe que les Européens devaient importer d'Asie, car ils ignoraient les secrets

de sa fabrication. À droite, le serviteur indien du comte arbore une *kurta* plus longue et tout aussi luxueuse que celle de son maître, ainsi qu'un turban à motifs.

Aux XVIII^e et XIX^e siècles, la fondation de comptoirs britanniques aux Indes favorisa l'introduction en Europe de certains usages vestimentaires, que les colons adoptèrent dans l'intimité de leur résidence coloniale, comme le port du *pajama*, de la *kurta* ou encore du *banyan*, une sorte de kimono qu'ils enfilaient par-dessus leur costume ; autant de vêtements moins guindés et mieux adaptés au climat des tropiques que leurs toilettes traditionnelles.

Modernité et élégance

Avant l'apparition de la chemise de nuit, que les deux sexes commencent à porter à partir du XVIII^e siècle, il n'existait pas de vêtement expressément conçu pour dormir : on ne gardait alors que sa « chemise de jour » en laine ou en lin, qui tenait déjà lieu de tricot de corps pendant la journée. À la fin du XIX^e siècle, les hommes de l'aristocratie victorienne délaissèrent progressivement ce vulgaire vêtement unisexe au profit d'une tenue qu'ils jugèrent plus moderne et élégante : un *pajama* assorti d'une chemise, comme en Inde, qu'ils agrémentèrent néanmoins d'un col et de boutons pour l'adapter au goût occidental.

Entré comme un vêtement de luxe sur le marché européen, le pyjama se démocratisa rapidement aux



GETTY IMAGES

BONNET ET CHEMISE

AU XIX^e SIÈCLE, la tenue de nuit se composait d'une chemise qui pouvait tomber sous les genoux, au niveau des mollets ou jusqu'aux pieds, et d'un bonnet, dont on se coiffait pour se protéger du froid dans des chambres à coucher qui n'étaient pas encore chauffées.

Couple en vêtements de nuit. Honoré Daumier (1848), Musée Carnavalet.



UN ANGLAIS À LA MODE

William Feilding, premier comte de Denbigh, porte un *pajama* rouge et une chemise *kurta* assortie. Portrait par Antoon Van Dyck. 1633. National Gallery, Londres.

ALAMY / ACI



Publicité pour un pyjama, parue en 1927 dans *La Gazette de Barclay*.



Extrait d'un catalogue du grand magasin londonien Harrods. 1903.

A GAUCHE : MARY EVANS / SCALA, FLORENCE. A DROITE : LOOK AND LEARN / AGE FOTOS TOCK

États-Unis, sous l'effet de la production industrielle qui s'y développa à la fin du XIX^e siècle. Pour les ménages les plus modestes, plus besoin de faire appel à un tailleur, de recycler d'anciennes chemises ou d'en confectionner soi-même : les pyjamas deux pièces avaient fait leur apparition dans les rayons des grands magasins américains et ne tarderaient pas à débarquer dans l'Europe de l'après-guerre.

Dans la revue *Adam-Chemisier*, spécialisée dans l'« illustration de la chemiserie, bonneterie, ganterie

et chapellerie », on pouvait lire en 1933 que « depuis la guerre, et avec la venue des Américains qui ne connaissaient que [le pyjama] pour vêtement de nuit, les fabricants [français] ont tenté de le vulgariser. Il fallait évidemment le lancer sur le marché à des prix accessibles pour répondre aux modestes moyens du grand public et espérer le succès [...]. L'idée fit son chemin sans réserve et à chaque nouvelle saison, la vente s'intensifie. [...] Sauf pour les enfants et quelques démodés [...], [l'antique et solennel chemise

de nuit] a perdu beaucoup dans les préférences de l'acheteur. » Parmi les avantages du pyjama, l'auteur cite ensuite celui de « [laisser] une semblable liberté au mouvement, nécessaire au corps pendant le sommeil et qui sert au mieux la dignité et la correction qui n'étaient pas satisfaites [par la chemise de nuit]. Il y avait un équilibre rompu (équilibre qui est la qualité primordiale de l'élégance) que le pyjama a rétabli et auquel il a ajouté la grâce de sa ligne », puisque « au moment du lever, [la chemise de nuit] révèle pas mal d'indiscrétions fâcheuses ».

Réservé aux hommes

Vecteur de diffusion des modes vestimentaires depuis le début du XX^e siècle, le cinéma commença à exhiber des acteurs en pyjama. Vendu comme un vêtement de nuit plus viril que la chemise de nuit, le pyjama

Ce n'est que dans l'entre-deux-guerres que le port du pyjama est adopté par les femmes.



Femme en pyjama, Xavier Sager, vers 1922.
ALBUM



FEMMES en pyjama de plage, sur une photographie parue en 1933 dans une revue britannique.

GETTY IMAGES

fut d'abord réservé à une clientèle masculine et refusé à une clientèle féminine, qui n'avait pas encore gagné le droit d'enfiler des pantalons.

Tout changea au lendemain de la Première Guerre mondiale, où les femmes commencèrent à remiser leurs encombrants jupons, corsets et chapeaux au profit de vêtements plus modernes, courts et androgynes. Le pantalon fit alors son apparition dans la garde-robe d'une population féminine de plus en plus encline à expérimenter des activités traditionnellement réservées aux hommes, dans la vie personnelle comme professionnelle.

Porté par cette popularité nouvelle, le pyjama redevint même un vêtement de jour et d'extérieur dans les années 1920 et 1930. Coco Chanel aimait arborer des ensembles composés de pantalons aux coupes amples, aux couleurs vives et aux

imprimés créatifs, généralement assortis de chemisiers plus près du corps. C'est ainsi qu'elle signa son fameux « pyjama de plage », une tenue estivale à l'image d'une nouvelle génération de femmes bien décidées à revendiquer le même droit au loisir que les hommes.

Une mode unisexue

Cette évolution de la mode amena tout naturellement les femmes à dormir elles aussi en pyjama pendant l'entre-deux-guerres et les décennies suivantes, a fortiori pendant la Seconde Guerre mondiale, où le rationnement des matières premières contraignit les populations à confectionner des pyjamas moins sophistiqués et plus fonctionnels, dans des étoffes plus chaudes mais confortables, comme du coton ou des mélanges de laine. Le succès du pyjama se trouva encore renforcé

au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, au détriment des chemises de nuit, jugées plus indécentes et moins compatibles avec les valeurs de la famille en raison de leurs manches courtes, de leurs décolletés et de leurs froufrous.

Dans le cinéma et les émissions télévisées des années 1950, on vit ainsi se généraliser l'image de couples en pyjama, comme dans le sitcom américain *I Love Lucy*, dont les protagonistes n'hésitaient pas à s'afficher en public dans leur tenue de nuit. ■

ANA VELASCO MOLPECERES
HISTORIENNE

Pour en savoir plus

ESSAI
La Culture des apparences.
Une histoire du vêtement.
XVII^e-XVIII^e siècle
D. Roche, Points (Histoire), 2007.

AU CŒUR DE LA TOURMENTE

Salem Town est l'une des premières colonies établies par les puritains britanniques en Amérique du Nord. En 1636, un groupe de colons de Salem fonde un peu plus loin Salem Village, le bourg où éclate l'affaire de 1692. Ci-contre, le musée consacré aux sorcières de Salem, dans la ville actuelle du même nom.

ADOBE STOCK





CHASSE AUX SORCIÈRES À SALEM

En 1692, dans un village puritain près de Boston, des dizaines de personnes, majoritairement des femmes, sont accusées de pactiser avec le diable. Les arrestations succèdent aux dénonciations, et les procès se multiplient. La terreur judiciaire atteint son paroxysme avec les premières condamnations.

ALICE MARKHAM-CANTOR

DOCUMENTARISTE ET ÉCRIVAINNE SPÉCIALISÉE EN HISTOIRE DE LA SORCELLERIE



GRANGER/AURIMAGES

Le pasteur Samuel Parris tente de délivrer sa fille de la possession en priant. Illustration du XIX^e siècle.

Fin janvier 1692. À Salem Village, une petite paroisse proche de Salem Town, dans la colonie britannique du Massachusetts, deux jeunes filles sont victimes d'étranges malaises. Agitées par des gestes grotesques, elles rampent sur le sol et s'expriment dans un charabia incompréhensible. Elles se comportent de façon anormale et négligent leurs devoirs et leurs prières. Elles souffrent de convulsions et se plaignent de douleurs insolites.

Ces jeunes filles sont Abigail Williams et Betty Parris, respectivement nièce et fille de Samuel Parris, pasteur du village. Parris et son épouse tentent de calmer les crises par la prière, suppliant Dieu de les guérir, mais les tourments des jeunes filles persistent pendant plusieurs semaines. Le pasteur fait venir plusieurs médecins, mais tous restent perplexes. Abigail et Betty souffrent de crises depuis un mois, lorsqu'un médecin pose finalement un diagnostic. Il ne s'agit ni d'épilepsie, ni de maladie d'origine organique. Les jeunes filles sont possédées par le Mal. Elles sont envoûtées par le diable.

Parris réagit avec effroi, mais il n'est pas surpris. Car, avant ce diagnostic, il soupçonnait déjà la présence d'agents de Satan à Salem. Le village était depuis longtemps agité de querelles internes, et ses habitants ne se comportaient pas, selon lui, en bons chrétiens. Les crises d'Abigail et de Betty étaient la preuve que les villageois s'étaient



CHRONOLOGIE

RÉCIT D'UNE
FLAMBÉE
DE TERREUR

Janvier-février 1692

Plusieurs fillettes ont un comportement étrange et se plaignent de douleurs. Le médecin conclut que leurs maux sont dus à un mauvais sort.



LE PORT DE SALEM

Fondée en 1626, à 25 km de Boston, Salem Town devient rapidement un port prospère de la côte atlantique d'Amérique du Nord.

CARLOS ANDRÉS SERNA PULIDO / GETTY IMAGES

Mars-mai 1692

Les jeunes filles accusent Sarah Good, Sarah Osborne et la servante Tituba d'être les sorcières à l'origine de leur mal. Les trois femmes sont arrêtées.

Juin 1692

Début du premier procès : le tribunal condamne à mort Bridget Bishop pour de prétendus pactes passés avec le démon.

Juillet-octobre 1692

De nouveaux procès se tiennent contre des femmes et des hommes accusés de sorcellerie, et 19 personnes sont pendues.

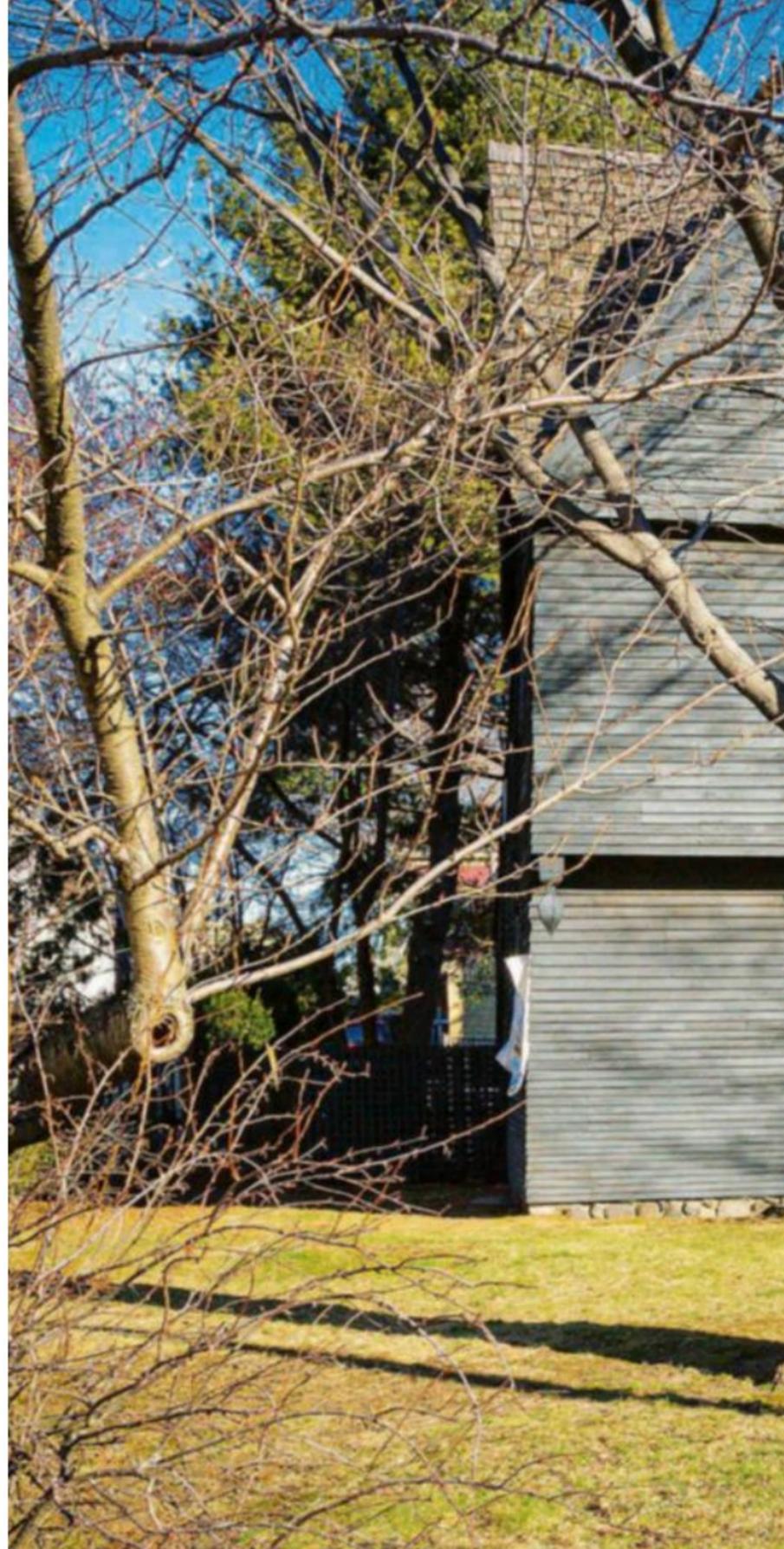
Janvier-mai 1693

Un nouveau tribunal remet en liberté la plupart des accusés. Trois de ces personnes, qui avaient été condamnées à mort, sont graciées.

UNE ESCLAVE INDIENNE AU SERVICE DU MAL

Tituba, la première femme ayant avoué être une sorcière, était une esclave **au service de Samuel Parris**, qui l'avait achetée alors qu'il était à la Barbade. Souvent représentée sous les traits d'une vieille femme, elle était en réalité probablement âgée de 25 à 30 ans. Désignée par les jeunes Abigail et Betty, elle est emprisonnée et raconte aux juges **une histoire fantastique**. Quelques semaines auparavant, durant la nuit, un homme aux cheveux blancs et vêtu de noir lui serait apparu, affirmant être le diable et menaçant de la tuer si elle refusait de le servir. Puis il lui aurait donné un livre, dans lequel Tituba aurait inscrit son nom avec du sang et où se trouvaient d'autres annotations rouges et jaunes correspondant à d'autres sorcières. Deux d'entre elles, des voisines de Salem Village, seraient venues la chercher plusieurs nuits de suite pour se rendre, en **chevauchant des bâtons**, dans les maisons de personnes auxquelles elles voulaient nuire. Au cours de ces soirées, Tituba aurait vu plusieurs êtres maléfiques : un porc, un chien noir, des oiseaux jaunes, un chat rouge et un autre noir, qui l'auraient griffée quand elle refusait de les servir. Elle aurait aussi vu que l'une des sorcières avait à ses côtés « une chose velue », avec un grand nez et mesurant 1 m de haut. Ces **visions extravagantes** n'étaient pas inventées par Tituba, qui n'avait aucune réputation de guérisseuse (les puritains n'auraient pas omis de le signaler au cours du procès). Tout indique que ces déclarations ont été dictées par les interrogateurs, car de nombreux éléments sont présents en l'état dans les **manuels de sorcellerie** que les juges consultaient à l'époque. Il est même possible que l'aveu lui ait été arraché par la violence.

Tituba terrorise les fillettes de Salem en pratiquant la magie noire. Illustration par Alfred Fredericks, publiée dans *Popular History of the United States* vers 1878.



détournés de leur religion. Le diable venait donc punir tout le monde.

Les deux jeunes filles ne tardent pas à désigner trois femmes comme les responsables de leurs malaises. Trois sorcières supposées. L'une d'elles, qui n'est autre que l'esclave indienne de Parris, livre une longue confession, par laquelle elle affirme qu'une dizaine de sorcières persécuteraient des personnes innocentes dans la région. Peu après, d'autres jeunes filles de la bourgade éprouvent aussi des accès identiques à ceux d'Abigail et de Betty, et réitèrent les mêmes accusations. Les autorités arrêtent alors des femmes, ainsi que quelques hommes, leur arrachent des confessions et les inculpent de sorcellerie. Les dénonciations affectent



ERIN PAUL DONOVAN / ALAMY / ACI

aussi des localités voisines, comme Topsfield, Wenham et Andover, et, en mai 1692, le gouverneur du Massachusetts crée un tribunal spécial, afin de faire passer en procès les accusés. Cet été-là, 19 personnes sont jugées, condamnées pour sorcellerie, et pendues au pied de la colline de Gallows Hill.

Sous l'emprise du puritanisme

Les chasses aux sorcières sont souvent perçues comme des flambées d'hystérie collective échappant à tout contrôle. En réalité, elles furent toujours le fruit d'un contexte historique et de la convergence de tensions culturelles et religieuses, de changements politiques et de problèmes économiques, auxquels s'ajoutait le rôle joué par des

individus précis. On pourrait comparer les chasses aux sorcières à des incendies de forêt. Pour qu'ils se produisent, il faut d'abord un terrain propice, puis une étincelle, et enfin quelqu'un pour attiser les flammes. Toutes les conditions étaient réunies à Salem.

Les crises d'Abigail Williams et de Betty Parris sont l'étincelle qui met le feu, mais sur un terrain déjà favorable. Le puritanisme, courant fondamentaliste du protestantisme né en Angleterre au ^{xvi}^e siècle, ouvre la voie à la chasse aux sorcières. Les puritains étaient déterminés à purifier la chrétienté en respectant à la lettre les Saintes Écritures et en éliminant tout ce qu'ils considéraient comme propre au catholicisme décadent. Au début du ^{xvii}^e siècle, de nombreux puritains s'installent

▲ LA MAISON DU JUGE

Jonathan Corwin, un riche puritain qui fut juge lors des procès de 1692, vivait dans cette propriété portant aujourd'hui le nom de « maison des Sorcières ».



▲ UN SPECTACLE PUBLIC

Durant l'interrogatoire d'une accusée, la jeune Mary Walcott souffre de convulsions dues à une attaque attribuée au démon. Gravure du XIX^e siècle.

dans les colonies britanniques de la baie du Massachusetts, où le roi d'Angleterre leur a concédé par une charte royale l'autorisation de gouverner, d'édicter leurs propres lois et de créer leurs tribunaux. Ils considèrent leur colonie américaine comme une nouvelle Terre sainte, où ils ont l'opportunité de fonder une société dans laquelle les dogmes religieux feront loi. Dans la pratique, cela signifiait la création d'une théocratie puritaine excluant ou rejetant les autres confessions chrétiennes, telles que les baptistes ou les quakers.

Deux éléments culturels caractérisaient alors le puritanisme : la peur et l'intégrité. Les puritains se méfiaient de la différence et de la désobéissance. Les péchés d'un individu étaient considérés comme une menace pour

la vertu de l'ensemble de la communauté, raison pour laquelle il fallait éradiquer toute dérive morale. Ils avaient peur des peuples autochtones d'Amérique, avec lesquels ils étaient déjà en guerre avant les procès, et qu'ils considéraient comme des serviteurs du diable. Ils craignaient aussi que, s'ils venaient à échouer dans leur mission, Dieu leur tourne le dos et que Satan les attaque. Dans chaque cœur, les puritains voyaient le diable.

Les puritains croyaient également en l'existence des sorcières. Le code juridique de la colonie de Massachusetts se fondait sur la Bible et comportait la peine de mort pour les coupables de sorcellerie. Avant l'épisode de 1692, d'autres cas de sorcellerie s'étaient d'ailleurs produits dans le Massachusetts.



UNE ÉPOQUE TROUBLE EN NOUVELLE-ANGLETERRE

En 1692, les dévots puritains de la Nouvelle-Angleterre croyaient que les sorcières de Salem faisaient partie d'un plan pour détruire les églises et l'administration coloniale, afin d'instaurer le **royaume du diable**. Cette crainte avait plusieurs causes.

Tout d'abord, la menace représentée par les **peuples amérindiens**, notamment après le déclenchement en 1688 de la guerre entre les colons anglais du Maine et la confédération des Abénaquis, alliance de plusieurs peuples algonquins et de colons français du Québec. Salem était loin de la frontière, mais la crainte d'une attaque des « serviteurs du diable » – qu'ils soient autochtones ou catholiques français – était bien réelle. L'autre menace concernait la colonie de la baie du Massachusetts. En 1691, l'Angleterre remplace en effet l'ancien statut de la colonie par une nouvelle charte, qui restreint **l'autonomie des colons**. Les puritains s'inquiètent de voir leurs églises cesser d'être l'autorité suprême de la colonie. En outre, le gouvernement de Londres les oblige à tolérer tous les groupes religieux, à l'exception des catholiques, ce qui revient à accorder aux hérétiques – c'est-à-dire tous ceux qui ne sont pas puritains – des droits politiques sur **la Terre sainte des élus**. La violente campagne menée par les puritains contre les sorcières de Salem ne relevait donc pas d'une simple crise d'hystérie, mais plutôt du sentiment que quelque chose menaçait de transformer la Nouvelle-Angleterre. Or, ils se trompaient de coupables : leur mode de vie n'était pas mis en péril par le diable, mais par le nouveau régime politique instauré par Londres.

Carte de la côte est de l'Amérique du Nord au XVII^e siècle, avec le territoire des colonies anglaises qui se développaient à cette époque.



Pour le puritain traditionnel, les sorcières étaient au service du diable, qui, en échange, leur offrait richesses, pouvoirs ou autres avantages. Il s'agissait presque toujours de femmes. Bien que des hommes soient aussi concernés, les puritains estimaient que les femmes, dotées de moins de force morale que les hommes, étaient donc plus sensibles aux ruses et au charme du diable.

Certaines femmes étaient plus susceptibles que d'autres d'être accusées de sorcellerie. Celles qui désobéissaient à leur père ou à leur mari étaient particulièrement exposées aux critiques. Pour les puritains, la domination de l'homme sur sa famille reflétait la puissance de Dieu sur le monde, et toute femme contrariant cette suprématie défiait



▲ LE RÉVÉREND DÉNONCIATEUR

Samuel Parris, pasteur de Salem Village de 1689 à 1696, porte une lourde responsabilité dans la chasse aux sorcières de 1692. Portrait du XVII^e siècle. *Massachusetts Historical Society, Boston.*

l'ordre naturel. En outre, lors de ces procès, les femmes accusées de sorcellerie avaient souvent dépassé la quarantaine et donc l'âge de procréer, ce qui les rendait moins susceptibles de satisfaire la finalité fondamentale d'une femme dans la société puritaine : mettre des enfants au monde.

Les femmes pauvres étaient particulièrement vulnérables. Outre le fait qu'elles avaient moins de poids social pour se défendre, elles vivaient de la charité, qui était une pratique normale dans la société puritaine. Or, si quelqu'un l'exerçait à contrecœur, voire pas du tout, et subissait ensuite une disgrâce, on pensait que cette personne était victime de la malédiction de quelque miséreux rancunier.

Une des premières accusées de Salem, peut-être même la première, fut une villageoise pauvre du nom de Sarah Good, qui mendiait habituellement dans la paroisse où habitaient Abigail et Betty. Lors du procès, les magistrats considèrent que les crises des fillettes sont dues à une malédiction de Good, qui jalouerait toute personne vivant mieux qu'elle. « Pourquoi es-tu partie de la maison de Parris en marmonnant ? », demande le juge John Hathorne à l'accusée, lors de l'audience préliminaire. Sarah Good répond qu'elle n'a pas marmonné, mais qu'elle a remercié Parris pour son aumône. Cependant, les juges ne la croient pas.

Si toute femme pauvre était *de facto* suspecte, il en allait de même pour celles qui possédaient des biens. L'historienne Carol Karlsen a montré que la majeure partie des femmes condamnées et exécutées lors des procès en sorcellerie des colonies de la Nouvelle-Angleterre avaient hérité, ou allaient

hériter, de propriétés qui auraient normalement dû revenir à un homme. Ces propriétés foncières éloignaient les femmes du rôle social qui leur avait été assigné et faisaient d'elles des suspectes.

Si le Massachusetts puritain, avec ses terreurs propres et sa vision obscurantiste de la femme, constituait de manière générale un terrain favorable pour la chasse aux sorcières, Salem Village l'était encore plus. Ce n'était pas un village autonome, mais une paroisse de la prospère Salem Town, l'un des ports les plus importants de la colonie. Les querelles de voisinage à propos de propriétés et d'héritages foisonnaient, dont certaines resurgiraient sous forme d'accusation de sorcellerie. Martha Carrier fut ainsi accusée par un voisin après une dispute concernant la propriété de terrains, le voisin étant tombé malade après cette dispute. Martha fut condamnée et exécutée au mois d'août 1692.

Querelles de voisinage

L'église et son pasteur étaient au cœur du mécontentement local. Samuel Parris était entré en sacerdoce après avoir perdu la plantation familiale de la Barbade et échoué dans ses ambitions d'homme d'affaires. En 1692, au début des procès, il est pasteur à Salem depuis trois ans, et sa plus grande réussite a été de focaliser sur lui toutes les récriminations. Il est en effet compromis dans des litiges en raison de son salaire, que certains trouvent trop généreux, et de ses préceptes ecclésiastiques ultraconservateurs. Selon lui, le baptême doit être réservé aux « membres à part entière » de son église, un petit groupe de personnes particulièrement pieuses. Dans ses sermons, Parris attaquaient les paroissiens qui n'étaient pas membres à part entière, disant d'eux qu'ils étaient « impurs » et qu'ils offensaient Dieu et le Christ, et allant même jusqu'à les comparer à Judas.

Or, en octobre 1691, quelques mois avant le début des procès, les villageois mécontents se rebellent. Les ennemis politiques de Parris prennent le contrôle du conseil municipal et tentent de mettre le pasteur sur la touche. Si le conseil n'avait pas l'autorité suffisante

Il existait à Salem de nombreux différends entre les habitants à propos de propriétés et d'héritages, dont certains ressurgissaient sous forme d'accusation de sorcellerie.



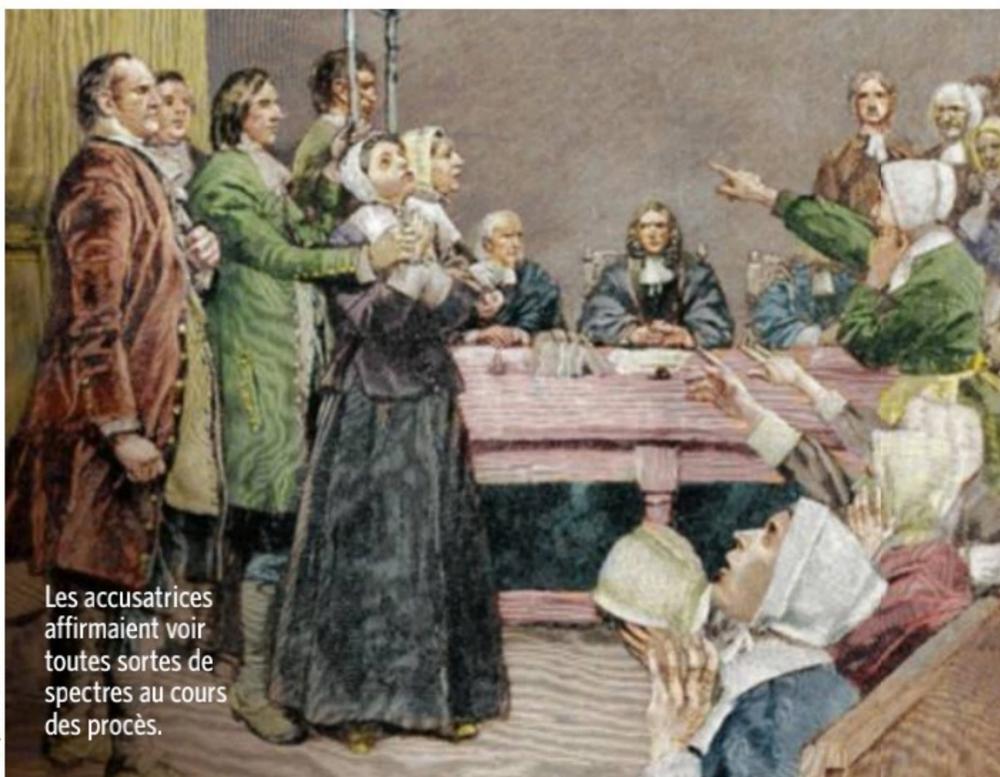
LA MARTYRE DE SALEM

Dans le tableau *La Colline des sorcières (Le Martyre de Salem)*, Thomas Satterwhite Noble a représenté les instants précédant l'exécution d'une condamnée. 1869. Historical Society, New York.

BRIDGEMAN / ACI

DES FANTÔMES APPELÉS À LA BARRE

À Salem, comme dans tout procès, les juges tentaient de prouver concrètement les accusations. On procédait donc à des **examens corporels** pour détecter les marques physiques de la possession du diable. On perquisitionnait des domiciles, où l'on trouvait des poupées ou des potions censées être utilisées lors de rites sataniques. Mais les juges acceptaient également un type de preuves très particulier, les « **preuves spectrales** ». Ce terme se référait aux spectres qu'une sorcière envoyait contre une personne pour lui nuire ou même la tuer. Plusieurs personnes impliquées dans les événements de Salem avaient déclaré que ces spectres maléfiques leur étaient apparus. Évidemment, accepter cette sorte de preuves posait un problème majeur : pouvoir **démontrer ou contester** ce que ne voyait qu'une seule personne. Si une femme criait qu'elle voyait un oiseau jaune s'envoler de l'épaule d'un accusé pour la piquer sans qu'une autre personne ne voie l'oiseau, mentait-elle ? Ou était-elle la seule à voir la réalité ? L'opinion des juges du tribunal de sorcellerie à Salem, notamment celle de William Stoughton, son président, était claire. Ils étaient convaincus que ce qui se passait sur le plan spectral affectait le plan physique, qu'une sorcière pouvait **envoyer son spectre** pour nuire à quelqu'un, et que l'on ne pouvait pas écarter les preuves spectrales. Ces preuves ont donc constitué le socle des condamnations à mort prononcées par le tribunal. Cependant, après l'été, le gouverneur du Massachusetts ordonnera aux juges de rejeter les preuves spectrales. Presque immédiatement, une cinquantaine de femmes sont déclarées innocentes et échappent à la mort.



Les accusatrices affirmaient voir toutes sortes de spectres au cours des procès.

SCALA, FLORENCE

pour renvoyer Parris de sa charge, il lui payait en revanche son salaire, ce à quoi se refusent désormais ses membres. Parris s'énerve. Au cours des trois mois qui suivent, alors que s'annonce un hiver exceptionnellement rigoureux et que le conseil refuse de lui donner sa rémunération — qui inclut aussi du bois —, Parris fustige ses paroissiens dans ses sermons. Il les vilipende et les qualifie de pécheurs qui seront châtiés par le diable. Les sermons des semaines précédant les premières accusations de sorcellerie sont ceux d'un homme parfaitement convaincu que son église est ciblée. Et l'assaut semble frapper sa propre maison, quand sa fille Betty et sa nièce Abigail commencent à souffrir d'étranges débordements.



BRIDGEMAN / ACI

À la mi-février, Parris affirme, sans nommer personne, qu'il existe des « aides de Satan » dans le village. Quelques jours plus tard, les deux fillettes désignent les trois premières sorcières présumées de Salem : Sarah Good, Sarah Osborne et l'esclave indienne Tituba. Or, si Parris excellait à allumer des incendies, un autre homme tout aussi doué vivait également à Salem.

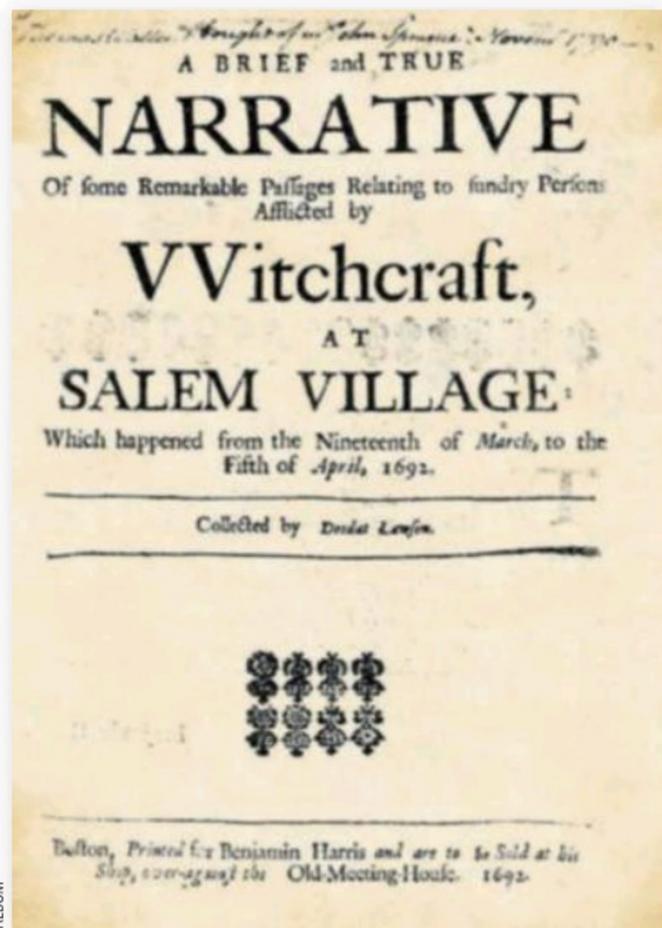
Au moment où Abigail et Betty désignent les premières sorcières, deux autres jeunes filles sont également prises de malaises. L'une d'elles, Ann Putnam, âgée de 12 ans, accuse les trois femmes déjà citées par Betty et Abigail. Quelques jours après le début des malaises d'Ann, son père, Thomas Putnam, se rend à Salem Town pour déposer les

premières plaintes pour sorcellerie. Putnam était un dirigeant de la communauté et un allié politique de Parris. Lui aussi était aigri, car, malgré ses efforts, il restait pauvre alors qu'il estimait mériter mieux. Il avait déposé des réclamations contre plusieurs familles à propos de propriétés et d'héritages, ce qui lui avait donné une connaissance approfondie du système juridique de la colonie.

Putnam est le parfait pyromane. Plus que toute autre personne à Salem, c'est lui qui contribue activement aux procès pour sorcellerie. Il rédige 120 déclarations et témoignages sur le sujet, un tiers de la totalité des documents de l'affaire. Il présente la plupart de ses accusations au début des procès, quand la chasse aux sorcières n'a pas encore pris une

▲ LES MARQUES DU DIABLE

Les juges sont à la recherche des marques physiques révélant l'état de sorcière d'une accusée à Salem. *Examen d'une sorcière*, par Tompkins Harrison Matteson. 1853. Peabody Essex Museum, Salem.



ALBUM

▲ Brochure. Le révérend Deodat Lawson a consigné une partie des interrogatoires et des accusations du tribunal de Salem.

ampleur démesurée. Sa fille, son épouse, sa domestique et ses parents se mettent aussi à dénoncer. Au total, les Putnam accusent de sorcellerie plus de 160 personnes, et Thomas et sa fille Ann sont directement impliqués dans plus des deux tiers des exécutions de Salem. Les Putnam sont notamment les principaux accusateurs de Rebecca Nurse, une femme pieuse et populaire, avec qui ils avaient un contentieux relatif au bornage de leurs terres respectives, et qui fut pendue au mois de juillet 1692.

À la lumière de ces éléments, on peut se demander si les procès de Salem sont le résultat d'un plan machiavélique, échafaudé par deux voisins de bourg pour se venger de leurs ennemis. Mais les archives ne révèlent aucune conspiration ourdie par Putnam et Parris. Il est important de comprendre que, aussi absurdes que puissent nous paraître ces accusations, elles avaient du sens pour ces hommes puritains. Il est très probable que Thomas Putnam était convaincu des accusations qu'il formulait. Dans son esprit, il était logique que ses ennemis usent de sorcellerie ; quiconque lui nuisait ne pouvait être autre chose qu'un agent du Mal.

La portée exceptionnelle de la chasse aux sorcières de Salem est intrinsèquement liée aux particularités du procès. Dans les cas de

sorcellerie, comme il était difficile de prouver des faits très différents de ce qui se jugeait habituellement au tribunal, la seule preuve sur laquelle comptaient les juges était l'aveu des accusées. Non seulement parce qu'il s'agissait de reconnaître une faute individuelle, mais aussi parce que l'aveu s'accompagnait souvent de la dénonciation de complices. Durant toute l'année 1692, plus de 150 personnes soupçonnées de sorcellerie sont arrêtées dans l'ensemble des colonies du Massachusetts, et plus de 50 d'entre elles avouent être des sorcières.

Le paroxysme de l'horreur

Le grand paradoxe est que les sorcières qui avouèrent eurent la vie sauve, tandis que les 19 personnes exécutées avaient toutes refusé de reconnaître une quelconque culpabilité. C'est ce qui arriva aux trois premières accusées des procès de Salem. Ces femmes évoluaient en marge de la société puritaine et étaient donc particulièrement vulnérables. Comme indiqué précédemment, Sarah Good était la mendicante du village, et Tituba était une esclave originaire de la Barbade. De son côté, Sarah Osborne n'allait plus à l'église depuis des années et était en conflit avec la famille Putnam. De ces trois femmes, seule Tituba avoue avoir succombé à la tentation du démon, probablement poussée par son maître Samuel Parris, qui la brutalisa peut-être physiquement pour la forcer à la confession. Osborne, qui refuse d'avouer, meurt en prison trois mois après son arrestation. Good, qui avait également nié, est pendue le 19 juillet 1692 avec quatre autres femmes.

L'une de ces malheureuses était Rebecca Nurse, déjà citée. C'était une femme de 71 ans à la réputation irréprochable, que les Putnam accusent de sorcellerie. Lors du premier interrogatoire, Rebecca déclare : « Je puis dire devant mon Père éternel que je suis innocente, et Dieu fera paraître mon innocence. [...] Le Seigneur sait que je ne lui ai pas fait de tort. Je suis une personne innocente. » Elle persiste dans cette attitude jusqu'à son exécution, qui ébranle profondément de nombreux concitoyens.



▲ LA COLLINE DE LA MORT

Les condamnés pour sorcellerie furent pendus au pied de Gallows Hill, à Salem, à l'endroit photographié ci-dessus à la fin du XIX^e siècle.



ALAMY / ACI

Le cas de Giles Corey est l'illustration de l'acharnement cruel des juges pour obtenir des aveux. Un mois après l'emprisonnement de son épouse, Martha, pour sorcellerie présumée, Giles est arrêté pour le même motif. Plusieurs témoins l'accusent de maléfices. Giles tente d'éviter le procès en refusant de se déclarer innocent ou coupable, mais les juges décident de lui appliquer un supplice terrible : la « peine forte et dure ». L'accusé est allongé nu sur le sol, une planche posée sur lui est recouverte de grosses pierres dont le poids augmente progressivement. Giles refuse jusqu'au bout d'avouer, et il meurt écrasé, après trois jours de souffrances.

Avec ce paroxysme de terreur judiciaire, le tribunal commence à être l'objet de critiques

croissantes émanant du clergé de la colonie. Après la mise en cause de sa propre épouse, le gouverneur intervient et crée une nouvelle cour chargée de juger les dizaines de personnes encore emprisonnées. Toutes seront libérées. En 1692, les juges de Salem voulaient protéger leur communauté du démon. Mais ils symboliseront rapidement, et de manière indélébile, les préjugés rétrogrades des puritains de la Nouvelle-Angleterre aux yeux des générations futures. ■

*Pour en
savoir
plus*

ESSAI
La Grande Chasse aux sorcières.
Histoire d'une répression.
XV^e-XVIII^e siècle
L. Viallet, Armand Colin, 2022.

LE DÉMON AU CŒUR DES PROCÈS

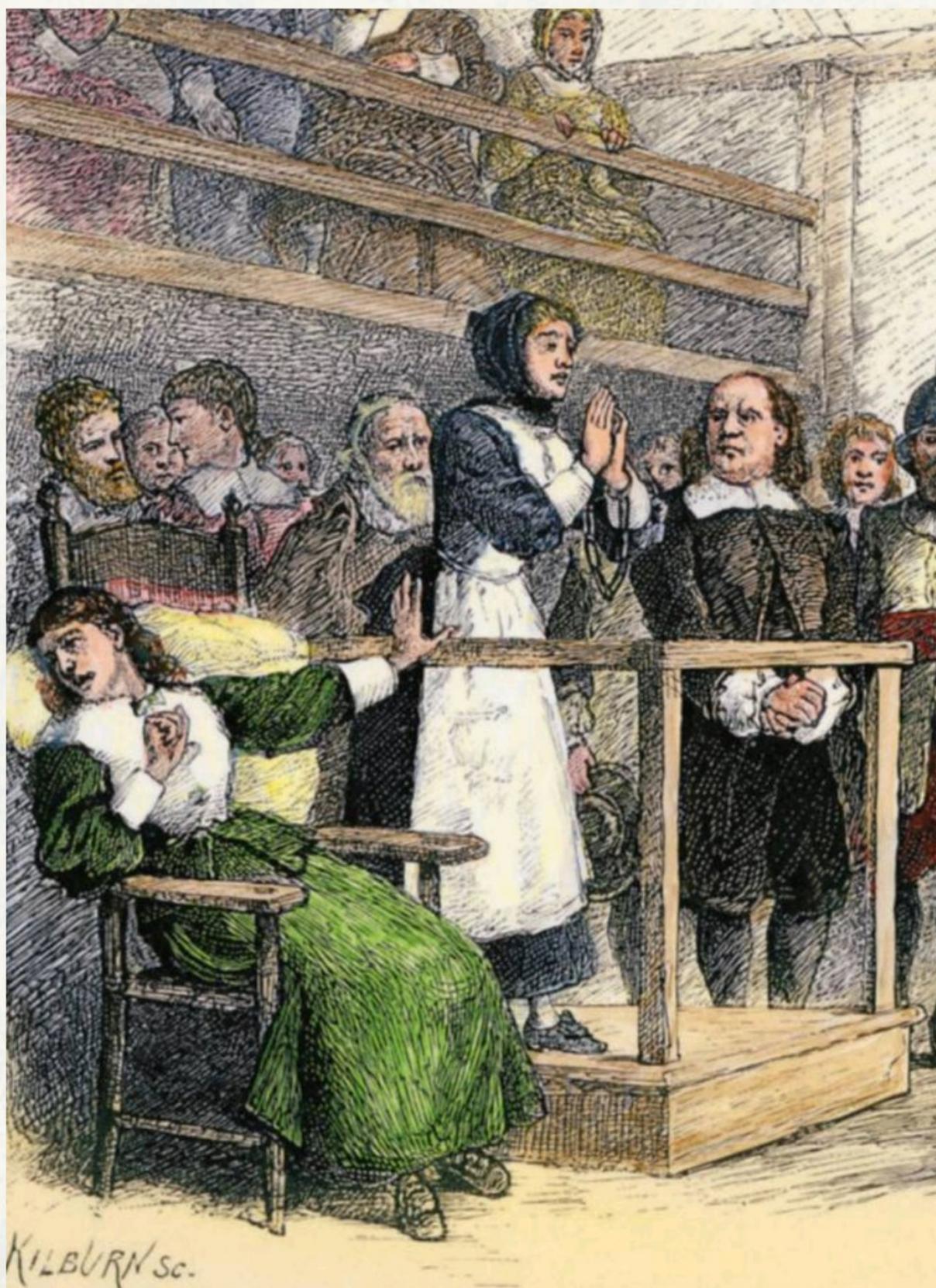
Pendant la chasse aux sorcières de Salem, les témoins déclaraient que le diable martyrisait physiquement ses victimes, provoquait la mort d'enfants et de bétail, et prenait l'aspect d'êtres monstrueux. Ces phénomènes, tout comme les références aux livres diaboliques et aux sabbats, étaient une constante des chasses aux sorcières en Occident.

✱ LES AFFLICTIONS ✱

La chasse aux sorcières de Salem commence par les « afflictions » dont souffrent la fille et la nièce du révérend Parris. Ce terme désignait les agressions physiques que le démon ou la sorcière censée être à son service exerçaient sur ses victimes. C'est ainsi qu'un groupe de six femmes et fillettes accusent Martha Corey de les affliger en **les mordant, en les pinçant et en les étranguant**. La jeune Ann Putnam se plaint aussi que Martha Corey lui apparaît souvent pour la torturer, en la pinçant notamment. Les « afflictions » se produisaient souvent pendant les audiences publiques où les personnes accusées de sorcellerie étaient interrogées. **Quand l'une d'elles serrait le poing**, se mordait la lèvre ou tournait la tête, les victimes présentes se tordaient de douleur. Ce fut le cas pour Rebecca Nurse, Bridget Bishop et Martha Corey.

✱ LA MORT D'INNOCENTS ✱

Certaines « sorcières » étaient accusées d'avoir provoqué la mort de leurs voisins. Samuel Gray, un homme de 42 ans, témoigne avoir vu, 14 ans auparavant, une femme apparaître mystérieusement devant **le berceau de son petit garçon**, qui aurait alors « poussé un grand hurlement », comme s'il était blessé, après quoi la femme aurait disparu. L'enfant serait mort une semaine plus tard. Peu après, Samuel aurait vu Bridget Bishop habillée comme la femme mystérieuse.



* DES ESPRITS FAMILIERS *

Le juge qui interroge Rebecca Nurse lui dit : « Ces personnes vous accusent en ce moment d'accueillir des esprits familiers. C'est de votre corps qu'ils parlent. Ils disent qu'ils voient sortir ces esprits de votre corps ». Le terme « esprit familier » est lié à la version anglaise d'un passage du livre de Samuel, dans **l'Ancien Testament**, qui raconte que Saül, roi d'Israël, avait expulsé de son royaume ceux qui évoquaient les morts ou les esprits et étaient dotés de pouvoirs maléfiques.

* DES ÊTRES MONSTRUEUX *

Une des accusations récurrentes était que les prétendues sorcières allaitaient un oiseau jaune dans la salle du tribunal afin d'attaquer leurs victimes. Bridget Bishop fut ainsi accusée de prendre l'apparence d'animaux terrifiants, un **porc noir** qui attaquait sa victime pour disparaître immédiatement, ou encore un **singe à pieds de coq** et visage humain, insensible aux coups de bâtons, puisqu'il était dépourvu de substance.

* LES SABBATS *

Huit sorcières déclarées accusent George Burroughs « d'être l'acteur principal de leurs sabbats infernaux et d'avoir affirmé qu'il serait roi dans le royaume de Satan qui serait érigé », selon le récit fait par Cotton Mather.

* LE LIVRE DE SATAN *

Plusieurs inculpés sont accusés de forcer leurs victimes à signer dans le **livre du démon**, ce qui en ferait leur serviteur. La jeune Mercy Lewis déclare à propos de George Burroughs : « Monsieur Burroughs m'emmena sur une montagne très haute et me montra tous les royaumes de la Terre, et me dit qu'il me les

◀ Interrogatoire de Martha Corey, au cours duquel quelques témoins souffrent des « afflictions » dont la prétendue sorcière est accusée.



donnerait si j'écrivais dans son livre, et que si je ne le faisais pas il me jetterait au bas de la montagne sur cent fourches dressée. »

* DES RITES MALÉFIQUES *

Certaines des prétendues sorcières sont accusées de pratiquer des **maléfices similaires à ceux du vaudou**. Deux voisins témoignent que, dans la cave de l'ancienne maison de Bridget Bishop, on trouve « des poupées faites de chiffons et de soies de porcs, dans lesquelles des épingles sans tête étaient piquées, la pointe en dehors ».

▲ Une sorcière frappe une femme dans la Nouvelle-Angleterre puritaine du XVII^e siècle. Gravure du XIX^e siècle.

▼ Une jeune fille « affligée » montre les monstres qui la harcèlent. Détail de la gouache *En procès, quand Satan est venu à Salem*. XX^e siècle.



DOSSIER

UNIQUE ENTRE TOUTES

Venise



Étincelante dans le soleil d'été, évanescence dans les brouillards d'hiver. Posée dans sa légère apesanteur sur le miroir des eaux de la lagune, Venise a su, depuis ses origines, déployer autour d'elle le nimbe de sa légende. Mais la cité festive du XVIII^e siècle ne doit pas faire oublier que, du Moyen Âge à la Renaissance, la Sérénissime dirigea d'une main de fer un empire militaire et commercial, dont les ressorts ne cessent de fasciner les historiens.



MARIAGE AVEC LA MER

Tous les ans, à l'Ascension, se déroulait la *festa della Sensa*, dont le point culminant était le « mariage » du doge de Venise avec la mer, symbole de la relation de la cité avec son empire maritime. Canaletto dépeint ici le cortège de gondoles entourant le *Bucentaure*, le bateau de parade du doge. 1727-1729. Musée Pouchkine, Moscou.



AKG-IMAGES / CAMERAPHOTO

ENTRETIEN AVEC ÉLISABETH CROUZET-PAVAN
HISTORIENNE SPÉCIALISTE DE L'ITALIE MÉDIÉVALE ET DE LA RENAISSANCE

▲ **LE VOYAGE
DES RELIQUES**

La basilique Saint-Marc est décorée de mosaïques à fond d'or de style byzantin. Certaines racontent l'histoire de l'arrivée des reliques du saint à Venise, en 828. Ci-dessus : l'arrivée du corps par bateau. XIII^e siècle.

PROPOS RECUEILLIS PAR
CLAIRE L'HOËR,
HISTORIENNE
ET JOURNALISTE

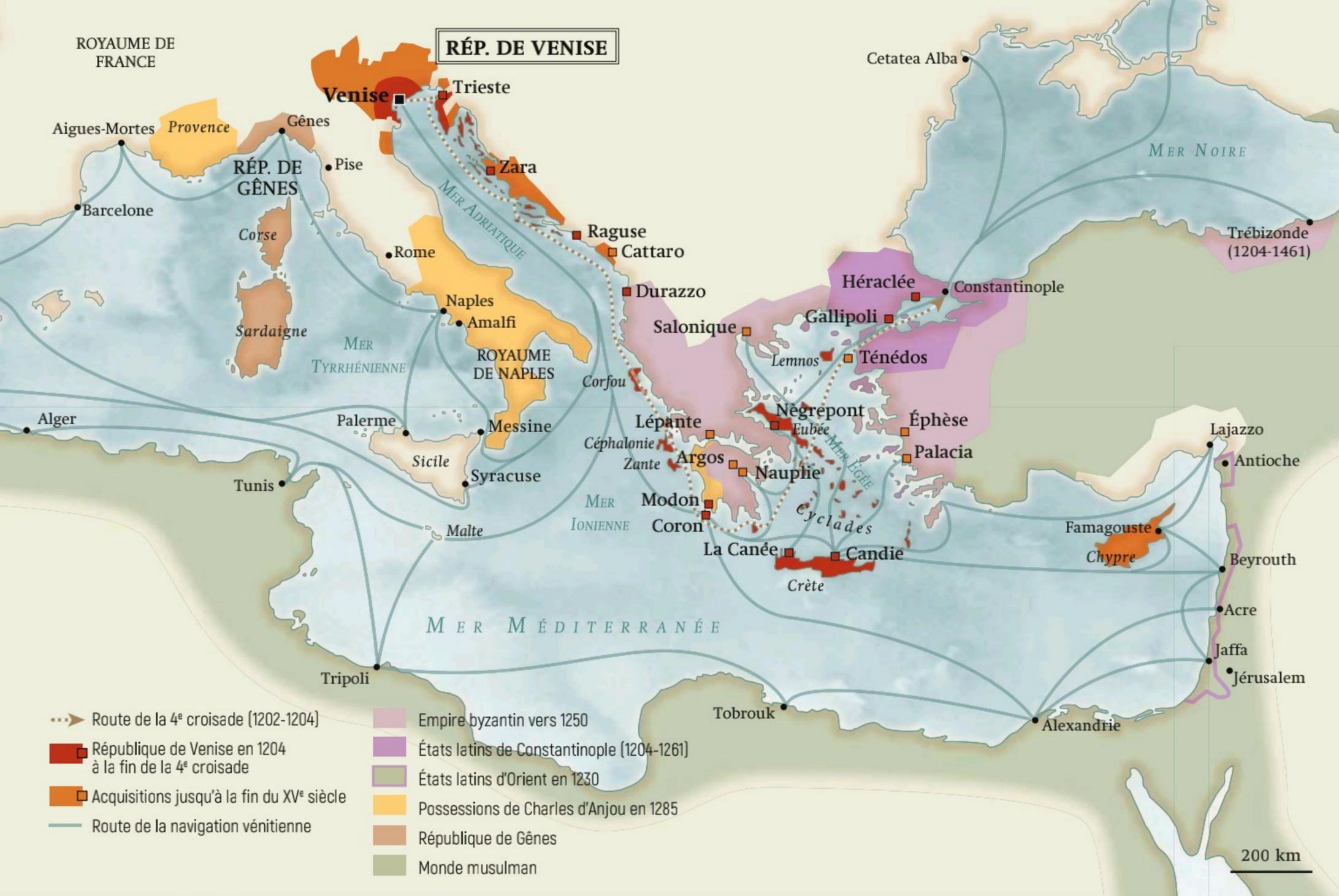
HISTOIRE & CIVILISATIONS : Les élites vénitiennes ont-elles contribué à écrire tardivement une histoire mythique de leur cité alors occupée par les Autrichiens ?

ÉLISABETH CROUZET-PAVAN : Au moment où la science historique se construit au XIX^e siècle, une série d'historiens de valeur entreprennent d'écrire l'histoire de la ville. Parmi eux, on peut citer Giustina Renier Michiel (1755-1832), issue d'une importante famille du patriciat vénitien – elle est petite-fille et nièce de doge, et son père était ambassadeur à Rome. Elle rédige une monumentale *Origine des fêtes vénitiennes* en cinq volumes, publiés de 1817 à 1827, qui exalte la gloire de la République. Ce livre contribue à construire une image mythique des fêtes vénitiennes. À un moment où la ville est occupée par les forces étrangères – Venise est « française » de 1798 à 1814,

puis « autrichienne » de 1814 à 1866 –, les historiens partent à la recherche de son identité à travers les splendeurs du passé. Ces mythes ont fait très longtemps écran à l'histoire de la ville. Il me paraît intéressant d'essayer de comprendre en quoi ils ont contribué, grâce à leur fabrication continuée, à la constitution de la communauté vénitienne. L'imaginaire est un moteur puissant de l'Histoire, et la ville s'est, en quelque sorte, nourrie de ces légendes pour se réinventer et perdurer.

Les recherches archéologiques récentes viennent-elles confirmer le mythe de la naissance de Venise en 421, créée de toutes pièces par l'homme ?

Les découvertes archéologiques infirment totalement le mythe de la création de la ville en 421. Une légende des origines assez complexe se met en place tout au long du Moyen



Âge, qui vise à établir que Venise serait née dans une forme de désert. Les Vénitiens auraient créé la vie là où il n'y avait rien, dans un site particulièrement ingrat avec, bien sûr, l'aide de Dieu. Si l'on savait qu'il y avait eu des établissements humains dans le bassin des lagunes sous le Haut-Empire romain (I^{er}-III^e siècles), on a longtemps cru que tous ces petits établissements avaient disparu au V^e siècle, essentiellement à cause de problèmes d'ordre écologique. Or, les découvertes archéologiques des dernières décennies montrent qu'aux V^e-VI^e siècles, particulièrement dans le nord du bassin, il y avait de petites communautés dont les activités économiques n'étaient pas exclusivement liées à la pêche et à l'extraction du sel, mais qui participaient aussi au trafic le long de l'arc adriatique. La légende du désert est pourtant constitutive de l'identité de la ville. En 2021, la municipalité a fait célébrer avec le soutien d'un pseudo-discours historique l'anniversaire de la création de la ville en 421.

En quoi l'histoire de Venise est-elle réellement originale par rapport à celle du reste de l'Italie ? La ville a-t-elle développé une culture à part ?

Il existe une véritable spécificité de l'histoire vénitienne, qui est encore accentuée volontairement par les Vénitiens. Au Moyen Âge, la ville échappe au sort politique de ses voisins, puisqu'il s'agit au départ d'une possession byzantine – le reste de l'Italie du Nord et du centre appartient au royaume d'Italie. Même si les lagunes s'émancipent et finissent par établir une souveraineté de fait vis-à-vis de Byzance, elles ne dépendent pas du royaume d'Italie et développent une histoire politique et culturelle singulière. La basilique Saint-Marc en est un bel exemple : les visiteurs étrangers des XIV^e et XV^e siècles sont bien conscients que ce décor et cette architecture diffèrent de ce qu'ils connaissent. Ailleurs se dressent des cathédrales gothiques, alors que Saint-Marc a été construite à l'imitation d'une basilique de Constantinople. Deuxième exemple : au

POUR APPROFONDIR

Retrouvez l'entretien avec Claire Judde de Larivière à propos de son ouvrage *Vénitiens ! Vénitiennes ! La traversée d'une ville (Venise, 1520)* sur le site histoire-et-civilisations.com (« Podcasts »).

ET LA SPLENDEUR ÉMERGEA DE LA LAGUNE

- 421** Date de la **fondation légendaire** de la ville sur la lagune.
- 810** Transfert du **siège ducal à Rialto** depuis Malamocco sur une île plus éloignée du rivage.
- 828** Transfert, selon la tradition, des **reliques de saint Marc** d'Alexandrie à Venise.
- 1082** Chrysobulle de l'empereur Alexis Comnène accordant des **privileges commerciaux** aux Vénitiens.
- 1204** Sac de **Constantinople** lors de la quatrième croisade.
- 1347** Grande épidémie de **peste noire**, maladie qui restera endémique dans la lagune.
- 1509** Défaite des troupes vénitiennes à **Agnadel** face au roi de France Louis XII.
- 1669** **Perte de la Crète**, à l'exception de l'îlot de Grabusa.
- 1703** **Antonio Vivaldi** devient maître de violon à l'hôpital de la Pietà.
- 1792** Ouverture du nouvel Opéra, qui prend le nom de **Fenice**.
- 1797** **Chute de la République** et entrée des troupes françaises dans la ville.
- 1798** Par le traité de **Campo Formio**, Venise est cédée aux Autrichiens.
- 1817** Parution de l'**Origine des fêtes vénitiennes** de la comtesse Giustina Renier Michiel.
- 1846** Inauguration du **pont ferroviaire** reliant Venise à la « Terre ferme ».
- 1848** Daniele Manin proclame la **république** et forme un gouvernement provisoire qui tient jusqu'en 1849.
- 1866** Plébiscite en faveur du **rattachement de Venise à l'Italie**, après la défaite de l'Autriche contre la Prusse à Sadowa.
- 1931** Construction du **pont routier de la Liberté**, malgré les protestations des Vénitiens.
- 1934** Pour son premier déplacement à l'étranger **Hitler visite Venise**, aux côtés de Mussolini.
- 2020** Mise en place du **Mose** pour protéger la ville contre l'*acqua alta*.
- 2021** Célébration officielle des **1 600 ans** de la fondation légendaire de la ville.

Le lion de saint Marc est l'emblème de la Sérénissime République de Venise.





PHOTO JOSSE / BRIDGEMAN IMAGES

xii^e siècle, à une époque où la place publique n'existe pas encore en Occident, la place Saint-Marc – immense – est aménagée dans ses dimensions actuelles sur le modèle du forum de Constantinople.

Que faut-il retenir du vol des reliques de saint Marc en 828 ? Qu'en est-il du commerce des reliques ? De celui des esclaves ? Il faut se garder de l'anachronisme. La translation des reliques est capitale dans l'histoire de Venise, et elle contribue à construire une image rayonnante de la ville. Toutes les villes maritimes italiennes – Gênes,

Bari... – font à l'époque le commerce des reliques et tentent de s'emparer de corps saints pour sacraliser leur territoire et obtenir aide et protection dans leur commerce maritime. Toute la chrétienté espère à cette époque détenir des reliques. La translation du corps de l'évangéliste Marc contribue à la naissance même de la communauté vénitienne, qui s'assimile dès lors à son saint patron. Encore au xv^e siècle, alors que les Vénitiens perdent des positions en Méditerranée orientale, ils se glorifient d'emporter avec eux des corps saints, afin de ne pas les laisser aux mains des musulmans.

▲ LE CŒUR DU POUVOIR

Vue de la place Saint-Marc vers 1500, avec la basilique et le palais des Doges, ainsi que le campanile et les deux colonnes (toujours visibles) de saint Marc et de saint Théodore. Musée Condé, Chantilly.

DANS LES PAS DE MARCO POLO

A 17 ans, en 1271, Marco Polo part avec son père et son oncle vers la capitale du **souverain mongol**, Kubilaï Khan. Une fois sur place, le jeune homme devient émissaire de l'empereur dans les provinces chinoises pendant 17 années, avant de revenir à Venise. Fait prisonnier lors d'une guerre contre les Génois, il demande en 1298 à son compagnon d'infortune, Rusticien de Pise, de rédiger ses aventures dans **Le Livre des merveilles** (encore appelé *Le Devisement du monde*).

Marco Polo demeure un mythe dans le mythe, puisque, dans ce texte complexe, plusieurs strates de récit s'entremêlent. Bien sûr, il y a son témoignage direct, dont certains épisodes furent jugés difficilement plausibles par ses contemporains, comme les toits couverts d'or dans les villes chinoises, ou l'évocation d'une **monnaie de papier**. La deuxième version corrigée du texte, élaborée à partir 1307, comporte des précisions que lui seul pouvait connaître, quand il évoque, par exemple, les **recettes des impôts** qui semblaient énormes aux Européens, mais étaient compatibles avec la population et le niveau de vie dans l'Empire mongol, ainsi qu'en attestent les sources chinoises.

Viennent s'y ajouter les histoires dont Marco Polo a entendu parler, mais qu'il n'a pas observées lui-même. Elles incluent sans doute une dimension d'**exagération**. La première partie du livre relate par exemple le premier voyage en Chine du père et de l'oncle de Marco Polo, alors que lui-même, enfant, était à Venise. Enfin, on ne peut effacer la possibilité que certains épisodes ont été inventés par Rusticien de Pise.

Reste que ce texte exceptionnel, qui est la première description de l'ensemble de l'Orient par un Occidental, est emblématique de la **dimension commerciale de Venise** et de ses contacts avec des mondes étrangers. Beaucoup d'informations sont exactes, comme la description de la mousson à Sumatra ou la disparition de l'étoile Polaire sous l'Équateur.

Le livre encouragea les marchands à s'engager vers l'est, en fournissant de précieux renseignements sur les terres à traverser. **Christophe Colomb** et **Vasco de Gama** l'auraient lu. Sa grande diffusion en Occident - le roi de France Charles V en avait cinq exemplaires dans sa bibliothèque, et son frère, le duc de Berry, en possédait trois - a contribué à l'image merveilleuse de la Sérénissime. On dit qu'au xv^e siècle un exemplaire était attaché avec une chaîne dans un lieu public de Venise, afin que chacun puisse le lire.

Ce livre est en outre le témoin d'une époque exceptionnelle, pendant laquelle la **paix instaurée par les Mongols** permettait aux marchands de circuler en sécurité entre l'Europe et l'Extrême-Orient, au lieu d'aller chercher leurs marchandises au Caire, à Alexandrie ou à Beyrouth.

S'agissant des esclaves, il faut également prendre garde à l'anachronisme. Toutes les villes italiennes pratiquent ce commerce jusqu'au début du xvi^e siècle. Les marchands se ravitaillent en mer Noire. Une partie des esclaves sont vendus à des musulmans : la Crète vénitienne est ainsi un grand marché aux esclaves à la fin du Moyen Âge. Dans toutes les villes d'Italie et jusqu'à Marseille ou d'autres centres urbains du Sud français, des femmes sont souvent vendues comme domestiques à des familles. La différence avec l'Antiquité est que les esclaves sont baptisés, portent un nom chrétien, et que leur condition n'est pas transmissible. Les enfants des esclaves sont libres.

Lors des croisades, les musulmans sont-ils avant tout des ennemis ou des partenaires commerciaux ? Venise a-t-elle commandité le sac de Constantinople en 1204, pendant la quatrième croisade ?

Durant la première croisade (1095-1099), les Vénitiens interviennent un peu plus tardivement que les Génois ou les Pisans. Ils obtiennent des places commerciales dans les États latins, dont le fondouk (entrepôt marchand) de Saint-Jean-d'Acre. Puis, alors que le pape proscrit le commerce des matières stratégiques avec l'Égypte - bois pour les bateaux, métaux pour les armes -, les Vénitiens contournent souvent ces interdits en effectuant des livraisons à partir de Chypre. Cette politique d'intérêts bien compris se poursuit ensuite avec les Ottomans : Venise négocie pour prolonger ses activités commerciales, ce qui n'empêche pas les guerres. En histoire, il faut accepter de penser ce qui nous semble être une contradiction. L'existence vénitienne, liée ontologiquement au commerce, dépend

Portrait du doge Andrea Gritti.
Par Titien. 1546-1548.
National Gallery of Art, Washington.

ARTOKOLORO / QUINT LOX / AURIMAGES

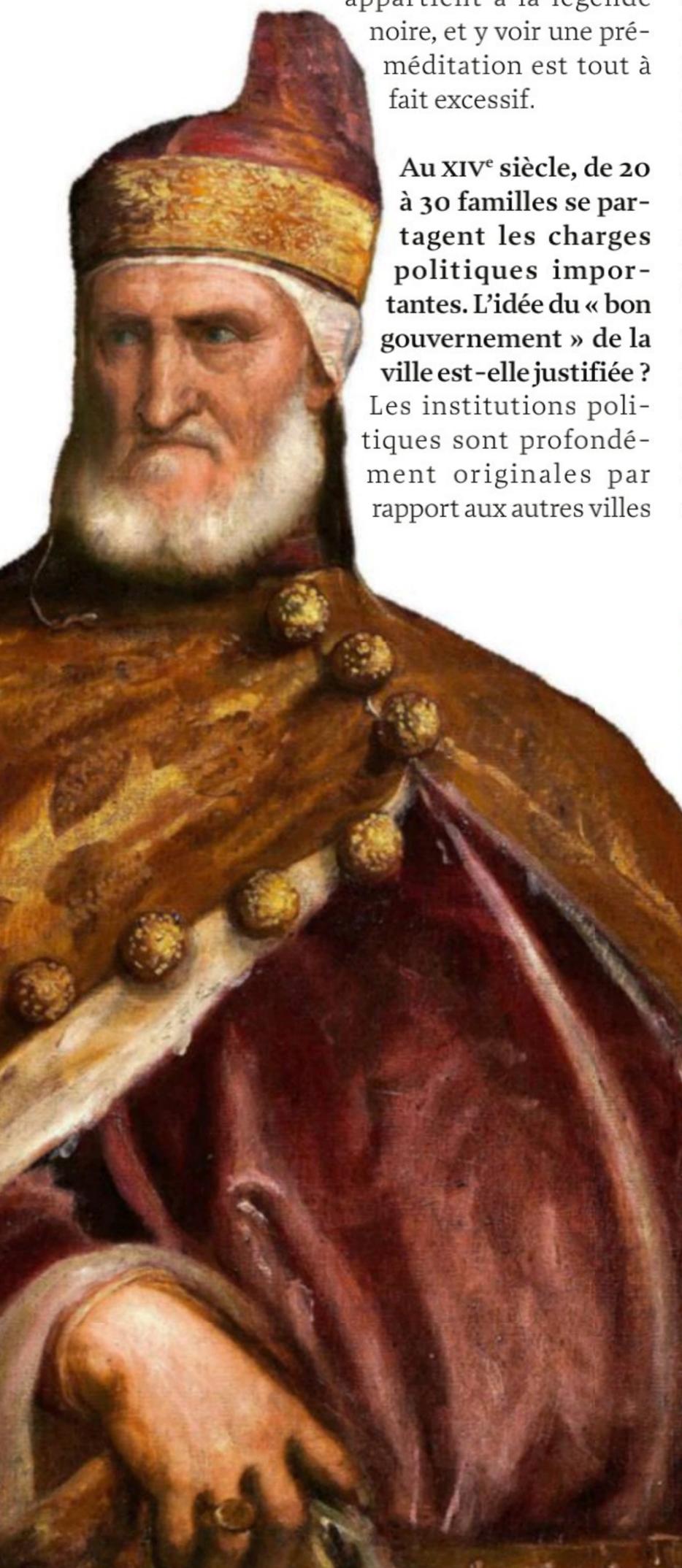
de ces attermolements, de ces négociations, ce qui n'a pas empêché Venise de prôner – et de mener – la guerre sainte contre les musulmans. Quant au sac de Constantinople, il est clair que les Vénitiens sont parmi ceux qui tirent le plus d'avantages de la quatrième croisade. Pour autant, l'idée d'un machiavélisme vénitien avant l'heure

appartient à la légende noire, et y voir une préméditation est tout à fait excessif.

Au XIV^e siècle, de 20 à 30 familles se partagent les charges politiques importantes. L'idée du « bon gouvernement » de la ville est-elle justifiée ?

Les institutions politiques sont profondément originales par rapport aux autres villes

d'Italie, parmi lesquelles Florence, du fait de l'existence du doge, héritage de l'ancien duc byzantin. Au départ, le doge concentre les pouvoirs dans ses mains, puis, progressivement, il voit ses pouvoirs limités par les conseils, où siègent les membres des familles aristocratiques. Le dogat étant la seule magistrature à vie, on prend soin de choisir un doge assez âgé. Par ailleurs, dès le Moyen Âge, il se crée un mythe politique de Venise, car cette ville ignore les affrontements, les convulsions politiques, les combats de rue qui touchent les autres villes italiennes. À partir de la fin du XII^e siècle, une relative paix civile règne, qui tranche avec les violences et les changements perpétuels troublant ailleurs la vie politique. Venise bénéficie d'une stabilité qui émerveille les contemporains. Ce mythe politique se métamorphose à partir du début du XVI^e siècle : la République résiste aux guerres d'Italie, malgré la défaite d'Agnadel face à Louis XII, en 1509, et reconquiert son état de Terre ferme. C'est cette longévité qui fait



QUAND VENISE INVENTAIT LE GHETTO

Dans la pièce de Shakespeare écrite en 1596-1597, *Le Marchand de Venise*, l'un des principaux protagonistes est Shylock, un cruel usurier juif vénitien. En 1516, du fait de la montée de l'antisémitisme liée à la prédication des Franciscains de l'Observance, qui amena un nombre important de juifs de « Terre ferme » à se réfugier dans la ville, la population juive de Venise fut dans l'obligation de se regrouper et de s'installer à l'extrémité nord-ouest de l'archipel. Il s'agissait d'une périphérie industrielle, dont les terrains en voie d'assèchement accueillèrent un habitat précaire, des ateliers et en particulier une fonderie – *getum* en latin, devenu *ghetto* dans la prononciation locale. Des quartiers juifs existaient ailleurs en Afrique du Nord, en Espagne ou dans le royaume de France, comme en témoignent des « rues de la Juiverie » encore existantes dans des villes aussi dispersées que Le Mans, Lyon, Épernay ou Étampes. Mais le « ghetto » fut le premier quartier clos de murs, fermé la nuit et réservé à la population juive. Il a donc donné son nom à tous les quartiers de ce type aménagés ultérieurement et est devenu tristement célèbre en Pologne pendant la Seconde Guerre mondiale. Aujourd'hui, il désigne métaphoriquement des banlieues dont les murailles sont invisibles.

LES MÉANDRES DE LA DIPLOMATIE

Venise devait une bonne part de sa grandeur à la perfection de ses services diplomatiques. Ses ambassadeurs étaient triés sur le volet et formés avec rigueur. La diplomatie offrait une possibilité de carrière aux membres de l'aristocratie et permettait à ceux des classes sociales intermédiaires d'accéder à un titre de noblesse, grâce au prestige attaché à la fonction. À l'origine, les diplomates cumulaient des fonctions commerciales et de représentation administrative. Ensuite, ils furent implantés en permanence à Rome et à Constantinople, et, au cas par cas, dans les différentes cours d'Europe, à titre d'observateurs attentifs. Leur mission était d'envoyer régulièrement des dépêches (*diarii*) et des rapports (*relazioni*) à la Sérénissime selon des procédés standardisés : de 2 à 5 pages écrites à l'encre noire sur des pages de papier blanc mesurant

20 sur 28 cm. Beaucoup ont été conservés. Le doge bénéficiait ainsi de nombreuses informations de première main afin d'orienter sa politique. Les ambassadeurs ne pouvaient accepter de cadeau du roi ou des sujets des pays d'accueil. S'ils les acceptaient, ces cadeaux devaient immédiatement être remis au gouvernement vénitien. Ils n'avaient pas non plus le droit de garder des copies de leurs rapports. Les autres pays considéraient la diplomatie vénitienne comme un modèle à imiter. Parmi les ambassadeurs célèbres, Michele Suriano était présent à la cour de France pendant les guerres de Religion du XVI^e siècle. Il se fit le défenseur de la loi salique pour garantir la stabilité du pouvoir. À la même époque, après avoir été ambassadeur en Angleterre, Giovanni Michiel, en poste à Paris, fit une relation extrêmement détaillée du massacre de la Saint-Barthélemy, en 1572.

CAMERAPHOTO ARTE VENEZIA / BRIDGEMAN IMAGES

Ambassade perse

Le doge Grimani reçoit des ambassadeurs perses envoyés par le chah Abbas I^{er} en 1603, pour obtenir une alliance contre l'Empire ottoman. Tableau par Gabriele Caliari. 1603-1604. Palais des Doges, Venise.



l'admiration des Européens et devient un sujet de réflexion pour les théoriciens du politique : comment cette République fait-elle pour durer, alors que les autres en Italie ont disparu ?

Les grandes découvertes et la prise de Constantinople par les Turcs en 1453 ont-elles eu des répercussions sur la ville ?

En ce qui concerne le commerce des épices, il ne faut pas exagérer les conséquences de la découverte de la route maritime de contournement de l'Afrique. L'ouverture de cette route affaiblit fortement la place commerciale vénitienne dans les premières années du XVI^e siècle, mais, rapidement, les anciennes routes de Méditerranée vers les points de ravitaillement du Levant retrouvent leur importance : les deux routes sont utilisées, et, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, le volume des épices importées par les Vénitiens est équivalent à ce qu'il était un siècle plus tôt. Mais de nouveaux équilibres se sont mis en place avec l'arrivée de concurrents occidentaux en Méditerranée, tels que les Anglais, les Hollandais ou les Français. Surtout, la Méditerranée perd de son importance au profit du commerce atlantique. Ce recul entraîne un redimensionnement de la puissance économique de la République. En outre, à l'époque moderne, Venise pèse de peu de poids face aux grands empires, l'Empire ottoman ou l'Empire espagnol. Elle tend à devenir une puissance secondaire au plan politique et au plan économique.

Que désignez-vous par l'expression « les vies successives de Venise » ?

Le nom de Venise recouvre des réalités spatiales successives. Au moins jusqu'au XI^e siècle, « Venises » – au pluriel – désigne l'entier territoire lagunaire. Puis le nom est capté par la ville installée sur l'archipel de Rialto. La république de Venise englobe ensuite les possessions de Méditerranée et les territoires continentaux, ce que l'on appelle la « Terre ferme ». Aujourd'hui, la commune de Venise comprend la Venise historique et

les îles, mais aussi Mestre, Marghera, etc. Ajoutons que cette communauté humaine a eu la capacité de se transformer dans le temps. Pour utiliser un mot très galvaudé aujourd'hui, on peut parler à son propos de résilience. Venise a d'abord été une grande puissance commerciale. Puis, à l'époque moderne, un rebond industriel se produit. Alors que l'on s'inquiète de l'avenir économique de la ville, on mise alors sur une série d'industries du luxe – soie, verreries de Murano –, mais aussi sur une industrie lainière de moindre qualité, ce qui n'empêche que Venise demeure un port important. Puis, à la fin de l'époque moderne, la ville devient une capitale culturelle. Aujourd'hui prévaut une monoactivité, le tourisme. Il existe des vies successives caractérisées par une capacité à s'adapter, à se réinventer.

Les Vénitiens pauvres et ouvriers sont-ils incompatibles avec l'image aristocratique d'une ville vivant du tourisme et de la fête ?

La main-d'œuvre ouvrière est abondante à Venise dans divers secteurs, qui diffèrent bien sûr selon les périodes, depuis l'imprimerie jusqu'aux industries textiles, en passant par le verre. Comment concevoir par ailleurs un port sans des ouvriers des constructions navales, des rameurs, des débardeurs, des portefaix ? Les ouvriers de l'Arsenal constituent une aristocratie au sein de ce monde, qui connaît des niveaux de vie très variables. L'immigration en

▼ LES CHEVAUX DE SAINT-MARC

Installés en 1254 au-dessus de la porte principale de la basilique Saint-Marc, ces chevaux proviennent d'un quadrigé antique qui ornait l'hippodrome de Constantinople, où ils ont été volés par les Vénitiens, alors maîtres de la ville, en 1204.



Inondation

Vue de la place Saint-Marc inondée par l'*acqua alta*, un phénomène lié à la marée dans la lagune, qui submerge la ville à intervalles réguliers. Photo vers 1910.



TOURING CLUB ITALIANO / UIG / ROGER-VIOLETT

Une scène de théâtre pour le Führer

POUR SON PREMIER VOYAGE à l'étranger en 1934, Hitler fut reçu par Mussolini à Venise. L'image de la ville était telle alors que, pour Mussolini, le meilleur moyen d'impressionner Hitler était de le recevoir dans une cité semblable à une scène de théâtre gigantesque où l'on organisa pour l'occasion un déploiement spectaculaire de chemises noires sur la place Saint-Marc. Il s'agissait d'exploiter le décor vénitien pour éblouir le chancelier allemand, qui portait encore un simple pardessus, face à Mussolini revêtu de son grand uniforme. L'élève rendait visite au maître. Le Duce n'avait encore aucune forme d'estime pour le Führer, qui tentait de l'imiter. Il avait approuvé en 1932 la création de la Mostra de Venise, le premier festival de cinéma, créé à l'initiative de Giuseppe Volpi di Misurata, l'un de ses anciens ministres devenu le promoteur des intérêts industriels auprès du gouvernement.

direction de la ville est forte tout au long du Moyen Âge et de l'époque moderne depuis la Terre ferme, les montagnes du Frioul, mais aussi les Balkans. Marché de travail attractif, Venise est aussi un marché de consommation dynamique.

La décadence fait partie du mythe qui entoure la ville. Pourquoi associe-t-on Venise à la mort ? Est-ce positif ou négatif pour son image ?

L'image noire de Venise se met en place à la fin du xvii^e siècle et se substitue à celle des institutions d'équilibre garantissant la paix civile. Il ne subsisterait qu'une République à l'agonie, gouvernant par la délation et la terreur. Telle est la première forme que prend cette vision négative. Et puis, au xix^e siècle, après la chute de la République,

les romantiques vont diffuser une autre image de la décadence, celle d'une ville malmenée par l'eau, où tout est corrodé ; où la mort, déjà présente, menace de tout engloutir. Cette image sombre, dotée aussi d'une forte puissance esthétique, s'impose pendant une bonne partie du XIX^e siècle. Elle correspond bien sûr également à un certain nombre de réalités : la ville a perdu son indépendance, elle est soumise à des puissances étrangères – après l'occupation française, les Autrichiens. De plus, la situation économique est longtemps difficile. Alors qu'elle était la ville de la fête, Venise devient la ville de la mort.

Quelle place Venise occupe-t-elle dans l'Italie contemporaine et son imaginaire ? Les ponts ont-ils dénaturé la ville ?

Le pont ferroviaire construit en 1846 n'a suscité aucun débat, à un moment où il était nécessaire de redynamiser le port et où il était impossible que la ville ne soit pas mieux reliée à son arrière-pays. Celui qui a cristallisé les débats est le « pont du Licteur », une des grandes réalisations du régime fasciste entre 1931 et 1933, qui fut rebaptisé « pont de la Liberté » à la libération de l'Italie. Beaucoup de Vénitiens y étaient hostiles, en particulier l'historien Pompeo Molmenti, auteur d'une *Vie privée à Venise depuis les premiers temps jusqu'à la chute de la République*, ouvrage paru en 1882. Ce pont signifiait pour eux la fin de l'insularité vénitienne, et donc la perte de l'identité même de la ville. On peut difficilement imaginer aujourd'hui Venise sans cette connexion, d'autant que la majeure partie de la population vit en Terre ferme. Mais il est vrai qu'une des plaisanteries favorites à Venise consiste à dire que « *la campagna* » commence après le pont : pour un Vénitien, même New York est dans « la campagne ».

▼ LAGLOIRE DE MURANO

Cette île de la lagune devient célèbre pour son travail du verre à partir de 1201, lorsque les verriers de Venise y installent leurs fours par décret du Sénat. Vase en verre, vers 1885.



La fragilité du site de Venise est-elle finalement un mythe, puisque la ville a survécu si longtemps, ou bien a-t-elle nécessité une politique urbaine draconienne ?

Le site, en transformation constante, a toujours été éminemment fragile et a donc nécessité des travaux d'aménagement permanents. Sans ces chantiers constants, la vie n'aurait pas été possible sur ces îles. Il a fallu, depuis le Moyen Âge, consolider la barrière littorale pour qu'elle ne soit pas emportée par la mer. Il a fallu draguer les canaux dans la ville, faute de quoi la circulation y serait devenue impossible. Il a fallu intervenir sur les passes littorales pour empêcher que la lagune ne s'ensable complètement. La lagune ne survit que parce que l'eau de la mer l'envahit et la régénère à chaque marée. Après la conquête de la Terre ferme au XV^e siècle, il a également fallu intervenir sur les fleuves pour empêcher leur alluvionnement en édifiant des digues, en intervenant sur le cours même de ces rivières pour le modifier. L'histoire de Venise est celle d'un aménagement continu et coûteux. Depuis 2020, le Mose (*Modulo Sperimentale Elettromeccanico*) fonctionne en permettant de lever dans les bouches des ports des digues mobiles durant les phénomènes de haute marée, ce que l'on nomme l'*acqua alta*. Les Vénitiens retiennent cependant toujours leur souffle au moment des grandes marées. Et puis la place Saint-Marc, point le plus bas de la ville, est menacée quotidiennement. Le niveau des mers continuant à s'élever, le Mose sera un jour dépassé. Mais ce destin de Venise, s'il advient, ne sera pas unique. Il rejoindra celui de tous les sites littoraux qui risquent d'être engloutis. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

Venise. VI^e-XXI^e siècle
É. Crouzet-Pavan, Belin, 2021.

Venise. Une invention de la ville. XIII^e-XV^e siècle
É. Crouzet-Pavan, Champ Vallon, 1996.

Une autre histoire de la Renaissance. Paroles d'objets

É. Crouzet-Pavan, Albin Michel, 2024.

☛ recension à lire en p. 90.

DÉAMBULATION DANS L'ART VÉNITIEN

Corollaire de la richesse économique de Venise, la vie artistique culmine durant la Renaissance avec l'apparition d'une « école vénitienne », qui fait figure d'avant-garde soutenue par de puissants mécènes religieux et laïcs. S'affranchissant de la tradition byzantine médiévale (fonds d'or unis, compositions statiques, personnages hiératiques), les peintres vénitiens vont notamment se distinguer par un sens aigu du coloris et, au XVI^e siècle, par la liberté de leur trait de pinceau. L'un des atouts de la cité des Doges est d'avoir conservé nombre de commandes artistiques dans les lieux auxquels elles étaient destinées.



1 TINTORET, LE PARADIS, 1558-1592, PALAIS DES DOGES

Dans la salle du Grand Conseil, qui accueillait l'assemblée de la République, ce tableau monumental regroupe 500 anges et saints autour du Christ et de la Vierge. Un effet de masse, qui reste lisible grâce à l'utilisation du clair-obscur par un maître du genre.



2 GIORGIONE, LA TEMPÊTE, 1500-1510, GALERIES DE L'ACADÉMIE

Un soldat, une gitane allaitant son enfant et, en arrière-plan, une ville sous l'orage... Nimbé de mystère, ce chef-d'œuvre n'a toujours pas livré son interprétation. Reste le traitement exceptionnel de la lumière et la place – rare pour l'époque – accordée au paysage.



3 VÉRONÈSE, SAINT MARC ET SAINT MARCELLIN CONDUITS AU MARTYRE, 1565, ÉGLISE SAN SEBASTIANO

Dans chaque fresque du cycle narratif ornant l'église, l'artiste fait la démonstration de sa maîtrise de la couleur et des compositions aux perspectives monumentales et audacieuses.



4 TITIEN, ASSOMPTION DE LA VIERGE, 1516-1518, BASILIQUE DES FRARI

Ce retable monumental figure la montée de la Vierge au Ciel. Le mouvement ascendant et l'agitation des personnages rompent avec la composition statique des scènes religieuses de l'époque ; une innovation au parfum de scandale, qui consacre la gloire de Titien.

5 GIOVANNI BELLINI, SAINTE CONVERSATION AVEC L'ANGE MUSICIEN, 1505, ÉGLISE SAN ZACCARIA

La « conversation sacrée » (la Vierge entourée de saints) devient un thème religieux apprécié à partir du xv^e siècle. L'originalité de Bellini est de situer ses personnages dans un espace architectural cohérent, qui fait écho à l'espace réel de l'église et abolit ainsi la distance entre les mondes humain et divin.



6 VITTORE CARPACCIO, VISION DE SAINT AUGUSTIN, 1502, SCUOLA DI SAN GIORGIO DEGLI SCHIAVONI

Élément d'un cycle exécuté pour orner l'édifice d'une confrérie (*scuola*), cette « vision » divine est celle de saint Augustin alors qu'il écrit une lettre à saint Jérôme, dans son bureau. Celui-ci est traité comme un studiolo de la Renaissance : une pièce richement ornée, servant de cabinet d'étude et de cabinet de curiosités.



TOUJOURS PLUS LOIN VERS L'ORIENT

Une économie-monde

Longtemps, les marchands ont constitué la seconde armée de Venise, présente dans toutes les grandes places commerciales d'Occident, mais aussi sur les routes d'Orient. C'est à leur audace que la cité doit sa prospérité et sa position à la croisée des mondes.

DIDIER LETT

PROFESSEUR, UNIVERSITÉ PARIS-CITÉ

Venise demeure une énigme dans de très nombreux domaines. Comment ainsi expliquer qu'une ville, née aux v^e-vi^e siècles dans des marais insalubres et au milieu d'une lagune hostile à toute implantation urbaine, ait pu connaître un tel essor économique pour devenir à la fin du Moyen Âge l'une des cités les plus puissantes d'Occident ?

Si le site de Venise est en effet davantage propice au refuge qu'au développement, en revanche, sa situation géopolitique est remarquable. Au fond du golfe Adriatique, elle se trouve à la croisée des grandes routes commerciales. Résolument tournée vers la mer, elle devient un trait d'union obligé entre l'Europe occidentale et centrale, Byzance et l'Islam. Après avoir été dominée par les Lombards puis par les Francs, la ville est intégrée dans l'Empire byzantin. À partir du ix^e siècle, l'aristocratie vénitienne, qui tire sa richesse de la possession et de l'exploitation

de grandes propriétés situées en Terre ferme, investit une partie de ses capitaux dans les grandes activités marchandes.

Dès lors, une grande part des exportations byzantines à destination de l'Occident (soieries de luxe, épices, métaux précieux) transite par Venise, qui, en échange, exporte vers l'Orient des esclaves, du sel et du bois. En position de force dans l'Orient chrétien, jouant un rôle de protecteurs contre la menace des Normands, les marchands vénitiens obtiennent rapidement de nombreux privilèges de la part de Byzance. En 993, le basileus (empereur romain d'Orient) Basile II leur concède une forte diminution du *kommerkion* (taxe sur les importations). Au xi^e siècle, constatant le déclin de son influence commerciale en Méditerranée, l'Empire byzantin octroie aux Vénitiens, mais aussi aux Pisans et aux Génois, des traités très avantageux, qui prennent la forme d'un chrysobulle (ou bulle d'or) : en

◀ AU PIED DU PALAIS DES DOGES

La Riva degli Schiavoni accueille une foule de marchands vendant leurs produits débarqués de leurs gondoles. Tableau (détail) par Bassano. Vers 1595. Académie des Beaux-Arts de San Fernando, Madrid.

1082, le basileus Alexis I^{er} Comnène accorde aux Vénitiens la pleine liberté de commerce dans l'empire (abolition du *kommerkion*), les autorise à s'établir dans un quartier à Constantinople, avec entrepôt et église, et leur permet la création de nombreux comptoirs commerciaux – à Athènes, Salonique, Thèbes, Antioche, Alexandrie, Éphèse et sur les îles d'Eubée et de Chios, qui deviennent de véritables « petites Venise » orientales.

Les portes du monde musulman

Quelques années plus tard débutent les premières croisades, qui vont accélérer encore l'enrichissement des villes portuaires italiennes, points de départ des expéditions vers la Terre sainte. La présence commerciale des Vénitiens en sort renforcée dans tout l'empire et sur les bords du Bosphore. La quatrième croisade leur permet de contrôler totalement Constantinople de 1204 à 1261 et leur ouvre les portes de la mer Noire, de la Perse et des principales villes de l'Orient musulman, où leurs entrepôts de marchands (les fondouk) sont très actifs. Du milieu du XIII^e siècle à la fin du XIV^e siècle, cet expansionnisme se heurte surtout à celui de Gênes, principale cité concurrente de Venise. Quatre guerres ont opposé les deux villes, et c'est Venise qui sort victorieuse du conflit, après la bataille navale de Chioggia, en 1380. À la fin du Moyen Âge, les Vénitiens accroissent encore leur empire commercial par leur présence en Grèce continentale, dans le Péloponnèse, en Crète et à Chypre, exerçant donc aussi une forte hégémonie en Méditerranée orientale.

La prospérité de la ville se mesure au nombre d'habitants (environ 80 000 avant la peste noire (1348-1352), et déjà plus de 100 000 au milieu du XV^e siècle) et, à partir de 1284, à la frappe d'un ducat d'argent au rayonnement international, qui devient la monnaie du grand commerce en Méditerranée. Elle s'exprime lors de grandes fêtes, comme celle, bien connue, du *Sposalizio del mare* (« Mariage avec la mer »). Célébrée le jour de l'Ascension, cette cérémonie symbolise la domination de la cité sur les eaux et se manifeste par le lancer d'un anneau d'or par

le doge dans l'Adriatique. Le 10 mars 1423, le doge Tommaso Mocenigo, dans une harangue adressée au Sénat pour mettre en garde les Vénitiens contre les dangers d'une politique de domination continentale et rappeler la vocation maritime de la ville, énumère les extraordinaires richesses navales de la cité. À cette époque, 3 000 nefes de commerce, 300 navires de guerre et 45 galères, servis par 36 000 marins, voguent sous la bannière de saint Marc. L'Arsenal, lieu de la construction navale, emploie 17 000 ouvriers, dont 3 000 charpentiers et 3 000 calfats. Chaque année, 10 millions de ducats sont consacrés au commerce.

Il est indéniable que la fortune de la ville repose sur le commerce avec l'Orient. Mais Venise connaît aussi à la fin du Moyen Âge une grande expansion en Terre ferme. Dans la première moitié du XV^e siècle, la Vénétie, le Frioul et la Lombardie occidentale sont occupés, permettant d'assurer la sécurité des voies commerciales et d'approvisionner plus aisément la cité en produits agricoles, ainsi qu'en chênes utilisés pour la construction de la flotte. Venise exporte aussi le papier, produit pour l'essentiel en Italie (Fabriano, Gualdo Tadino) vers la Catalogne, la Provence ou le Languedoc. À la fin du Moyen Âge, on rencontre aussi des marchands vénitiens à Bruges, Nuremberg ou Southampton.

Un commerce encadré par l'État

Après la chute de Constantinople en 1453, les Turcs s'emparent progressivement d'une partie de l'empire maritime vénitien. La cité des Doges perd bon nombre de monopoles dans l'Adriatique, dépense beaucoup dans la guerre contre Milan et, à l'époque moderne, subit la forte concurrence des Pays-Bas, de l'Angleterre et du Portugal. Mais, malgré tout, même si c'est avec moins d'ampleur qu'au Moyen Âge, la prospérité commerciale de Venise se maintient jusqu'au XVIII^e siècle.

Le formidable essor commercial de Venise a été largement encadré et contrôlé par l'État, représenté par le Grand Conseil et le doge. Il dirige l'Arsenal, fixe les conditions de navigation, précise la limite extrême des charges



A. DAGLI ORTI / NPL - DEA PICTURE LIBRARY / BRIDGEMAN IMAGES

▲ LES COULISSES DE L'ARSENAL

Sur cette gravure réalisée en 1797, peu avant l'occupation napoléonienne, Gian Maria Maffioletti représente avec un luxe de détails tous les navires en construction ou en réparation dans l'Arsenal. Musée d'Histoire navale, Venise.



des navires ou le nombre des membres de l'équipage, et exerce une étroite surveillance en rémunérant une multitude de fonctionnaires à son service. Les marchands vénitiens ont su par ailleurs mettre au point des techniques commerciales nouvelles et sophistiquées. Ils ont ainsi adopté le système de la *colleganza*, qui permet de trouver rapidement les capitaux destinés aux investissements commerciaux et de partager les risques de l'expédition. Il s'agit d'une association pour un voyage entre un marchand itinérant, qui apporte en général un tiers du capital et empoche la moitié des bénéfices, et une personne qui reste à terre et fournit la majorité des fonds nécessaires. Les marchands vénitiens ont aussi produit, pour une meilleure connaissance des pratiques maritimes et des échanges, des manuels de commerce,

des traités de comptabilité, des glossaires bilingues ou trilingues, des aide-mémoire comme *Le Tarif ou notice des poids et mesures*, rédigé vers 1300.

Avant Anvers, Gênes et Amsterdam, Venise a donc été, durant les derniers siècles médiévaux, une « économie-monde », au sens où Fernand Braudel l'entendait dans *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, c'est-à-dire « un morceau de la planète économiquement autonome, capable pour l'essentiel de se suffire à lui-même et auquel ses liaisons et ses échanges intérieurs confèrent une certaine unité organique ». ■

Pour en
savoir
plus

ESSAI
Histoire de Venise
C. Bec, Puf (Que sais-je ?), 2017.

LA FÊTE DÉTRÔNE LA GUERRE

Une si belle décadence

Vivant dans le souvenir de sa splendeur passée, la Venise du XVIII^e siècle a trouvé une autre scène sur laquelle briller : celle du plaisir sous toutes ses formes, où les arts font écho au tourbillon des festivités.

JEAN-JOËL BRÉGEON
HISTORIEN

Une règle : scruter les Mémoires, y compris les plus notables. Ambassadeur auprès de la république de Venise, Monsieur de Bernis, le futur ministre de Louis XV, y passa trois années, de 1752 à 1755. À l'entendre, il y mena une vie rangée, sans éclat, « vu le peu d'influence [qu'elle] a dans les affaires générales de l'Europe ». Rien dans ses Mémoires n'indique qu'il y prit du bon temps, que le futur cardinal eut pour complice Giacomo Casanova. Le Vénitien, lui, ne s'est pas gêné pour raconter dans le détail leur liaison partagée avec deux nonnes délicieuses, C.C. et M.M. Les casanovistes débattent encore de l'identité de leurs maîtresses.

Plus gravement, l'état de Venise au *Settecento* n'est guère brillant. Les Turcs la confinent dans l'Adriatique, où elle ne garde que Corfou et quelques comptoirs en Albanie et en Dalmatie. Sa flotte, longtemps réduite aux galères, n'effraie guère les Barbaresques, même si à deux reprises les Vénitiens reprennent le dessus sur la

piraterie. En 1786, un bon amiral, Angelo Emo, bombarde Sfax, Sousse et Bizerte.

Mais, pour le reste, faute de moyens militaires, Venise joue de ses diplomates, réputés redoutables, pour se tenir à l'écart de tous les conflits. Elle ménage la chèvre et le chou. L'empire d'Autriche la surveille et s'établit à Trieste. À compter des années 1780, Venise vit ses dernières heures de liberté, d'où ce mot du doge Renier : « Nous vivons du hasard et par accident. » L'acte de décès de la Sérénissime est signé à Campo Formio, le 17 octobre 1797. Bonaparte livre Venise à l'empire d'Autriche.

La ville qui bouillonne

Le déclin et la chute sont avant tout politiques. Car dans les arts et les lettres, les Vénitiens n'ont pas leur pareil. Le paradoxe est là. Il l'est encore si l'on regarde l'état du corps social. Tout en haut, les grandes familles – les Barbaro, Bembo, Contarini, Corner, Foscarini, Giustiniani, Rezzonico, Zorzi, et des dizaines d'autres –, qui se distribuent les charges, les magistratures dans





CHRISTIE'S IMAGES / BRIDGEMAN IMAGES

▲ LA SAISON DU CARNAVAL

Dans la salle d'un palais, le carnaval bat son plein.

Les femmes portent la *moretta*, un masque noir circulaire, tandis que les hommes portent un *volto* blanc avec leur tricorne. Par Francesco Guardi. XVIII^e siècle. Collection privée.

un entre-soi immuable. Ils sont riches, surtout de la rente. Car, au commerce maritime, ils préfèrent les revenus de leurs domaines en Terre ferme.

À Venise, chacun est à sa place, sans récriminations, sans vraies revendications. Certains corps de métiers, comme ceux de l'Arsenal, profitent d'avantages. Le peuple se disperse dans une foule de petits métiers, il se satisfait des miettes d'une prospérité qui pourtant décline. Un art consommé de la *combinazione*. De toute façon, le pouvoir veille au grain. La police secrète, les mouchards de « Messer Grande » s'occupent des plus rétifs, des hétérodoxes. Elle enferme les plus dangereux aux Plombs, tel Casanova, dont l'évasion, un peu romancée, fait le tour de l'Europe.

La cité des Doges vit de sa réputation artistique, passée et présente. Elle attire un grand nombre de visiteurs fortunés qui parcourent l'Italie. Ils effectuent leur « Grand Tour », cette première forme d'un tourisme véritable, sans assignation religieuse, sans

objectif politique ou commercial, simplement pour le plaisir.

À la différence de Florence, de Naples ou de Rome, la Sérénissime n'offre pas seulement les splendeurs de son passé, mais aussi celle des arts vivants. Florence somnole, Naples attire pour Herculaneum et Pompéi, Rome est un grand village, un champ de ruines antiques. Venise vit, de façon trépidante. Surtout pendant le carnaval – qui ne dure pas six mois, comme on le lit encore, mais du 5 octobre au 16 décembre, de l'Épiphanie au Mardi gras, le jour de la Saint-Marc (25 avril) et deux semaines encore autour de l'Ascension. Le reste du temps, on peut porter le masque, le *volto*, ou la *moretta* pour les femmes. Le carnaval enthousiasme les étrangers. Il sert aussi de soupape aux Vénitiens. Il lisse les crispations sociales. La licence fait oublier la pauvreté.

Un des achats préférés des étrangers : les vues de Venise, les fameuses *vedute* qu'ils accrocheront dans leur salon. D'où la fortune des « vèdutistes », qui peignent la ville sous



ROGER-VIOLLET / ROGER-VIOLLET

▲ UN THÉÂTRE À CIELOUVERT

La Ca' Rezzonico, dont la façade donne sur le Grand Canal, est l'un des plus beaux palais baroques de la cité des Doges. Celui-ci accueille aujourd'hui un musée consacré à Venise au XVIII^e siècle. Photographie vers 1880-1890.

tous les angles. Armés de la *camera obscura*, une chambre optique qui leur permet de déterminer les lignes de fuite, ils mettent en perspective le Grand Canal, la place Saint-Marc. Ces peintres travaillent en famille, les Canaletto, les Guardi... Ces derniers sont trois frères, Giovanni, Niccolò et Francesco, le plus doué. La réputation de certains est telle qu'on les réclame à l'étranger : Canaletto va à Londres ; son neveu, Bellotto, est plus itinérant encore, Dresde, Munich, Vienne, Varsovie.

Le triomphe de l'opéra

Du côté des portraitistes, une même reconnaissance internationale. La pastelliste Rosalba Carriera est tenue pour l'égale du Français Quentin de La Tour. La France qui, justement, est la seule à méconnaître les Vénitiens. À l'image du plus grand fresquiste du siècle, Giambattista Tiepolo, qui se répand dans la cité, en Terre ferme, à Milan, Würzburg, Madrid. Ses fils Lorenzo

et Giandomenico le suivent dans la carrière. L'atelier des Tiepolo est une véritable entreprise qui emploie plusieurs dizaines de peintres spécialisés.

Cette floraison a souvent été qualifiée de rococo, mais c'est négliger son originalité dramatique qui rejoint celle de l'opéra. Car la grande affaire des Vénitiens, de tous les Vénitiens, est la musique. Goldoni écrit dans ses Mémoires : « On chante dans les places, dans les rues et sur les canaux. Les marchands chantent en débitant leurs marchandises, les ouvriers chantent en quittant leurs travaux. »

La cité compte alors le plus grand nombre de salles en Europe. En 1756, un décret limite leur nombre à sept. Il leur arrive de brûler ; elles sont reconstruites immédiatement. La Fenice est la plus tardive, construite en 1792. Les genres sont l'opéra *seria*, qui cède la place à l'opéra *burlesca* ou *buffa*, venu de Naples. Dramaturges et compositeurs croisent leurs savoirs, comme Goldoni et Galuppi.

LE SÉJOUR DE ROUSSEAU

Les *ospedale*, ces institutions de bienfaisance où l'on reçoit des jeunes filles pauvres ou orphelines, sont de véritables conservatoires. Leurs chorales sont conduites par des compositeurs réputés, comme Vivaldi. Leurs voix, qui égalent celles des castrats napolitains, suscitent l'extase. Le président de Brosses, qui les écoute en 1739, écrit : « Je vous jure qu'il n'y a rien de si plaisant, que de voir une jeune et jolie religieuse, en habit blanc, avec un bouquet de grenades sur l'oreille, conduire l'orchestre [...]. Leurs voix sont adorables pour la tournure et la légèreté. »

Muets ou en tout cas très réservés en politique, les Vénitiens raffolent de la dispute culturelle, moins sur les peintres qu'en matière de musique ou de théâtre. Alors même que la *commedia dell'arte* décline à force de facilités, deux auteurs renouent avec le genre en l'émancipant. Tout d'abord Carlo Goldoni, qui s'empare de la *commedia* pour l'écrire, la réinventer avec une rare finesse. Entre 1753 et 1762, il donne plusieurs chefs-d'œuvre, comme *La Locandiera*, la trilogie de *La Villégiature*. Goethe, qui voit *Barouf à Chioggia*, n'en revient pas. Sur scène, des pêcheurs, un batelier, et surtout des femmes qui leur tiennent la dragée haute ; dans la salle, le petit peuple : « Ce furent des éclats de rire et des transports d'allégresse du commencement à la fin. » Le retour d'Aristophane... Lorsque Goldoni gagne Paris, en 1762, son rival Carlo Gozzi revient lui aussi à la *commedia* sous forme de fables, des fantaisies poétiques qui raviront les romantiques allemands.

« Rien ne pèse et rien ne dure »

Dans son étude devenue un classique, *Venise au XVIII^e siècle*, parue en 1909, Philippe Monnier se plaît à évoquer la « vie légère » des Vénitiens, et il ajoute que rien n'y pèse, que rien n'y dure. Ce point de vue édénique ne résiste guère à l'examen de la misère, des tares qui rongent le corps social. À commencer par toutes les formes de prostitution, maritale forcée, mondaine, quelquefois cloîtrée ou sordide, dans la rue, au fond d'une *calle*. Les courtisanes se comptent par centaines, très en vue, ostentatoires. Et Monnier de dire : « On leur paie des trésors.

En 1743, Jean-Jacques Rousseau prend la charge de secrétaire d'ambassade auprès du comte de Montaigu, un homme qui n'a rien d'un vrai diplomate. À 31 ans, ses savoir-faire ont vite fait de subjuguier Montaigu. Il décrypte et met en ordre la correspondance d'une ambassade réputée « toujours oisive ». Rousseau découvre la vie vénitienne, qui le ravit mais aussi le désespère. Le consul de France, Le Blond, lui ouvre toutes les portes. Il va au spectacle, au concert et dans les églises, découvre les chœurs de jeunes filles, qui l'enchantent. Il n'a rien écouté « d'aussi voluptueux, d'aussi touchant ». Derrière les grilles, il les voit comme des « anges de beauté ». Grâce à Le Blond, il les approche, des « laiderons » pour la plupart ! Toute l'équivoque des *Confessions*, car Rousseau n'a pas un rapport simple aux femmes ! Le plus notable : sa découverte et son engagement pour la musique italienne. Dix ans plus tard, il la vantera sans nuances, en l'opposant à la française, celle de Rameau, dans la querelle des Bouffons.

Rubinelli reçoit 1 600 sequins pour le carnaval. La Mara 1 500 sequins, plus sa gondole, son logis... » Un aventurier français, Ange Goudar, qui observe les mœurs, est catégorique : « Les mœurs nouvelles ont détruit les anciennes. Le mariage n'est plus qu'une débauche. L'amour conjugal est renvoyé au vieux temps [...]. Il est convenu que la femme d'un noble deviendra la fille de joie d'un autre, et qu'on se déshonorera tous d'un commun accord. »

Le jeu est une autre plaie sociale. Il est quasiment institué. Partout des loteries, des tripots publics et privés, des casinos. On joue au pharaon, jeu de dupe par excellence. Mouchards et prostituées hantent ces lieux. Plus respectables, en tout cas plus feutrés, les cafés. Le plus célèbre, le Caffè Florian, ouvre en 1720 sur la place Saint-Marc, mais il y en a des dizaines d'autres. Ils sont les lieux par excellence de la convivialité, d'une liberté de tous les jours. Tout l'esprit de Venise, République finissante, le théâtre d'un monde qui vit de deux règles, la courtoisie et la civilité. ■

Pour
en
savoir
plus

ESSAI
Venise au temps de Goldoni
F. Decroisette, Hachette, 1999.
Venise
J.-M. Brèque, Puf / Clio, 2007.

San Giorgio Maggiore,
sur l'île du même nom,
vue depuis une galerie
du palais des Doges.

Les fantômes de Venise

De canaux en églises, de la Giudecca à Cannaregio, l'éclat mélancolique de la Sérénissime ne peut que séduire le voyageur amoureux des ombres fugitives de l'Histoire.

C'est par le large qu'il faut aborder Venise pour saisir le miracle de cette cité sans terre, suspendue à la façon d'un mirage entre trois éléments, l'eau, le ciel et la lumière. Alors on saisit quelque chose de son secret, de son emprise, hier sur les mers, aujourd'hui sur les cœurs. Il tient à la lagune et à ses pièges, à ses îles, aux méandres de ses *barene*, à ses canaux invisibles. Toute une géographie sous-marine qui l'a protégée des envahisseurs barbares, d'où qu'ils viennent, et que ses fondateurs ont su exploiter pour, lentement, d'îles en îlots, faire éclore et s'épanouir la cité des Doges. On devine la combinaison de guerre et de beauté, d'intelligence et de volupté, que Venise a exigée pour son invention et dont, de siècle en siècle, depuis plus de 1 600 ans, elle a élaboré la formule unique et impérissable. Dès lors, autant aborder la ville par Chioggia, petite Venise plus ancienne que Venise elle-même, avec ses ponts aux allures de Rialto, ses canaux, ses palais. Une Venise de province et de douceur. Là s'est joué le génie stratégique de la Sérénissime contre la puissance miliaire de Gênes, sa rivale éternelle pour le contrôle du commerce du Levant et de la mer Noire. Là, les doges ont enfermé la flotte génoise venue assiéger leur cité au mois d'août 1379. Le 8 août 1381, le traité de paix de Turin mettait enfin un terme à la guerre séculaire entre les deux Républiques maritimes.

La lagune comme un jardin fragile

Pour filer de Chioggia à Venise, le vaporetto glisse sur la lagune piquée de roseaux et d'îles plus ou moins abandonnées. Elles furent, au temps glorieux de la Sérénissime, autant de banlieues administratives de la République, bâties de monastères, d'hôpitaux, d'asiles ou de fortifications militaires. Grâce à ces îles, Venise se gardait. Des invasions contre lesquelles furent édifiés des fortins. Des affections - San Clemente ou Poveglia recevaient les malades, mentaux ou contagieux, et les marins en quarantaine. De Rome et de la toute puissante Église - couvents et confréries pouvaient prier pour le salut des âmes, mais de

loin, comme à San Giorgio Maggiore. Elle se gardait même du peuple laborieux - Murano était l'île des verriers, Burano celle des dentellières et des pêcheurs. Elle se gardait des morts, enterrés sur l'île San Michele. C'était le temps où la très puissante Magistrature des eaux exigeait que l'on soigne la lagune comme un jardin fragile, et obligeait les Vénitiens à curer les canaux en mettant en cale sèche périodique les milliers de pilotis sur lesquels repose la ville, aujourd'hui affaissée, livrée à l'*acqua alta*.

Enfin, la Sérénissime apparaît. Chaque tour d'hélice la précise. Venise vient à soi par archipels, par fragments. La Giudecca, tout d'abord, où au IX^e siècle on exilait les patriciens dissidents, avant qu'à l'âge d'or de la République les familles illustres la choisissent comme villégiature. C'est là que fut construite en 1577, par Palladio, l'église du Rédempteur, en accomplissement de la promesse du doge, si la peste féroce qui venait de tuer un tiers de la population cessait enfin ; comme on construira, un siècle plus tard et pour les mêmes raisons, la majestueuse Salute. Le miracle eut lieu, que les Vénitiens commémorent chaque année, en juillet. Pour l'occasion, un pont de barques, jeté sur le large canal de la Giudecca, relie le parvis de l'église au quai des Zattere, qui lui fait face. Tombée en désuétude après la Seconde Guerre mondiale, la Giudecca a retrouvé ses couleurs, et de nouveaux résidents - des incubateurs de start-up installés dans les anciens ateliers navals, quelques artistes fortunés et, parmi les fantômes de cette ville que les spectres affectionnent, celui de François Mitterrand en dialogue avec l'ombre de Paul Morand, sur l'autre berge. Regrettent-ils la tranquillité des quais, les plus épargnés par les touristes jusqu'à l'ouverture, à la pointe de la Dogana, transformée en 2009 en galerie d'exposition par la Fondation Pinault ?

Le vaporetto déborde l'île. Voilà encore San Giorgio Maggiore et son petit port, et, par-delà l'ultime bras de mer, nimbées d'une brume délicate, saisissantes comme le sont les apparitions, les coupoles de la basilique Saint-Marc, la pointe du Campanile, le palais des Doges et, plus au loin, tapi sur la Riva

degli Schiavoni, l'Arsenal entouré de remparts et de lions de pierre – ceux-là même à qui Wagner avait donné le nom des deux géants de sa Tétralogie, Fasolt et Fafner. Après le siège de Gênes à Chioggia, l'Arsenal n'a jamais réduit son activité. Quelque 6 000 navires sortiront de ses ateliers, qui assurent la maîtrise des mers.

Une halte devant le pont des Soupîrs pour prêter l'oreille à ceux de Casanova, qui passa là pour rejoindre sa cellule, dans les combles du palais des Doges tapissés de plaques de plomb. On y gelait en hiver ; on y étouffait en été. Casanova y croupit 15 mois, condamné pour libertinage, athéisme, occultisme et escroquerie – toute l'atmosphère de la Venise des Lumières, où le carnaval s'étalait sur six mois et où les prostituées étaient payées par la République comme de valeureuses fonctionnaires ; où les fêtes succédaient aux fêtes dans les palais illuminés du Grand Canal. L'insaisissable prince de la liberté parvint pourtant à s'évader le 31 octobre 1756. Il fut, dans l'histoire de la prison des Plombs, le seul à réussir l'exploit.

C'est au Rialto que l'on retrouve Venise en gloire, celle des xv^e et xvi^e siècles, quand les marchands et les hommes d'affaires affluaient dans la cité, devenue le port le plus important de Méditerranée, avant que la découverte de l'Amérique ne les attire ailleurs, vers Séville puis vers l'ouest, et finisse par éteindre ses feux. Autour du pont construit en 1444 pour abriter la première

Bourse au monde – des magasins, des entrepôts, les premières boutiques d'objets de luxe. Les premières banques aussi, les premières compagnies d'assurance – le Bancogiro di Rialto. Sur le pont, c'est le fantôme de Shylock que l'on frôle, quoique les boutiques de masques et de pacotilles aient remplacé les minuscules bureaux où s'échangeaient les titres, les bons et les valeurs. Où l'on prêtait pour affréter des convois. Où l'on pariait sur les cargaisons. *Le Marchand de Venise* a fixé pour toujours l'atmosphère et les rapports sociaux de l'époque,

de façon plus vive que si Shakespeare y avait vécu, comme il le fit des amants de Vérone, où il ne se rendit jamais. Mais Venise fascinait le monde et l'Angleterre élisabéthaine, son luxe, ses salons, sa culture, son aura, sa musique, l'éclat de ses opéras si nouveaux et des feux de la Fenice, tout mêlés à l'effervescence des affaires et à la cupidité des négociants. Aujourd'hui, ce ne sont plus les soies, l'or et les épices dont on joue les cotes financières, mais les œuvres d'art contemporain qu'expose le Palazzo Grassi tout proche, l'autre temple de la Fondation de François Pinault, son nouveau condottiere.

Saint-Marc, « place universelle »

Le Rialto sera, jusqu'au xix^e siècle, l'unique liaison entre les deux parties de la ville que sépare le Grand Canal, le sestiere San Polo et le sestiere San Marco. Le quartier a gardé quelque chose de cette effervescence, due au marché sans doute, et à la navigation navale. Passent les marchands de fruits, de bonbonnes d'eau ou de gaz, les péniches où s'entassaient les briques et le sable, et parfois les bateaux-corbillards qui emportent les morts. Venise se souvient de la gondole noire qui transporta, du palais Vendramin où il mourut, Wagner, dans le cercueil inouï envoyé par Louis II de Bavière. Et c'est d'ailleurs sur l'eau que Venise, aujourd'hui, fête son histoire ; tous ses bateaux convoqués à ses réjouissances. La *festa della Sensa*, qui célèbre depuis 1 000 ans les noces de Venise avec la mer ! Ou la fête de la Vogalonga. Ou la commémoration du retour, en 1489, de la reine de Chypre, Caterina Corner, à la cité des Doges.

Le Rialto, dévolu aux affaires d'une cité en pleine gloire, va faciliter l'expansion de la population vers la place Saint-Marc, « place universelle », haut lieu des potins et des intrigues, des colporteurs et des oisifs, mais surtout de la vie politique et des manifestations sociales, des réceptions prestigieuses des pontifes et des dignitaires étrangers. C'est d'ailleurs pour rivaliser avec la Cité vaticane que les Doges ont rêvé, pour leur République, de la protection d'un saint aussi proche du Christ que le fut Pierre, saint patron de Rome. En 828, deux marchands

Le condottiere Colleoni.
Statue équestre par le Verrocchio. xv^e siècle.
Campo Santi Giovanni e Paolo, Venise.

SARAH QUILL. 2023 / BRIDGEMAN IMAGES





MAMMUTH / ISTOCK

vénitiens, sûrs d'y gagner un prestige et de la reconnaissance, vont voler en Égypte les reliques de saint Marc. Le doge Giustiniano Participazio commanda alors à des architectes de Constantinople la construction d'un « superbe temple singulier et rare », qui fût digne de l'apôtre. Et, de fait, ces artistes apportèrent les formes mystérieuses et raffinées que déjà la ville avait recueillies de l'ancienne Byzance. Posée contre l'Orient, la basilique ferme le rigoureux quadrilatère de la place Saint-Marc. Couverte de mosaïques d'or, toute en rondeurs, elle semble projetée vers nous par le quadrigue de chevaux sans cavaliers ni mors qui la précède : les chevaux de Saint-Marc, symboles de la liberté de Venise, tandis que les lions ailés, emblèmes de l'évangéliste, appellent sa bénédiction sur toute la cité.

Rien n'est plus délicieux à Venise que de s'égarer dans le réseau capricieux des canaux, des impasses étranglées, des *campi* et des *campielli*. On marche dans ses sestiere comme dans les chapitres de son histoire. On admire les palais gothiques et les façades Renaissance, l'austérité des

uns, l'élégance dévergondée des autres. On retrouve, presque pour soi seul, ce que Venise a d'unique et de spectaculaire à nous offrir. Ainsi, le Cannaregio intime, l'ancien ghetto de Venise ; ou bien le campo Santi Giovanni e Paolo, où se dresse l'impérieuse statue équestre du Colleone, créée par le Verrocchio à la fin du xv^e siècle à la demande de ce condottiere héroïque et richissime, qui servit sans faillir la République. Bartolomeo Colleoni avait légué ses ducats à la ville, à la condition que celle-ci érigeât sa statue place Saint-Marc, comme Padoue l'avait fait pour Gattamelata, l'autre mercenaire de la Sérénissime. Si celle-ci avait accepté la fortune du capitaine, elle avait refusé de satisfaire son exigence et placé la statue devant... l'école Saint-Marc. La place Saint-Marc ? Elle était à jamais dévolue aux doges, dont nul jamais ne parvint à éclipser l'éclat, l'intelligence, et moins encore la *furbizia*. ■

▲ SANTA MARIA DELLA SALUTE

À l'extrémité sud du Grand Canal, près de la pointe de la Douane donnant sur le canal de la Giudecca (en second plan), s'élève la basilique de la Salute, édifiée au xvii^e siècle par Baldassare Longhena.

Pour en savoir plus

ESSAI
Bella Italia. Un itinéraire amoureux
C. Rancé, Tallandier, 2023.



LES PLANTAGENÈTS

Le roi Henri II (à droite), suivi de son épouse Aliénor d'Aquitaine, également couronnée. Selon certaines interprétations, les autres personnages seraient leurs fils Geoffroi, Richard Cœur de Lion et Jean sans Terre. Fresque de la chapelle Sainte-Radegonde, à Chinon. Ci-dessous à droite, gravure du sceau royal de Jean sans Terre.

FRESQUE: DAGLI ORTI / AURIMAGES. SCEAU: BRIDGEMAN / ACI

LE ROI JEAN SANS TERRE

Ce souverain que l'on aime détester

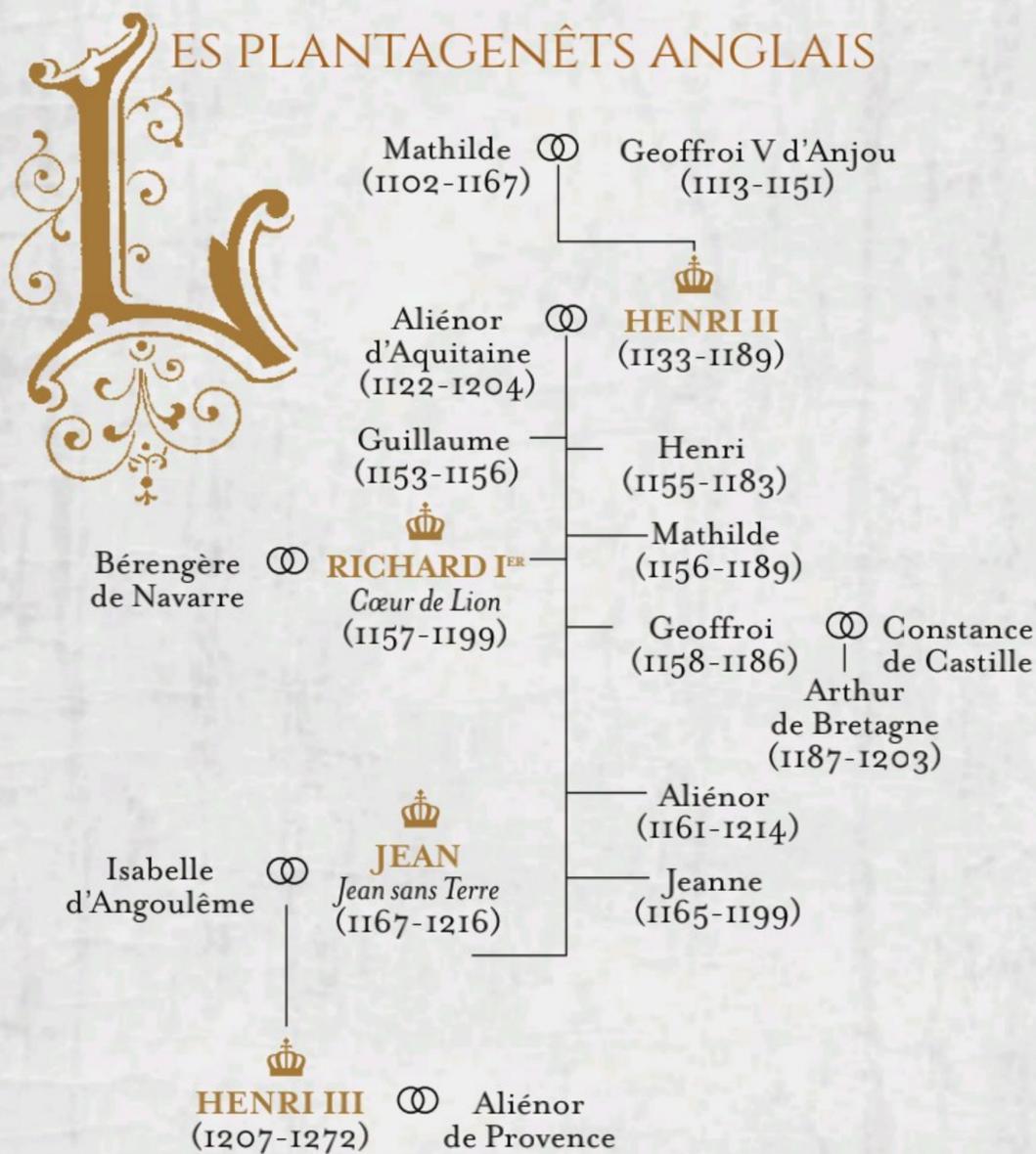


Contrepoint malveillant de son frère, le vaillant roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion, Jean sans Terre est entré dans l'Histoire sous les traits d'un prince félon et sans scrupules. Ce portrait peu flatteur, dressé par les chroniqueurs du Moyen Âge, est-il pour autant fidèle et sincère ?

JULIO RUBÉN VALDÉS MIYARES
UNIVERSITÉ D'OVIEDO



LES PLANTAGENÊTS ANGLAIS



▲ LA NOUVELLE DYNASTIE

Henri II devient le premier roi d'Angleterre issu de la dynastie des Plantagenêts. Ses fils Richard I^{er} et Jean lui succéderont, ainsi que le fils de ce dernier, Henri III.

Jean sans Terre est le « mauvais roi » le plus légendaire de l'histoire d'Angleterre. Son tempérament vindicatif jusqu'à la cruauté, sa déloyauté et son affrontement avec l'Église, ainsi que la classe sociale à laquelle appartenaient les chroniqueurs qui ont écrit son histoire, ont obscurci les qualités de souverain qu'il a pu avoir. La figure de Jean I^{er} contraste en outre avec celle de son frère, Richard Cœur de Lion, le héros anglais par excellence. Richard est entré dans l'histoire comme l'un des rois les plus glorieux de son pays, alors qu'il n'y a passé que six mois de son règne et

que sa langue maternelle était le français. Au contraire, Jean est souvent accusé d'être le pire des rois d'Angleterre – aucun de ses successeurs ne portera d'ailleurs son prénom. La mauvaise réputation de Jean est définitivement inscrite dans le roman historique de Walter Scott, *Ivanhoé*, où il est présenté comme l'usurpateur du pouvoir de son frère, alors que celui-ci est retenu prisonnier dans le Saint Empire.

L'image négative de Jean sans Terre est étroitement liée à celle de la dynastie à laquelle il appartenait, les Plantagenêts, une lignée de l'aristocratie féodale française

CHRONOLOGIE

UN ROI MÉPRISÉ

1167

Naissance à Oxford de **Jean sans Terre**, huitième enfant d'Henri II d'Angleterre et d'Aliénor d'Aquitaine.

1192-1194

Pendant la **captivité** de Richard Cœur de Lion, son frère Jean tente de prendre le contrôle total de l'Angleterre.

1199

Sur son lit de mort, **Richard Cœur de Lion** désigne Jean comme héritier des possessions anglaises et françaises.



ANDRES COURT / AGE FOTOSTOCK

qui dominait le comté d'Anjou, et dont le surnom venait du genêt que Geoffroi V, le grand-père de Jean, piquait à son couvre-chef. Geoffroi avait épousé Mathilde, héritière d'Henri I^{er} d'Angleterre, lui-même fils de Guillaume le Conquérant, le chevalier normand qui avait pris le pays en 1066. En 1154, après un long conflit de succession, Henri, le fils de Geoffroi et de Mathilde, est couronné roi d'Angleterre.

Or, Henri II n'est pas seulement roi d'Angleterre. Par sa mère, il reçoit également la Normandie, tandis qu'il hérite de son père le comté d'Anjou, ce qui lui donne le contrôle

de tout le nord-ouest de la France. Ses vastes domaines s'accroissent encore lorsque Henri épouse Aliénor d'Aquitaine, héritière d'un important territoire dans le centre et le sud de la France. L'ensemble de cet assemblage territorial, auquel s'ajoutent le contrôle du pays de Galles, ainsi qu'une bonne partie de l'Irlande, et la soumission du roi d'Écosse, constitue ce que l'on appelle l'Empire angevin ou Plantagenêt.

Des possessions aussi étendues alimentent la cupidité, à commencer par celle des propres fils d'Henri II et d'Aliénor. À la naissance de Jean, son père a déjà distribué

▲ FORTERESSE ROYALE

Construite à partir de la conquête normande de 1066, la tour de Londres servait de fort, de résidence, ainsi que de prison. Ci-dessous, la bataille de Bouvines sur une enluminure du XIV^e siècle. BnF, Paris.

1204-1205

Le roi de France Philippe Auguste conquiert la **Normandie** et l'**Anjou**, privant les Plantagenêts de leurs territoires d'origine.

1214-1215

Les troupes de Jean sans Terre sont **défaites** par la France à **Bouvines**. Les barons forcent Jean à signer la **Grande Charte**.

1216

En plein conflit avec les barons, Jean sans Terre meurt de **dysenterie**. Son fils, Henri III, lui succède.



AKG / ALBUM



Territoires de la dynastie angevine à la fin du XII^e siècle.

CARTE : EOSGIS.COM

▼ LE PRÉSAGE D'HENRI II

« Entre tous [mes fils], le plus jeune à qui vont mes préférences sera le plus cruel à mon égard », a dit Henri II. Ci-dessous, moulage du sceau du roi. Archives nationales, Paris.

ERICH LESSING / ALBUM

les titres de ses domaines entre ses trois fils vivants : Henri, Richard et Geoffroi. C'est pourquoi le roi lui-même surnomme son dernier fils « Johan sanz Terre », Jean sans Terre. On peut penser que, dès son enfance, ce sobriquet a rendu Jean avide de possessions territoriales pour compenser sa mise à l'écart. Mais Henri II n'avait en réalité aucune intention de négliger les droits de son fils benjamin, et celui-ci est même rapidement devenu son préféré.

Le roi a passé beaucoup de temps avec Jean durant son enfance. Après avoir voulu le destiner, en vain, à une carrière ecclésiastique à l'abbaye de Westminster, il envisage de lui octroyer de vastes terres par le biais de son futur mariage avec la fille du comte de Maurienne, ce qui provoque la révolte des frères aînés de Jean. Plus tard, Henri II fait en sorte que les rudes barons anglo-normands et gallois qui gardent ses domaines en Irlande rendent hommage à Jean pour leurs fiefs, à ses propres

UN EMPIRE À CHEVAL SUR LA MANCHE

L'ATTRACTION FRANÇAISE

Pour Henri II et ses fils, les domaines qu'ils possèdent en France sont bien plus importants que ceux des îles Britanniques, car leur dynastie est composée de Français de Normandie et d'Anjou. La conquête normande de l'Angleterre en 1066, juste un siècle avant la naissance de Jean, liait inextricablement la politique et la culture anglaises à la France. Si Jean n'avait

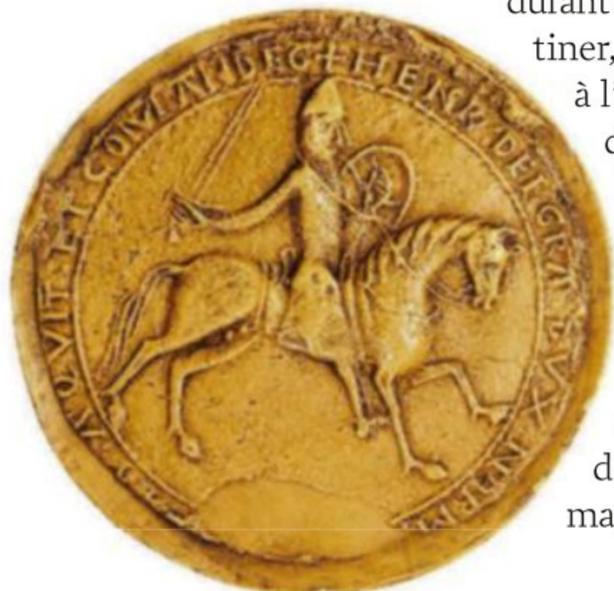
pas perdu autant de terres françaises, Anglais et Français auraient pu continuer à se rapprocher et peut-être fusionner en un seul État. On peut donc se demander dans quelle mesure l'union territoriale entre l'Angleterre et la France aurait pu subsister sous des rois plus compétents que Richard I^{er} et Jean. Cependant, les possessions en France constituaient un facteur de faiblesse pour

les Plantagenêts, car elles faisaient d'eux des vassaux du roi de France, souverain féodal de toutes les terres françaises en qualité d'héritier de Charlemagne. C'est ainsi qu'en 1202 Philippe Auguste dépoussa Jean sans Terre de la Bretagne, de l'Anjou, de la Touraine et du Poitou, pour ne pas avoir comparu devant son tribunal, alors qu'il était accusé par une famille rivale, les Lusignan.

côtés. Mais Jean doit retourner en Angleterre au bout de six mois seulement, après avoir provoqué de nombreux conflits avec les dirigeants de l'île. Il commence alors à se forger une réputation d'homme politique irresponsable et capricieux. Un chroniqueur contemporain, le moine Gérard de Galles, dresse ainsi le portrait du prince à l'âge de 19 ans : « Pris dans les difficultés et les tentations d'une jeunesse instable et dissolue, il était comme de la cire malléable aux impressions du mal, mais, obstiné contre ceux qui l'avertissaient du danger, complaisant envers les caprices du moment, il n'opposait aucune résistance aux impulsions de la nature. »

Les intrigues d'un prince déloyal

Un autre trait qui caractérise Jean dès son plus jeune âge est sa propension à la déloyauté. Henri II le constate avec amertume à la fin de ses jours. Affaibli à la suite d'une chute de cheval, il ordonne à son fidèle chevalier Guillaume le Maréchal de préparer une liste des traîtres qui conspirent contre lui. Mais,





MANUEL COHEN / AURIMAGES

lorsque Guillaume commence à lire cette liste, il s'aperçoit que le premier nom est celui de Jean sans Terre. Le roi s'en rend compte et l'arrête : « Tu en as assez dit. » Henri II meurt trois jours plus tard, le 6 juillet 1189.

Malgré leurs querelles passées, Jean se rend immédiatement chez le nouveau roi, son frère Richard Cœur de Lion, pour confirmer son héritage. Celui-ci le reçoit amicalement en Normandie, et fait preuve de la générosité qui le caractérise : loin de laisser son cadet « sans terre », il lui accorde immédiatement toutes celles que leur père lui a nominale-ment octroyées – y compris celles du Nottinghamshire, le comté du légendaire Robin des Bois, avec les bénéfices de la forêt de Sherwood –, et le confirme dans le titre prestigieux de comte de Mortain. Le mariage de Jean avec sa cousine, Isabelle de Gloucester, le 29 août 1189, lui confère la dignité de seigneur des marches de Galles, à laquelle s'ajoute la seigneurie d'Irlande, héritée de son père.

En 1190, un an après son accession au trône, Richard part pour la Terre sainte afin

de libérer Jérusalem, qui vient d'être conquise par Saladin. Conscient des ambitions et du peu de scrupules de son jeune frère, il confie le gouvernement de l'Angleterre au chancelier William Longchamp. Jean commence aussitôt à intriguer contre William, jusqu'à obtenir sa destitution, tandis qu'il parcourt le pays en se faisant reconnaître de tous, laissant entendre que Richard ne reviendra jamais. On raconte aussi qu'il entre en contact avec le roi de France, Philippe Auguste, lorsque celui-ci rentre de la croisade à laquelle il a participé avec Richard Cœur de Lion. En France, Aliénor tente de freiner son fils, « craignant que, dans son esprit léger, l'adolescent n'aille prêter l'oreille aux conseils des Français et comploter la ruine de son frère ».

Finalement, Richard aussi quitte la Terre sainte. Mais, en traversant l'Autriche, il est

▲ TOMBEAUX ROYAUX

Vue des tombes d'Henri II et de son épouse, Aliénor d'Aquitaine, devant celles de leur fils Richard I^{er} et d'Isabelle d'Angoulême, à l'abbaye de Fontevraud, près de Chinon.

À la fin de son règne, Henri II apprend que Jean, son fils préféré, se trouve sur une liste de traîtres qui conspirent contre lui.



FINE ART / ALBUM

Jean sans Terre dans une scène de chasse à cheval. Miniature tirée d'un manuscrit du XIV^e siècle. *British Library, Londres.*

UNE IMAGE AU SENS CACHÉ

JEAN SANS TERRE, UN ROI CHASSEUR ?

La miniature reproduite ci-contre se trouve dans un manuscrit juridique conservé à la British Library, à Londres. Le roi Jean est représenté au cours d'une partie de chasse au cerf - l'animal déborde du cadre -, sur un fond rouge et bleu symbolisant respectivement l'Angleterre et la France. En réalité, le « voyage » de Jean s'est déroulé dans l'autre sens,

puisqu'il a dû se replier en Angleterre depuis les territoires des Plantagenêts en France. L'image associe le souverain à la chasse comme passe-temps de l'aristocratie féodale. Or, les forêts ne sont pas seulement destinées aux loisirs des élites - malgré cette représentation, Jean ne s'est pas distingué par son amour pour la chasse. Elles constituent surtout une importante source

de revenus. Pour pallier les difficultés financières causées par sa guerre contre le roi de France, Jean augmente les impôts et renforce les lois impopulaires qui contrôlent les forêts. Le manuscrit comprend une généalogie des descendants de Jean au XIII^e siècle, ainsi qu'une copie de la Grande Charte, document que le roi et son successeur, Henri III, ont rejeté.

▼ RICHARD I^{ER} CONTRE SALADIN

Ci-dessous, dirham de Saladin, le souverain musulman qui affronte Richard Cœur de Lion lors de la troisième croisade en Orient. *British Museum, Londres.*

BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE

capturé par le duc Léopold V, un ennemi personnel qui le remet à l'empereur germanique Henri VI, lequel exige une énorme rançon pour sa liberté. Jean profite de cette captivité pour tenter de prendre le contrôle total de l'Angleterre, mais ses efforts échouent face à la loyauté qu'inspire le souverain prisonnier.

Enfin libéré et de retour en Angleterre, Richard dépossède son frère de ses terres, mais tous deux se réconcilient un an plus tard. Personne n'imaginait que Richard mourrait peu après, en 1199, des suites d'une blessure infligée lors du siège du château de Châlus, en France. Sur son lit de mort, pressé par sa mère, Richard pardonne les trahisons de Jean et le désigne comme son successeur, au détriment d'Arthur de Bretagne, le fils de son frère aîné Geoffroi, dont les prétentions sont légitimes, mais qui n'a encore que 12 ans.

Le caractère impulsif et presque cruel du roi Jean contraste avec la chaleureuse générosité de son prédécesseur.

C'est un trait fatal, dans un monde où les monarques ont besoin de forger des alliances et d'entretenir des loyautés. Dès son accession au trône, Jean annule son précédent mariage avec Isabelle de Gloucester, dont il n'a pas eu d'enfants, pour épouser Isabelle d'Angoulême. C'est une décision soudaine, qui a parfois été présentée comme le résultat d'un engouement pour une belle jeune fille d'à peine 12 ans. En réalité, ce mariage est le résultat d'un calcul politique : Isabelle lui donne des droits et des alliés sur les territoires d'Angoulême. Et surtout, en l'épousant, Jean rompt le mariage préalablement convenu avec Hugues de Lusignan, qui aurait donné à ce dernier un pouvoir trop important dans l'ouest de la France.

Les Lusignan protestent auprès de leur suzerain, le roi de France, qui convoque Jean, son vassal sur le sol français, afin de régler le conflit. Mais le roi d'Angleterre ignore cet ordre, refusant de reconnaître Philippe Auguste comme son suzerain, de sorte que ce dernier, exerçant son pouvoir féodal, le





DAVID NOTON PHOTOGRAPHY / ALAMY / ACI

condamne comme traître, le dépossède de ses territoires en France et les remet au neveu de Jean, Arthur de Bretagne. S'ensuit une guerre ouverte entre le roi de France et Jean sans Terre pour les terres que celui-ci possédait sur le continent.

La fin de l'empire Plantagenêt

Malgré son sobriquet d'« Épée molle », Jean fait preuve d'une réelle compétence militaire dans ce conflit. Les troupes des Lusignan envahissent le Poitou et assiègent le château de Mirebeau, où se trouve Aliénor d'Aquitaine. En l'apprenant, Jean parcourt avec son armée près de 130 km en deux jours, brise le siège et fait plus de 200 prisonniers. Parmi eux se trouve son neveu, Arthur. Jean a conscience que beaucoup voient dans Arthur l'héritier légitime, non seulement des terres françaises des Plantagenêts, mais aussi de la couronne d'Angleterre. Après son transfert dans une prison de Rouen, on n'entend plus jamais parler du malheureux prince de 16 ans. Certains disent que Jean, ivre de

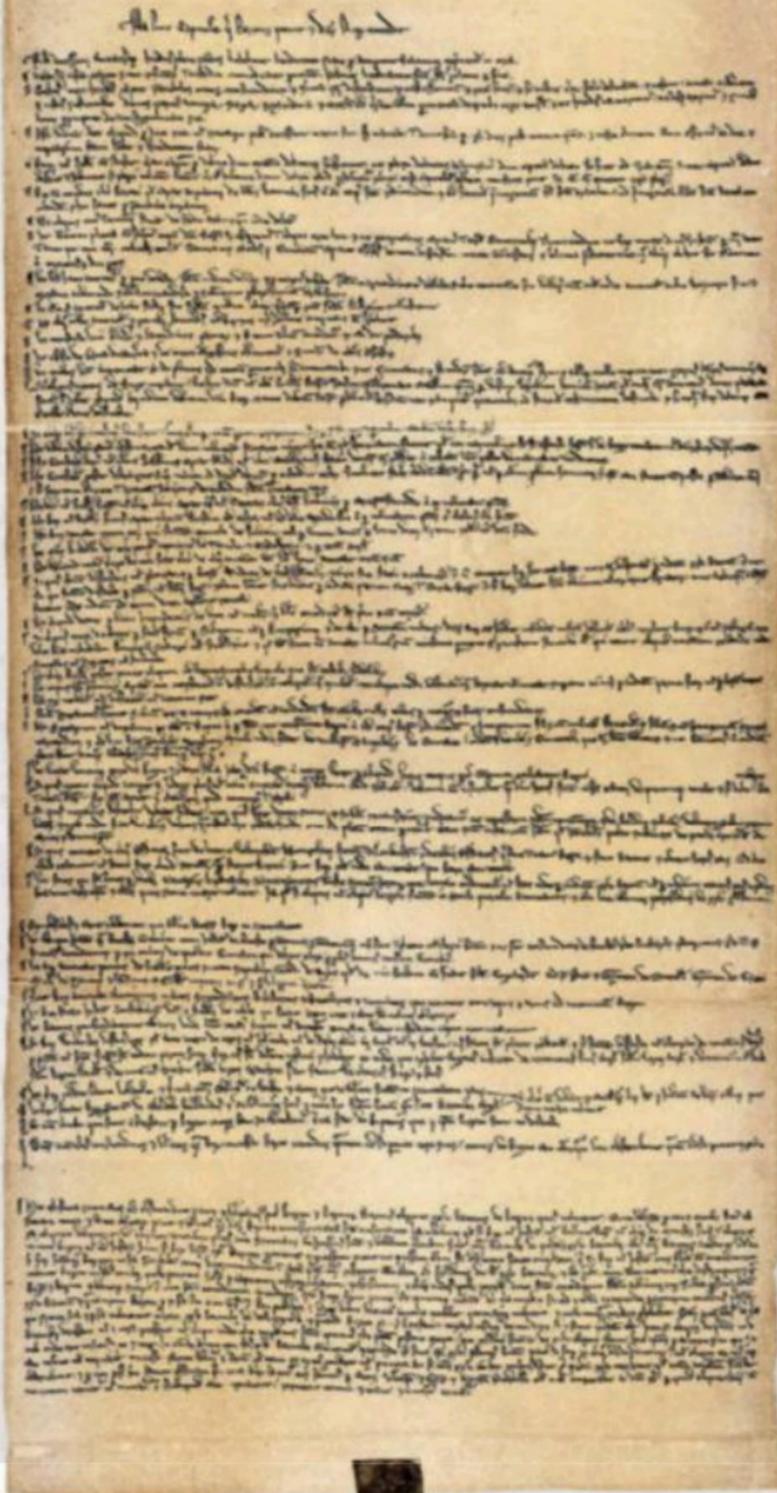
colère, l'aurait tué de ses propres mains ; d'autres, qu'il aurait chargé de l'assassinat Guillaume de Briouze, un noble spécialisé dans les basses besognes. Aliénor, la sœur aînée d'Arthur, est emprisonnée à vie au château de Bristol.

Ce n'est pas la seule démonstration que donne Jean sans Terre de son caractère implacable et féroce. Il fait également transférer une vingtaine de prisonniers de Mirebeau au château de Corfe, dans le sud de l'Angleterre, avec une lettre à son gouverneur ordonnant de les laisser mourir de faim, ce qui sera fait. Cela n'a pas empêché les Français, dotés de ressources militaires bien supérieures, de conquérir la Normandie en 1204 et, deux ans plus tard, l'Anjou, le Maine et une partie du Poitou. Le grand empire Plantagenêt se décompose peu à peu.

En 1204, les armées françaises conquièrent la Normandie, puis, deux ans plus tard, l'Anjou, le Maine et une partie du Poitou.

▲ LE CHÂTEAU DE CORFE

Cette forteresse fut construite par Guillaume le Conquérant peu après sa prise de l'Angleterre, en 1066. Jean sans Terre l'utilisa comme prison pour ses ennemis politiques.



Grande Charte. Version de 1215. British Library, Londres.

LA GRANDE CHARTE

UNE LOI CONTRE LA TYRANNIE

La Grande Charte (*Magna Carta*), signée par le roi Jean en 1215, comporte 63 clauses. Plusieurs d'entre elles révèlent l'intervention du clergé dans l'élaboration du document - la première, par exemple, garantit la liberté de l'Église. D'autres répondent aux préoccupations des barons, comme la fameuse clause 39, qui instaure l'obligation que tout

« homme libre » soit jugé par ses pairs conformément à la loi, et non selon la seule volonté du roi. La plus radicale est la clause 61, dans laquelle le roi accepte qu'un comité de 25 barons s'engage « de toutes leurs forces » à assurer le respect de la paix et des libertés garanties par la Charte, de sorte que si le roi ou ses officiers maltraitent une personne ou violent l'un des articles,

ils attaqueront Jean par tous les moyens, ainsi que toute la communauté nationale, s'emparant de châteaux et de terres, ne protégeant que son intégrité physique et celle de sa famille. Cette clause sera supprimée dans les versions ultérieures de la *Magna Carta*. Les autres, en revanche, deviendront la pierre angulaire du système juridique anglais et de son régime parlementaire.

HERITAGE IMAGES / ALBUM

▼ DES ENNEMIS DANS L'ÉGLISE

L'archevêque Étienne Langton tient la Grande Charte sur un vitrail de la cathédrale de Canterbury.

BRIDGEMAN / ACI



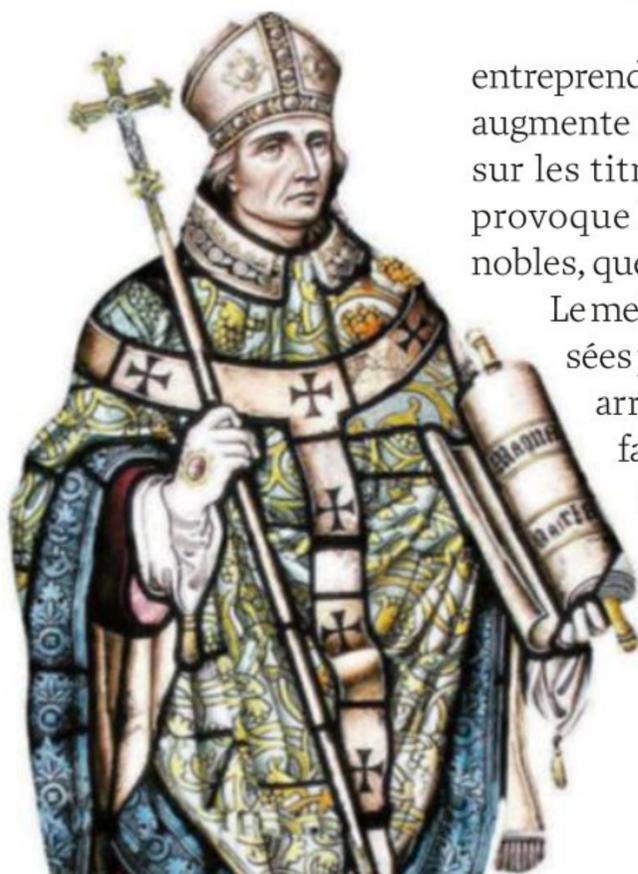
Après ces pertes territoriales, Jean sans Terre déplace sa résidence principale en Angleterre, ce qu'il fait probablement volontiers, car il est le premier roi depuis la conquête normande à bien parler la langue de son pays. Déterminé à prendre sa revanche sur la France, il entreprend une réforme de l'administration, augmente les impôts et mène une enquête sur les titres féodaux des chevaliers. Cela provoque le ressentiment de nombreux nobles, que le roi traite sans ménagement.

Le meilleur exemple des méthodes utilisées par le roi avec ses barons est ce qui arrive à Guillaume de Briouze, son favori pendant des années. En 1206, Guillaume tombe en disgrâce, au prétexte qu'il n'a pas payé au monarque les sommes d'argent liées aux fiefs qu'il a reçus, et il s'enfuit en Irlande, tandis que

Jean confisque ses domaines. Guillaume se réfugie ensuite au pays de Galles, où il aide le prince Llywelyn le Grand à se soulever contre le monarque anglais. Poursuivi par celui-ci, il finit par fuir au royaume de France. Mais Jean sans Terre capture l'épouse et le fils de Guillaume, et les emprisonne dans les cachots des châteaux de Windsor et de Corfe, où il les laisse mourir de faim. On raconte que l'épouse, Maud, a dévoré le cadavre de son fils, avant de mourir elle-même.

La querelle avec la papauté

Comme si cela ne suffisait pas, sa décision de refuser la nomination d'Étienne Langton comme archevêque de Canterbury en 1207 entraîne Jean sans Terre dans un long conflit avec la papauté. Pendant cinq ans, l'Angleterre subit l'interdiction papale, ce qui signifie qu'aucun service religieux ne peut être célébré dans une église du pays. Jean profite de cette situation pour remplir ses coffres avec les revenus des charges ecclésiastiques restées vacantes. Mais cette excommunication papale





SALISBURY CATHEDRAL LIBRARY / BRIDGEMAN / ACI

expose le roi au risque d'être destitué par ses ennemis. En 1211, les principaux barons du pays organisent un complot pour l'assassiner lors d'une campagne contre les rebelles gallois, mais leur tentative échoue.

Jean essaie de sortir de cette situation en se réconciliant avec l'Église. Il déclare le royaume d'Angleterre vassal de la papauté, à laquelle il promet de verser une forte somme annuelle. En échange, il espère que le souverain pontife deviendra son allié dans sa lutte contre les barons et le roi de France. Mais les événements ne remplissent pas ses attentes. En France, Jean subit une défaite définitive contre Philippe Auguste à la bataille de Bouvines, le 27 juillet 1214. Et à son retour en Angleterre, de nombreux nobles s'unissent contre lui, marchent sur Londres et le forcent finalement à signer, le 15 juin 1215, la *Magna Carta*, la « Grande Charte » par laquelle le monarque satisfait diverses doléances de la noblesse, de l'Église et d'autres catégories de la population. Surtout, il s'engage à ce que ses sujets soient désormais jugés par des

tribunaux, et non selon sa volonté arbitraire. Si le roi viole les termes de la Charte, une commission de 25 barons pourra le condamner comme tyran et le destituer.

Or, Jean sans Terre abroge la Grande Charte dès qu'il peut regagner le soutien du pape, ce qui déclenche la première guerre des Barons. En octobre 1216, cependant, le souverain décède, victime de dysenterie, alors que ses barons tentaient d'imposer un prince français comme nouveau roi. Son fils Henri, âgé de 9 ans, lui succède. La loyauté indéfectible de quelques barons, notamment de Guillaume le Maréchal, sauve le trône d'Henri III et, en même temps, l'héritage de la Grande Charte. Mais, dans la mémoire anglaise, Jean sans Terre demeure le « mauvais roi Jean », le tyran odieux immortalisé par Walter Scott. ■

▲ TRANSFERT DU POUVOIR À LA NOBLESSE

Cette statue en bronze, située dans la salle capitulaire de la cathédrale de Salisbury, représente le moment où le roi Jean signe la Grande Charte.

Pour en
savoir
plus

ESSAI
Jean sans Terre
F. Lachaud, Perrin, 2018.



LA LÉGENDE NOIRE DU ROI JEAN

L'image négative de Jean sans Terre vient des chroniqueurs qui ont fait le récit de son règne quelques années après sa mort. Moines pour la plupart, ils reflètent dans leurs œuvres le ressentiment de l'Église face aux abus commis par le roi contre le clergé.

Les premiers chroniqueurs qui ont écrit sur le règne de Jean sans Terre n'ont pas mentionné ses méfaits. Pour le chanoine de Barnwell, qui a écrit dans les années 1220, Jean était simplement un prince malchanceux, qui a perdu de nombreux territoires et a été condamné par l'Église. La sinistre figure de Jean apparaît pour la première fois dans la chronique du moine bénédictin Roger de Wendover, rédigée vers 1230, qui le représente couchant avec les femmes de ses barons, proférant des malédictions, ou enterrant un archidiacre sous une plaque de plomb – accusation que nous savons fautive, puisque l'archidiacre en question, Geoffrey de Norwich, était vivant en 1225. Deux décennies plus tard, la même image sinistre apparaît dans la chronique de Matthieu Paris, moine de Saint Albans. Il y a aussi dans cet ouvrage des accusations fantaisistes, comme celle selon laquelle, en 1213, Jean aurait proposé à l'émir d'Afrique du Nord de se convertir

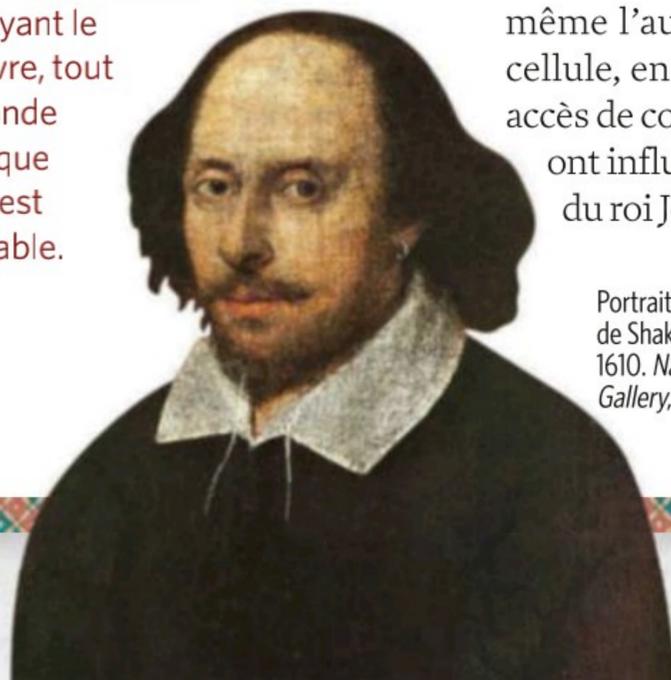
LES MALHEURS D'ARTHUR VUS PAR SHAKESPEARE

Dans sa pièce *Le Roi Jean*, écrite vers 1595, Shakespeare reprend la légende du meurtre du prince Arthur, mais en la modifiant. Jean confie à Hubert, un citoyen d'Angers, la mission secrète de tuer Arthur en lui brûlant les yeux. Ému par l'innocence du garçon, Hubert épargne sa vie et informe en même temps le roi qu'il a exécuté son ordre. La nouvelle de la mort d'Arthur provoque l'indignation générale, ce qui amène Jean à accuser Hubert du meurtre. Hubert lui révèle alors qu'Arthur est vivant, mais entre-temps le garçon s'est tué alors qu'il tentait de s'échapper en sautant par-dessus le mur du château.

En voyant le cadavre, tout le monde croit que le roi est coupable.

à l'islam et de soumettre son royaume aux musulmans.

L'accusation la plus grave portée contre Jean sans Terre est celle d'avoir tué son neveu, Arthur de Bretagne. Il ne fait guère de doute que le roi s'est effectivement débarrassé physiquement d'un parent qui avait des prétentions au trône et qui pouvait être un catalyseur des révoltes des barons. Une action de ce genre n'était pas exceptionnelle à l'époque. Mais la disparition énigmatique du jeune prince a donné lieu à des histoires truculentes et qui n'ont sûrement aucun fondement, comme celle selon laquelle Jean aurait ordonné à l'un de ses serviteurs de rendre aveugle et de castrer Arthur, ou que lui-même l'aurait assassiné dans sa cellule, en proie à l'alcool et à un accès de colère. Ces deux histoires ont influencé l'image posthume du roi Jean. ■



Portrait présumé de Shakespeare. Vers 1610. National Portrait Gallery, Londres.

« J'avais juré et j'avais résolu, enfant, de te brûler les yeux avec ce fer. [...] Il faut que votre oncle vous croie mort. »

Le prince Arthur et Hubert. Tableau de William Frederick Yeames. 1882. Galerie d'art, Manchester.



MYCÈNES

LA CIVILISATION DES PALAIS

Au milieu du II^e millénaire av. J.-C., d'imposantes citadelles sont érigées à Mycènes, Pylos ou Tirynthe, témoins en pierre du pouvoir des rois dont Homère célèbre la gloire dans *l'Illiade*.

ÁNGEL CARLOS AGUAYO PÉREZ
ARCHÉOLOGUE



SCÈNE DE CHASSE

Dans cette fresque restaurée du palais de Tirynthe, des chiens attaquent un sanglier. La chasse était l'une des activités distinctives de l'élite mycénienne. XIII^e siècle av. J.-C.
Musée archéologique national, Athènes.

ADOBE STOCK





LA PORTE DES LIONNES

On accédait à la puissante citadelle de Mycènes par cette porte monumentale, couronnée d'un relief représentant deux félins. En réalité, on ignore leur genre, car les têtes ont disparu (les lions ont une crinière alors que les lionnes n'en ont pas).

ADOBE STOCK



NGS MAPS

▲ LA GRÈCE DE L'ÂGE DU BRONZE

À son apogée, la civilisation mycénienne s'étendait du Péloponnèse à la Thessalie. Elle incluait aussi certaines îles de la mer Égée, jusqu'à la Crète.

Aux XIV^e et XIII^e siècles av. J.-C. s'est développée une civilisation qui marqua profondément l'histoire de la Grèce antique. On lui donne le nom de « mycénienne », car Mycènes est le premier site à avoir été mis au jour, grâce aux fouilles de Heinrich Schliemann en 1876. Des fouilles ultérieures ont montré que la culture mycénienne comprenait d'autres sites majeurs en Argolide, tels que Tirynthe ou Midéa, mais aussi qu'elle s'étendait dans tout le Péloponnèse autour de Sparte et de Pylos, ainsi que dans des régions situées de l'autre côté de l'isthme de Corinthe, telles que l'Attique (avec Athènes, sa capitale), la Béotie (où se démarquent Gla, Orchomène et Thèbes) et la Thessalie (où se trouve Dimini, la légendaire Iolcos, patrie du héros Jason).

Si toutes ces villes sont des capitales de petits royaumes indépendants, elles ont des traits communs permettant de parler d'une culture identique, distincte de celles qui se développent à la même époque au

Proche-Orient ou en Égypte. Cette unité se caractérise par la physionomie des cités mycénienes, très semblables les unes des autres par leur localisation, leur architecture et l'organisation interne de leur espace.

Pratiquement tous les centres mycéniens se situent sur des monticules, qui



ADOBE STOCK

CHRONOLOGIE

ESSOR ET DÉCLIN

1600 av. J.-C.

Début de la dernière phase de l'Âge du bronze en Grèce (Helladique récent), moment où est apparue la civilisation mycénienne.

1400 av. J.-C.

Développement de l'architecture mycénienne avec la construction de palais, de fortifications et de tholos (des tombes de forme circulaire).

1300-1250 av. J.-C.

Construction du « trésor d'Atrée », une tombe à couloir dont la chambre est recouverte d'une coupole en encorbellement, la plus grande connue.



se détachent du paysage et qui contrôlent l'espace environnant. Parfois, les cités se passent de murailles, comme à Pylos, peut-être en raison de l'influence des palais de la culture minoenne qui s'est développée en Crète et qui ne disposent pas de ce type de protection. Cependant, la majorité des

▲ **MYCÈNES**
Vue aérienne de la citadelle fortifiée et du palais de Mycènes, la cité « riche en or », selon Homère.

citadelles mycénienne sont massivement fortifiées. Ces fortifications utilisent l'appareil dit « cyclopéen ». Ce terme, repris à partir du XIX^e siècle, est emprunté à Pausanias : dans sa *Description de la Grèce* – le premier « guide de voyage » connu de l'Histoire –, cet auteur du III^e siècle apr. J.-C. affirme, devant la taille gigantesque des murailles, que seuls des monstres mythologiques, les Cyclopes, auraient pu les ériger. Les murs cyclopéens sont en effet montés avec d'énormes pierres de taille grossièrement équarries et agencées sans mortier. Les Mycéniens ont peut-être emprunté ce type de construction aux Hittites, une puissante civilisation de l'Anatolie, avec laquelle ils entretenaient des relations diplomatiques.

1250 av. J.-C.

La porte des Lionnes de Mycènes est ornée du premier exemple connu de sculpture monumentale associée à une architecture en Europe.

Vers 1200 av. J.-C.

L'instabilité parcourt la Méditerranée orientale. La majorité des palais mycéniens sont détruits, et la civilisation s'effondre brusquement.

Clytemnestre, armée d'une dague, observe son époux Agamemnon endormi avant de l'assassiner. Tableau (détail) de Pierre-Narcisse Guérin. 1817. Musée du Louvre, Paris.



ERICH LESSING / ALBUM

HÉROS HOMÉRIQUES ET ROIS MYCÉNIENS

ÉCRITES AU VIII^E SIÈCLE AV. J.-C., plusieurs siècles après la fin de la civilisation mycénienne, *l'Illiade* et *l'Odyssée* offrent un écho de la société de la fin de l'Âge du bronze. Les chefs achéens apparaissent comme les rois des anciennes villes mycénienes. Ainsi, lorsque les archéologues ont mis au jour certains sites, ils les ont associés aux personnages d'Homère. Schliemann a cru ainsi découvrir à Mycènes le « trésor d'Atrée », la « tombe de Clytemnestre » et la « tombe d'Égisthe », tandis qu'à Pylos a été localisé le « palais de Nestor », fouillé par Carl Blegen en 1939. Plus récemment, des vestiges découverts sur un promontoire de l'île de Salamine ont été identifiés comme le « palais d'Ajax ».

Les murailles les plus caractéristiques sont celles que l'on peut encore contempler à Mycènes, et qui atteignent 12 m de haut pour 3 à 7 m d'épaisseur. Dans cette enceinte se trouve le seul exemple d'entrée monumentale dotée d'un décor : la célèbre porte des Lionnes, dont le nom fait référence aux félins représentés sur son linteau – peut-être un emblème de la maison royale de la cité ou bien une représentation d'animaux apotropaïques (protecteurs). Les remparts de Tirynthe – cité qu'Homère, des siècles plus tard, qualifie de « aux fortes murailles » – ou ceux de Gla sont tout aussi remarquables. Les fortifications de cette dernière sont les plus imposantes, puisqu'elles forment un circuit de plus de 2 km de long – celles de Mycènes étant moitié moins longues.

Autour de la salle du trône

À l'extérieur des murailles s'étendent les faubourgs formés par des habitations et des ateliers, qui sont généralement alignés le long d'une voie, ainsi que quelques hameaux agricoles. Les nécropoles se trouvent également extra-muros, notamment celles de l'élite, comme le montrent les tombes à tholos ou les cercles de tombes de Mycènes. L'intérieur des citadelles mycénienes est aussi organisé de manière très similaire. À côté de résidences privées de taille variable, des espaces sont vraisemblablement consacrés au culte religieux, à en juger par la présence de peintures murales, de statuettes et autres ex-voto retrouvés à l'intérieur. Tous ces espaces s'articulent autour de l'élément central qu'est le palais (en grec, *anaktoron*). Celui-ci consiste en un ensemble de structures architectoniques implantées généralement dans la partie centrale ou la plus élevée des cités. Dans la plupart des sites mycénienes, il ne reste que de rares vestiges des palais, mais ceux conservés à Mycènes, à Tirynthe et surtout à Pylos nous laissent entrevoir leur splendeur.

L'élément qui permet d'identifier un palais mycénien est le mégaron, un terme grec dérivé de l'adjectif *meγas*, « grand ». Le mégaron consiste en une structure rectangulaire divisée en trois zones. La première, située face à une cour ouverte, est un portique (*aitousa*) soutenu par des colonnes. Une grande porte



ADOBE STOCK

donne accès à la seconde zone : un vestibule (*prodomos*), derrière lequel se trouve la troisième zone ; cette dernière constitue la pièce la plus importante, celle où se dresse le trône du souverain. À Tirynthe, une base en pierre sur laquelle se trouvait probablement le trône a été découverte. Au centre de la salle du trône, un foyer (*eschara*) permettait de faire du feu pour cuisiner sur des braises, ainsi que pour chauffer et éclairer la pièce. Une ouverture était ménagée dans le toit pour faire sortir la fumée. Quatre colonnes autour du foyer soutenaient la toiture. Les murs du mégaron étaient probablement recouverts de fresques polychromes figuratives.

Le mégaron le mieux conservé est celui du palais de Pylos, surnommé « palais de

Nestor » en référence au roi qui, dans l'*Illiade*, régnait sur cette cité. Le sol en terre battue est conservé, tout comme l'empreinte des colonnes à cannelures, fait unique dans l'archéologie mycénienne, ainsi que plusieurs fragments du décor mural de la salle. Autour du mégaron a été localisée une dépendance dotée d'une sorte de bassin sur un socle maçonné, dont la fonction et l'usage sont incertains – l'hypothèse d'un bain a été avancée, mais pose problème en raison de la taille de la structure.

Le palais était également pourvu d'autres dépendances utilisées pour des activités liées au pouvoir. Ainsi, des entrepôts ont été découverts, où étaient stockés de grands vases (*pithoi*) contenant du vin et de l'huile

▲ LE MÉGARON DE PYLOS

C'est le mégaron le mieux conservé. À côté de la salle principale, où l'on distingue l'espace circulaire du foyer, se trouvait un espace pourvu d'un bassin à l'usage incertain.

LE PALAIS DE MYCÈNES

Cette restitution hypothétique montre l'organisation de l'enceinte du palais, où se trouvait le mégaron, le cœur du pouvoir politique et militaire.

Escalier conduisant aux propylées (entrée monumentale de la principale voie d'accès à l'acropole du palais).

Salle de la fresque, utilisée pour les rituels et où est conservée une partie des décors picturaux.





LES FOUILLES DU MÉGARON

Les fouilles de Schliemann à Mycènes ont mis au jour un espace identifié comme le mégaron caractéristique des palais mycéniens. Situé en face d'une cour ouverte ❶, il est composé d'un portique soutenu par des colonnes ❷ et de deux espaces couverts : le vestibule ❸ et la salle du trône ❹, avec un foyer central surmonté d'un conduit pour la fumée ❺. Juste en face, les archéologues pensent avoir localisé la seconde salle du trône ❻.



Les fresques.

Les murs étaient ornés de fresques, même s'il n'en reste presque plus rien. Les experts pensent qu'elles figuraient certainement des scènes de la vie quotidienne, de batailles ou de chasse aux animaux sauvages, dont des lions.

Des chaises pour les invités.

Selon Homère, les rois mettaient des sièges à disposition des visiteurs dans le mégaron.

LA SALLE DU TRÔNE

Cette reconstitution du mégaron du palais de Mycènes a été réalisée à partir des fouilles qui ont été menées sur d'autres sites mycéniens, notamment à Pylos.

Le foyer.

Cette structure de 3,5 m de diamètre occupait le centre de la pièce. Un feu y brûlait en permanence, dont les fumées étaient évacuées par un conduit aménagé dans le toit, au-dessus du foyer.

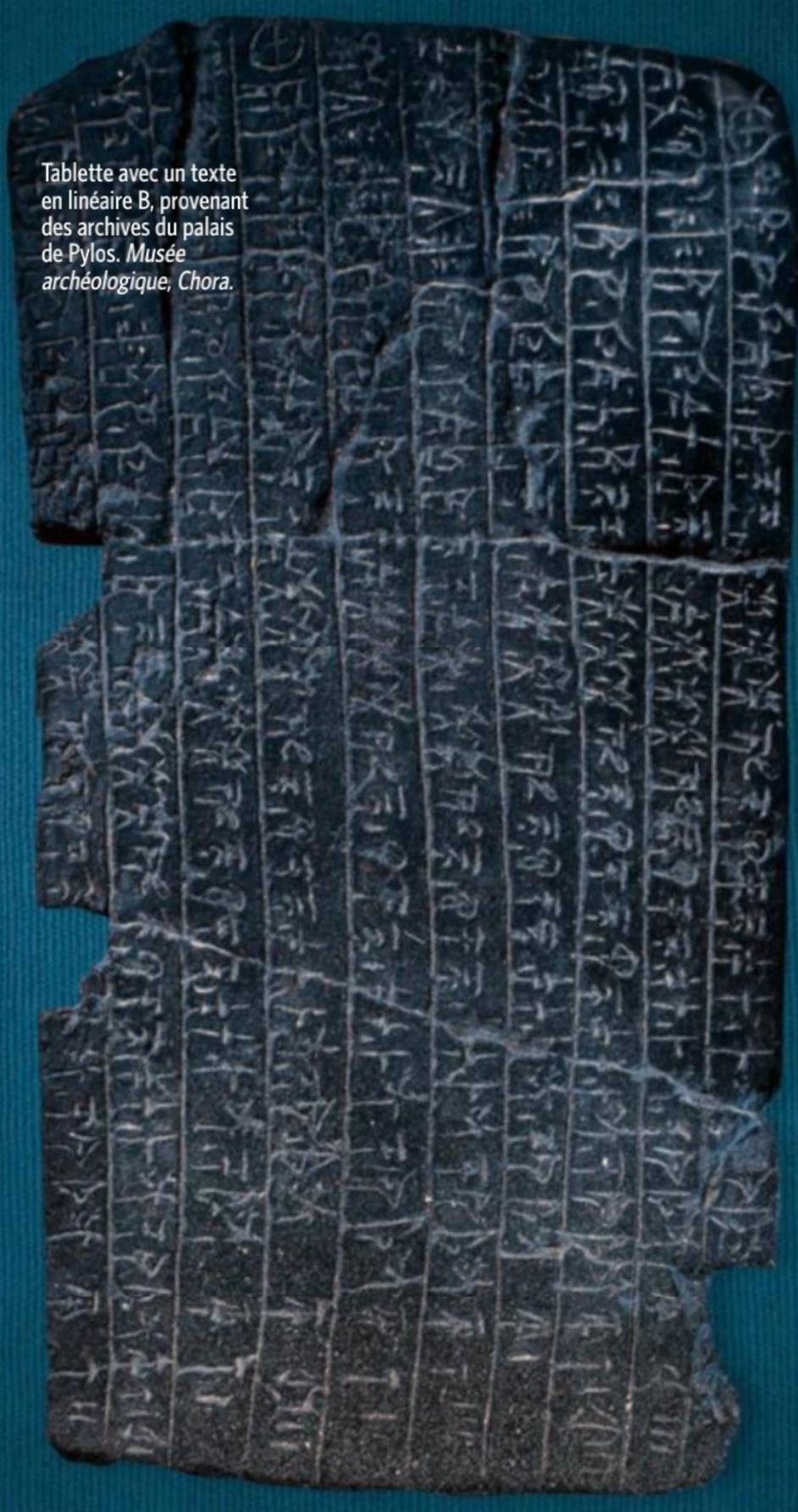


Le trône.

On suppose que le trône royal de Mycènes était situé contre le mur sud de la salle du trône, comme c'est le cas dans d'autres palais du monde mycénien où ils ont été conservés.

Colonnes. Des traces de colonnes à cannelures ont été mises au jour dans le mégaron du palais de Pylos.

Tablette avec un texte en linéaire B, provenant des archives du palais de Pylos. Musée archéologique, Chora.



SCALA, FLORENCE

L'ADMINISTRATION CONSIGNÉE PAR ÉCRIT

DANS DES SITES DU PROCHE-ORIENT ET D'ÉGYPTE, comme Ebla et Amarna, ont été découvertes d'authentiques archives : des bibliothèques de tablettes consignait une grande variété de documents (inventaires commerciaux, lettres, lois...). Les tablettes mycéniennes, en revanche, n'ont qu'une nature économique et administrative, et contiennent essentiellement des listes de personnes et de biens, produites par la bureaucratie palatiale dans le cadre de son travail administratif. Ces pièces étaient jetées une fois utilisées. Celles conservées correspondent aux derniers moments d'activité des palais : l'incendie qui les a détruits a cuit l'argile des tablettes, qui ont ainsi été préservées sous les décombres.

envoyés comme tribut ou comme offrande aux maîtres du palais par la population alentour. Il existait également des ateliers dédiés à la fabrication de biens de consommation : textiles, parfums, peaux, armes, meubles, céramiques (des salles remplies de récipients empilés ont été découvertes à Pylos). Des ateliers d'orfèvrerie travaillant l'or, l'argent et l'ivoire – des matières précieuses importées de Méditerranée orientale – ont également été mis au jour. À Thèbes, les archéologues ont découvert du lapis-lazuli, un minerai provenant de l'actuel Afghanistan, qui est probablement arrivé en Béotie par Babylone, comme cadeau diplomatique.

Le *wanax* et le *lawagetas*

Afin de gérer efficacement ces stocks, les palais disposaient de scribes, qui tenaient la comptabilité sur des tablettes en argile. On y inscrivait les entrées et les sorties des produits grâce à un système d'écriture propre à la culture mycénienne, le linéaire B. À Pylos, dans deux pièces situées à proximité de l'entrée du palais, ont été découvertes des archives complètes, composées de centaines de tablettes. L'étude de ces documents a permis de connaître certains aspects de l'organisation politique de la société mycénienne, à la tête de laquelle se trouvait un roi, ou *wanax*, terme qui figure dans les tablettes et qui est pratiquement identique à celui employé dans l'*Illiade* pour se référer à Agamemnon, le chef de l'expédition grecque contre Troie. Le *wanax* exerçait un pouvoir suprême à caractère politico-religieux, et possédait des terres et des esclaves à son service.

La deuxième figure importante du palais était le *lawagetas*, le chef des armées. Selon toute vraisemblance, ce personnage occupait un mégaron de plus petite taille, comme c'est le cas à Pylos, à Tirynthe et à Mycènes.

Dague en bronze portant une scène de chasse au lion. Musée archéologique national, Athènes.



BRIDGEMAN / ACI



ADOBE STOCK

Le *wanax* et le *lawagetas* semblent incarner la dualité du pouvoir politico-religieux et militaire qui est caractéristique de certains peuples indo-européens. Il existait, en outre, une sorte de conseil formé par des aristocrates (appelés *telestai* et *egetai*), duquel dépendaient les hauts fonctionnaires (nommés *koretas* et *basileis* dans les tablettes) qui administraient le royaume, lequel était divisé en parcelles agricoles connues sous le nom de *damos* (terme duquel dérive le mot grec *demos*, « peuple »).

Le monde mycénien s'écroule brusquement vers 1200 av. J.-C. Les enceintes et les palais de Mycènes et de Pylos sont incendiés et ravagés pour des raisons qui ne sont

pas encore totalement éclaircies. L'une des hypothèses avancées serait l'invasion du Péloponnèse par un autre peuple grec, les Doriens. Quoiqu'il en soit, les tablettes de Pylos s'interrompent brusquement, avec des instructions pour les détachements qui devaient défendre les côtes face aux envahisseurs. Même si des groupes de population ont continué de vivre autour des anciens palais, la brillante civilisation mycénienne a cessé d'exister à la fin de l'Âge du bronze. ■

▲ TOMBES MYCÉNIENNES

On distingue, à droite, une partie du cercle de tombes A, sur l'acropole de Mycènes, entouré par un mur. À gauche se trouvent les vestiges d'un grenier.

Pour
en
savoir
plus

ESSAI
Naissance de la Grèce. De Minos à Solon. 3200 à 510 avant notre ère
B. Le Guen, M. C. D'Ercole, J. Zurbach,
Belin, 2023.

LES VIES MULTIPLES D'UNE CATHÉDRALE

Notre-Dame de Paris renaît de ses cendres

Tombée en désamour à la Renaissance, la plus célèbre des cathédrales gothiques devient un symbole adulé du patrimoine national au XIX^e siècle. Les polémiques qui entourent ses restaurations successives témoignent du lien passionnel des Français avec leur héritage.

Le 15 avril 2019, les images tournent en boucle. La cathédrale Notre-Dame de Paris est en flammes. Des simples badauds aux hommes politiques, en passant par les responsables de l'Église, les architectes et les amoureux de Paris, l'événement suscite colère, indignation, désespoir ou chagrin... « Et pour cause : la cathédrale est dotée d'une valeur exceptionnelle, avec un statut d'objet-personne, à la fois relique, fétiche et œuvre d'art », remarque la sociologue Nathalie Heinich, qui a dirigé l'ouvrage collectif *Notre-Dame*

des valeurs. Retour sur une émotion patrimoniale.

Une fois l'incendie maîtrisé, les débats s'embrasent autour de la restauration de la cathédrale. Faut-il la reconstruire telle qu'elle était avant l'incendie, à savoir dans sa forme restaurée par Viollet-le-Duc au milieu du XIX^e siècle ? Est-ce préférable de la rebâtir selon le modèle de la cathédrale gothique d'origine des XII^e-XIII^e siècles ? Peut-on imaginer un geste architectural audacieux et novateur ? Doit-on reconstruire la charpente en bois, en acier ou en béton ? Ces débats soulevaient de réelles problématiques.

« Les suggestions du président de la République et du Premier ministre de réaliser une flèche contemporaine ou de ne rebâtir aucune flèche ont été vécues comme une hérésie par les milieux du patrimoine, qui y voyaient un mépris de l'œuvre de Viollet-le-Duc et de la restauration historique en général », remarque Maryvonne de Saint Pulgent, ancienne directrice du patrimoine au ministère de la Culture et autrice de *La Gloire de Notre-Dame. La foi et le pouvoir*. Pour cause : la charte internationale sur la conservation et la restauration des monuments et des sites, dite charte de Venise (1964), impose de respecter chaque monument pour ce qu'il est, et si son état a été altéré, de le restaurer selon son dernier état connu. À savoir, pour Notre-Dame, dans sa forme du XIX^e siècle. Cette vision l'emporte quand, en 2020, le projet de reconstruction à l'identique est voté à l'unanimité par la Commission nationale du patrimoine et de l'architecture (CNPA). « Les architectes se sont orientés vers un compromis entre notre perception de l'architecture aujourd'hui, la restauration de Viollet-le-Duc et ce que l'on sait du monument médiéval gothique », relève l'historien de l'architecture Mathieu Lours, auteur de *Les Cathédrales dans le monde*.

En effet, bien que plusieurs cathédrales l'aient précédé sur l'île de la Cité, l'édifice que nous connaissons est principalement hérité de



Incendie de la toiture de la cathédrale Notre-Dame de Paris, le 15 avril 2019, vu depuis le sud-est.

TRISTAN SIDEM / AKG-IMAGES



UNE STAR MÉDIÉVALE
Surplombant Paris de ses deux tours, la cathédrale se dresse en arrière-plan de cette miniature du peintre Jean Fouquet, qui figure la main de Dieu protégeant ses fidèles des démons. Livre d'heures d'Étienne Chevalier. xv^e siècle. Metropolitan Museum of Art, New York.

EVIS INAVONTORIVM MEV INENOE TONE AO AOIV

Visage du Christ mort. Ce fragment d'une statue du XIII^e siècle, portant des traces de polychromie, a été mis au jour lors des fouilles du sol de la cathédrale, après l'incendie.



HAMID AZMOUN, INRAP / SERVICE DE PRESSE

l'église édiflée sous l'impulsion de l'évêque Maurice de Sully à partir de 1163. « L'évêque prend alors la décision de détruire la cathédrale romane récemment édiflée à cet endroit pour la remplacer par une nouvelle cathédrale gothique. Un choix ambitieux, qui vise à affirmer la puissance de l'Église de Paris et de la dynastie capétienne », analyse Maryvonne de Saint Pulgent.

Paris connaît alors un important essor économique. Les évêques et les chanoines s'enrichissent considérablement, alors que la population croît de manière impressionnante, ce qui en fait la ville la plus peuplée d'Occident. Cette expansion entraîne un essor intellectuel et technique remarquable au XIII^e siècle. « Paris compte énormément d'ouvriers du bâtiment, dont des maîtres verriers qui viennent parfois de l'étranger », explique l'historienne Claude Gauvard, codirectrice du livre *Notre-Dame. Une cathédrale dans la ville*. L'Île-de-France ne manque donc ni de main-d'œuvre

ni de matériaux. Le calcaire et le bois, qui proviennent de carrières et de forêts avoisinantes, parviennent à l'île de la Cité par flottage.

Les maîtres d'œuvre ont ainsi toutes les cartes en main pour développer de grandes innovations techniques, notamment la construction de murs intérieurs et de contreforts extérieurs pour renforcer la structure, ou l'emploi du fer pour stabiliser l'ensemble. De plus, les choix esthétiques impressionnent : en témoignent sa rosace sud, chef d'œuvre du vitrail médiéval, sa façade avec ses deux tours en terrasse, ses trois portails et ses deux galeries (des Rois et de la Vierge), ou encore son abside soutenue par des arcs-boutants de pleine hauteur. « Le bâtiment était moitié plus haut que toutes les cathédrales construites jusque là », rappelle Maryvonne de Saint Pulgent.

Si le gros œuvre est réalisé de 1163 à 1225, des modifications sont entreprises sur la cathédrale à partir de 1230. « Les meilleurs maçons,

sous la direction de l'architecte Jean de Chelles, reconstruisent, en les perçant de grandes roses, les extrémités du transept. La cathédrale, élargie, devient plus lumineuse et se couvre d'ornements à l'extérieur. C'est aussi à ce moment qu'est élevée la première flèche, vers 1250 », raconte Mathieu Lours. Ces grands travaux de transformation se terminent aux alentours de 1330.

Un prestige qui va et vient

Dès la fin du XV^e siècle, la cathédrale commence à se dégrader, faute d'entretien suffisant. De fait, le royaume de France traverse alors une période de crise économique... De plus, la mode Renaissance s'impose. Les gargouilles sont détruites, alors que les vitraux sont remplacés par des vitres blanches. La déconsidération portée au style gothique à l'époque moderne, combinée à un affaiblissement relatif de l'Église catholique au XVIII^e siècle, occasionne une perte de prestige de la cathédrale. « Au XVIII^e siècle, les chanoines

considèrent que la cathédrale est démodée, trop sombre à leur goût », rapporte Claude Gauvard. « Ils vont jusqu'à mener des interventions que l'on peut qualifier de vandalisme, notamment en blanchissant tous les murs intérieurs. L'architecte Jacques-Germain Soufflot taille quant à lui un passage dans le portail central du Jugement dernier, afin de faciliter le passage des processions de dais à plumeaux. Louis XIV, de son côté, sacrifie une grande partie du chœur gothique pour y installer la statue du vœu de Louis XIII. Des transformations telles qu'à la fin du XVIII^e siècle la cathédrale n'est plus admirée sur le plan architectural », déplore Maryvonne de Saint Pulgent. C'est dans ces conditions compliquées que Notre-Dame aborde la période de la Révolution. Le mobilier intérieur disparaît dans les pillages, alors que la galerie des Rois est démantelée. La flèche médiévale, qui menace de s'effondrer, est démolie.

Notre-Dame redevient toutefois très vite un lieu de première importance sur les plans politique, religieux et artistique. C'est là que Napoléon Bonaparte scelle le Concordat en 1802, avant d'y être sacré empereur en 1804. Timidement, il se lance dans la restauration de l'édifice. Mais c'est sous la monarchie de Juillet que le processus s'accélère. « Louis-Philippe comprend qu'il a besoin de l'Église pour stabiliser son règne. De plus, le succès phénoménal du roman *Notre-Dame de Paris*, publié par Victor Hugo en 1831 – où l'auteur dénonce le délabrement de l'édifice –, incite définitivement le souverain à financer de sérieux travaux de restauration », raconte Maryvonne de Saint Pulgent. Alors que le mouvement romantique redécouvre et célèbre les créations de l'art médiéval, la cathédrale est érigée en symbole.

Un concours est alors lancé pour sélectionner les architectes. Celui-ci est remporté par Jean-Baptiste

DEUX ÉDIFICES AVANT LA CATHÉDRALE GOTHIQUE

« **FAUTE DE TRACES** archéologiques, nous ne savons pas grand-chose des plus vieilles cathédrales qui ont pu exister à l'emplacement de l'actuelle Notre-Dame », révèle l'historienne Claude Gauvard. « L'important concile de Paris, qui s'est tenu en 361 pour condamner l'arianisme [l'une des nombreuses doctrines des premiers siècles du christianisme], a eu lieu sur la rive gauche, à l'église Saint-Clément, près de l'actuelle Saint-Médard. Mais il existait probablement déjà une cathédrale à l'est de l'île de la Cité, l'ouest étant alors réservé aux bâtiments impériaux, où l'empereur Julien avait l'habitude de s'établir. » « Plus tard, à l'époque mérovingienne (V^e-VIII^e siècle), Venance Fortunat (v. 530-607) célèbre, dans son poème *De*

ecclesia parisiaca, une cathédrale splendide selon l'air du temps », relate Maryvonne de Saint Pulgent, ancienne directrice du patrimoine au ministère de la Culture, qui rappelle que « les premières traces avérées d'un édifice remontent à la cathédrale carolingienne, dont une partie des fondations ont subsisté. Cette cathédrale était déjà de taille très importante. » Entre la fin du XI^e siècle et le début du XII^e siècle est ensuite bâtie une église romane, surplombée d'une grande verrière. Si l'évêque Maurice de Sully décide de détruire cet édifice pour élever la cathédrale gothique, on peut encore retrouver aujourd'hui des traces de l'église romane grâce à la présence de sculptures de cette époque remployées dans le portail Sainte-Anne, côté sud.



DESSINS D'ÉTUDE

Pour édifier la flèche à la croisée du transept, Viollet-le-Duc exécute de nombreux dessins. Comme ces deux exemples, ces études révèlent le choix de l'architecte de recréer une construction médiévale idéalisée.

Vitraux : des querelles qui ne datent pas d'hier



LES VITRAUX n'en finissent pas de susciter des débats hauts en couleur. Déjà, en 1935, 12 artistes verriers parisiens proposèrent de remplacer des verrières de Viollet-le-Duc par leurs créations d'inspiration cubiste. Un projet encouragé par les défenseurs du renouveau de l'art sacré, qui se heurta à de nombreuses réticences, au nom de la préservation de la cathédrale. Si la commission adopta le projet le 13 janvier 1939, la menace de la guerre entraîna son abandon. Après l'incendie de 2019, une nouvelle polémique est apparue avec la décision d'Emmanuel Macron de remplacer, dans six chapelles de la cathédrale, les vitraux de Viollet-le-Duc par des créations contemporaines. Un nouvel élément est toutefois à prendre en considération. « Les opposants des années 1930 défendaient l'idée qu'on ne pouvait pas introduire une esthétique moderne dans une cathédrale ancienne, dans la tradition de la querelle des anciens et des modernes », remarque la sociologue Nathalie Heinich. « Aujourd'hui, indépendamment des préoccupations esthétiques, la querelle repose sur les bases juridiques de la conservation patrimoniale. En effet, l'actuelle législation des monuments historiques interdit de modifier un élément patrimonial, ce qui explique l'opposition de la Commission supérieure des monuments historiques au souhait du Président. »

Sainte Blandine, par Jacques Le Chevallier. 1937-1939. Cité du Vitrail, Troyes.

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE L'AUBE / ELSA VIOLLET / ADAGP PARIS 2024 / SERVICE DE PRESSE

Lassus et Eugène Viollet-le-Duc, qui inspireront tous deux la doctrine de l'Inspection générale des monuments historiques, créée en 1830. Le chantier démarre en 1843 et s'accélère sous le Second Empire, quand Napoléon III apporte les fonds suffisants. En 1857, Lassus décède, laissant Viollet-le-Duc seul aux commandes du chantier jusqu'à son aboutissement, en 1864. Celui-ci choisit, non pas de restituer le monument dans son état d'origine, mais d'idéaliser son état du XIII^e siècle. « Il travaille avec

des archives et des dessins pour essayer de comprendre l'art médiéval. En utilisant des techniques très récentes, il décide de rehausser démesurément la flèche à 96 m, tel un élan vers l'infini, et de rajouter des chimères, symboles du mal et de la dérision. Ce faisant, il s'inscrit pleinement dans l'esprit du Moyen Âge », rappelle Claude Gauvard.

« À l'intérieur, il va même plus loin en restituant, à certains endroits, l'aspect de la cathédrale au XII^e siècle », poursuit Mathieu Lours. « Il remet ainsi des rosaces

décoratives dans le transept et réduit la hauteur des fenêtres. Néanmoins, il décide de souligner certains éléments d'architecture par un trait rouge grenat, et de placer entre chaque pierre des joints en ciment pour mettre la structure en évidence. En cela, il diffère des façons de faire du Moyen Âge, où l'on enduisait l'intérieur des églises avant d'y dessiner de fausses pierres. On peut ainsi considérer que Viollet-le-Duc a réalisé une cathédrale qui évoque le Moyen Âge, mais avec un esprit du XIX^e siècle. »

Le bois ou le béton ?

Une philosophie qui nous amène à celle de la restauration actuelle, mêlant authenticité et modernité. « Je vois dans la décision de restaurer la flèche de Viollet-le-Duc un hommage à l'homme qui a sauvé la cathédrale en défendant une évolution réfléchie », estime Claude Gauvard. Si le choix de restituer la flèche dans son aspect du XIX^e siècle a fait l'unanimité, les avis concernant la charpente étaient moins univoques. De fait, depuis la fin de la Première Guerre mondiale, les services des Monuments historiques ont toujours incorporé les innovations techniques. « Que ce soit à Reims, à Soissons ou à Arras, les parties visibles des cathédrales ont été reconstruites à l'identique. Mais, pour les parties non visibles, le bois a été abandonné au profit du ciment, du béton ou du métal, de manière à éliminer la problématique des incendies », explique Mathieu Lours.

Finalement, la CNPA a décidé de reconstituer la charpente en bois avec des techniques de taille des poutres longitudinales très proches de celles de l'époque médiévale. Le bois a ainsi été découpé à la hache comme au XII^e siècle, avant d'être travaillé à la scie et boulonné selon les techniques du XX^e siècle. « On pourrait croire que les partisans du bois se seraient appuyés sur des

Viollet-le-Duc choisit, non pas de restituer la cathédrale dans son état d'origine, mais d'idéaliser son état du XIII^e siècle.

Édification de la charpente en bois de l'abside, lors de la restauration de la cathédrale.



valeurs de conformité avec le passé. Or, ils ont plutôt mis en évidence la modernité du bois, sa pureté écologique, ainsi que des arguments d'efficacité technique », remarque Nathalie Heinich.

« En effet, quand le bois est bien choisi et bien mis en œuvre, il vieillit mieux que le métal ou le béton. De plus, quand une charpente en bois brûle, cela n'ébranle pas la stabilité du monument, contrairement à une charpente métallique qui, en se tordant, exerce une pression sur les murs », précise Maryvonne de Saint Pulgent. Les technologies contemporaines garantissent de surcroît la sécurité d'une charpente en bois contre les incendies, grâce à un système de brumisation et l'installation de deux travées en métal isolant la flèche du chœur et de la nef. « Les restaurateurs sont ainsi parvenus, avec des matériaux traditionnels et des dispositifs contemporains, à

réaliser une œuvre qui réponde à la fois aux attentes du XIX^e siècle et aux contraintes techniques actuelles », remarque Mathieu Lours.

Un chantier-école

Les techniques les plus en pointe ont ainsi été utilisées pour restaurer la cathédrale, mais aussi pour documenter et réviser certaines connaissances. « Comme à l'époque de Viollet-le-Duc, nous avons assisté à un chantier-école, qui nous a livré nombre d'enseignements, notamment sur la statique des cathédrales gothiques », remarque Maryvonne de Saint Pulgent. Cela a été rendu possible grâce à un formidable travail de recherches du comité scientifique présent auprès de l'établissement public chargé de la conservation et de la restauration de la cathédrale Notre-Dame de Paris, des archéologues de l'Inrap (Institut national de

recherches archéologiques préventives), du conseil de suivi technique de la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France et des équipes du CNRS. Par conséquent, la majestueuse Notre-Dame, symbole multiséculaire de Paris, du pouvoir politique français, de la chrétienté et de la culture populaire mondiale, va bientôt devenir l'une des cathédrales les mieux connues au monde. ■

MATTHIEU STRICOT
JOURNALISTE

Pour en savoir plus

ESSAIS

Notre-Dame des siècles. Une passion française

M. Lours, Éditions du Cerf, 2021.

Notre-Dame de Paris

C. Gauvard, Que sais-je ?, 2024.

La Gloire de Notre-Dame.

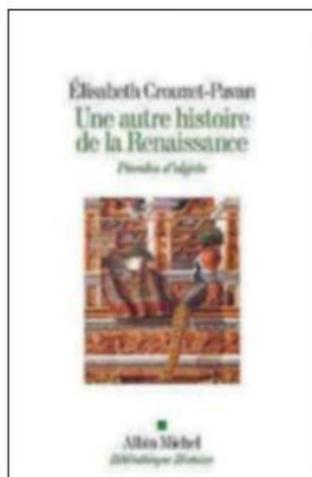
La foi et le pouvoir
M. de Saint Pulgent, Gallimard, 2023.

Notre-Dame des valeurs. Retour sur une émotion patrimoniale

N. Heinich (dir.), Puf, 2024.

RENAISSANCE

Ce que les objets disent de nous



UNE AUTRE HISTOIRE DE LA RENAISSANCE. PAROLES D'OBJETS

Élisabeth Crouzet-Pavan

Albin Michel, 2024, 384 p., 24,90€

Retrouvez notre dossier sur Venise en p. 34.

Que seraient les sociétés sans les objets qui entourent les hommes et révèlent à l'historien attentif les manières de vivre, mais aussi de penser ? C'est à travers une série d'objets qu'Élisabeth Crouzet-Pavan nous fait explorer le monde en pleine mutation du Quattrocento italien. Ils foisonnent sur les tableaux, dans les inventaires des notaires et dans les livres de cargaison de marchands en lien avec de lointaines régions et en quête de clients : couteaux, pots à épices, pièces

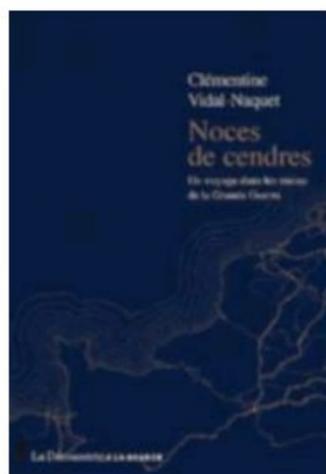
de tissu, bien sûr, mais aussi cordes d'instruments de musique, dés à coudre, perles de verre, faux cheveux. Entrons avec l'historienne dans le studiolo, cette pièce nouvelle de plus en plus fréquente dans les demeures de patriciens, de bourgeois et d'humanistes : on y trouve quelques livres, encore rares et précieux, des lunettes et des bougeoirs pour mieux lire, des plumes et des encriers pour écrire ses réflexions, ainsi que, bien souvent, les trésors de la maison, tels que l'argenterie, faisant de ce lieu plus qu'une simple

étude, un lieu de plaisir et de fierté, un lieu désirable nimbé de secret. Meubles et accessoires y sont souvent les plus raffinés de la demeure. Réservé au maître de maison, le studiolo ne s'ouvre qu'aux amis proches. L'enrichissement matériel est-il progrès ou décadence ? Au xv^e siècle, les moralistes condamneront la possession de tels biens ostentatoires. Craignant que les objets ne dérèglent les mœurs, les prédicateurs érigeront des buchers pour y brûler symboliquement ces vanités. ■

CLAIRE L'HOËR

PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Enquête dans les ruines



NOCES DE CENDRES. UN VOYAGE DANS LES RUINES DE LA GRANDE GUERRE

Clémentine Vidal-Naquet

La Découverte, 2024, 304 p., 20 €

Clémentine Vidal-Naquet est une historienne spécialiste de la Grande Guerre. Elle est aussi autrice de roman policier. Vous l'ignoriez ? Nous aussi, jusqu'à la lecture de *Noces de cendres* – deux livres en un. On s'explique.

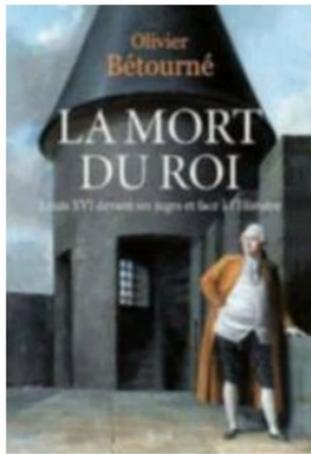
Il y a d'abord une enquête très intéressante, substantielle, d'histoire des mentalités et des sensibilités, menée à partir d'un album de 551 photographies et cartes postales touristiques soigneusement légendées. Titre de l'album : *Notre voyage de noces. Souvenir du*

4 septembre 1919 – album offert en 1920 par un soldat de la Grande Guerre à son épouse, pour leur premier anniversaire de mariage. En guise de voyage de noces, ils avaient fait un long périple dans le nord de la France et en Belgique, dans les communes dévastées et les tranchées, sur les traces de la guerre de Gérard Debaecker (c'est le nom du soldat ; l'épouse s'appelle Berthe Briant). L'album est l'occasion pour l'autrice d'exercer sa sagacité d'historienne. Avec en ligne de mire, sans doute : *Le Monde retrouvé*

de Louis-François Pinagot, inconnu qu'Alain Corbin rendit fameux. Dans cette perspective, elle fait parler l'archive. Cela donne un « premier » livre remarquable, où la guerre devient un décor et le conjugal, le cadre de l'intrigue. Sauf qu'il y a un coup de tonnerre, après la conclusion du « premier » livre. Nouveau chapitre : *Bifurcations ?*. Et l'enquête, pourtant achevée, se transforme en thriller – qui redistribue en partie ce qui vient d'être énoncé. C'est stupéfiant. Et littéralement passionnant. ■

FRANÇOIS KASBI

Louis XVI, une mort fondatrice



**LA MORT DU ROI.
LOUIS XVI
DEVANT SES JUGES
ET FACE À L'HISTOIRE**

Olivier Bétourné

Seuil, 2024, 320 p., 23 €

Le procès et la mort de Louis XVI ont fait couler beaucoup d'encre. On les lit chez les historiens majeurs de la Révolution : Michelet, Mignet, Thiers, Jaurès... Paul et Pierrette Girault de Coursac ont donné le détail du procès. Tous s'accordent pour voir dans le 21 janvier 1793 une date irréparable.

Pour juger le roi déchu, décider de la procédure, l'exemple anglais s'imposait. En 1649, le Parlement de Londres avait fait comparaître Charles I^{er}. Il l'avait déclaré coupable de haute trahison et remis au

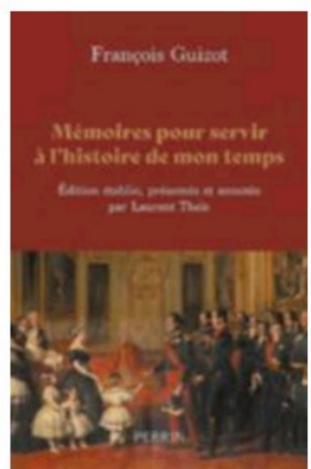
boureau. La Convention ne pouvait pas faire moins. Robespierre avait donné l'enjeu : « Louis doit mourir, parce qu'il faut que la patrie vive. »

Le roi se défendit mal ; ses archives secrètes (la fameuse et opportune armoire de fer) parlèrent en sa défaveur. Ce sont 387 députés qui votèrent la mort immédiate, contre 334. Il monta au supplice avec un calme et une dignité reconnus par tous. Les Parisiens reprirent le cours de leur vie. Plusieurs personnes attachées au roi se suicidèrent.

La mise au point d'Olivier Bétourné est la bienvenue. Elle croise les sources primaires, ressort des historiens anciens trop vite négligés. Au final, une longue et forte réflexion, qui met en vis-à-vis le précédent anglais et le procès de 1793. L'historien met en exergue le renversement de légitimité théorisé par Jean-Jacques Rousseau : le peuple « absolu » se substituant au monarque « absolu ». Une « cruauté fondatrice » pour rendre la République imprescriptible. ■

JEAN-JOËL BRÉGEON

Guizot, un grand mémorialiste



**MÉMOIRES POUR
SERVIR À L'HISTOIRE DE
MON TEMPS**

François Guizot
(édition établie par Laurent Theis)

Perrin, 2024, 576 p., 28 €

Les Mémoires de François Guizot (1787-1874) ne comptent pas moins de huit volumes, et 4 330 pages. Il les achève en 1867, alors qu'il est dans sa 80^e année et qu'il se tient à l'écart de la vie politique depuis la chute de Louis-Philippe I^{er}, dont il fut le dernier président du Conseil. Fort d'une longue carrière ministérielle, il a précipité la fin de la monarchie de Juillet en s'opposant à l'élargissement du corps électoral en 1848.

Laurent Theis nous propose ici des morceaux

choisis, établis, présentés, annotés avec le plus grand soin, afin de dégager les lignes de force d'une œuvre autant intellectuelle que politique.

Guizot fut un immense historien, que l'on gagne toujours à lire. Simultanément ou presque, ce protestant mena sa vie politique avec force et rigueur, en écartant les débordements polémiques. Les Mémoires sont le miroir de cette ligne de conduite. Les portraits sont autant pondérés qu'incisifs – Napoléon, Louis-Napoléon,

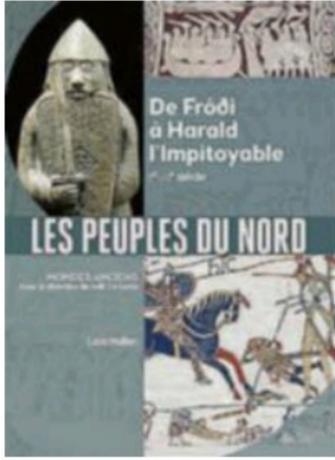
Chateaubriand, Soult, La Fayette, Auguste Comte...

Guizot compte parmi les plus grands mémorialistes français. La tonalité générale est faite d'équilibre, l'écriture est d'une sobriété hors pair. Sur le fond, il est, pour nous, parfois plus difficile à suivre. Diplomate, il ne fut pas un boutefeu (comme Thiers) ; à l'Instruction publique, il est autant fondateur que Jules Ferry. Sa probité l'honore dans ces temps de corruption, de concussion. Alors, lire Guizot est comme un bain de jouvence. ■

J.-J. B.

EUROPE DU NORD

À la recherche des Scandinaves



LES PEUPLES DU NORD. DE FRÓDI À HARALD L'IMPITOYABLE. I^{ER}-XI^E SIÈCLE

Lucie Malbos

Belin, 2024, 640 p., 49€

En 2022, Lucie Malbos s'était distinguée par un excellent *Harald à la Dent bleue*. Cette fois, elle nous livre un travail qui globalise l'histoire des peuples du Nord. Le terme « Scandinavie » recouvre en fait une grande variété de territoires et de cultures. Aussi, Lucie Malbos se concentre-t-elle surtout sur le Danemark, la Norvège, la Suède et l'Islande ; la diaspora viking et varègue en mer du Nord, par l'intermédiaire des fleuves russes et jusqu'en Méditerranée est simplement évoquée.

Même ainsi limitée géographiquement, la matière reste considérable, allant de l'Âge du bronze aux royaumes christianisés du XI^e siècle. Un monde de chefferies qui s'affrontent, et où se multiplient des sites palatiaux, articulés autour de halles immenses. Le déroulé des siècles montre la lutte incessante contre un milieu hostile, destructeur même, comme l'éruption volcanique de 536, en Islande, dont les effets touchent le nord de l'Europe. L'année du Ragnarök – de la fin du monde –, c'est dire.

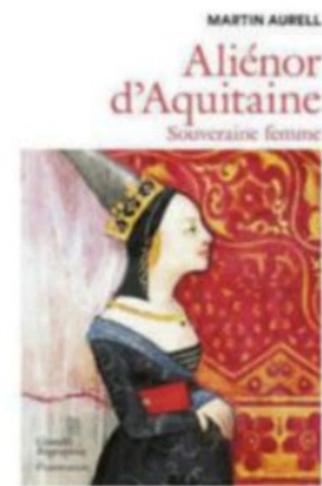
Le tournant se fait dès le VIII^e siècle, avec les raids de plus en plus audacieux de Vikings âpres au pillage – le terme les définit au mieux. Ils ont fait la réputation et la légende des Scandinaves. Au XI^e siècle, la Scandinavie entre dans l'aire chrétienne, non sans regretter ses croyances millénaires.

Cet essai atteste d'une grande maîtrise. Mais il lui arrive de pêcher par un didactisme pointilliste. Comme toujours dans cette collection, l'iconographie, parfaite, est là pour éclairer le propos. ■

J.-J.B.

MOYEN ÂGE

Un portrait amoureux d'Aliénor



ALIÉNOR D'AQUITAINE. SOUVERAINE FEMME

Martin Aurell

Flammarion, 2024, 496 p., 24,90 €

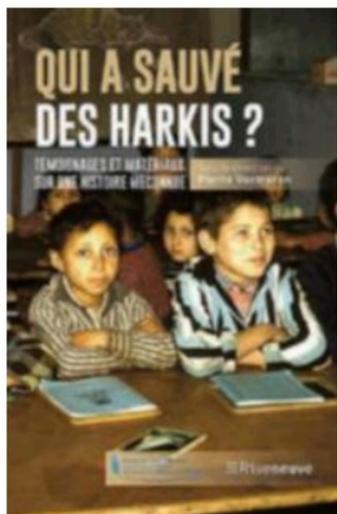
Quel plaisir de retrouver Martin Aurell pour un *magnum opus*, après son épatant *Dix Idées reçues sur le Moyen Âge* ! Nous disons « un » *magnum opus*, contrairement à l'usage qui voudrait qu'il soit unique, car nous ne méconnaissons pas les ressources de ce grand médiéviste, qui nous édifie à chaque publication par sa rigueur et ses scrupules de pensée. A fortiori lorsqu'il s'agit d'Aliénor d'Aquitaine (1124-1204), l'un de ses attachements anciens et durables, puisqu'il a déjà publié en 2020 une cursive

biographie de la duchesse – qui, par sa longévité et son activité, incarne le XII^e siècle comme Saint Louis, le XIII^e. Celle qui épousa à 13 ans le futur roi de France Louis VII fit scandale pour une liaison postulée avec son oncle Raimond de Poitiers lors de la deuxième croisade – rumeur dont Aurell fait litière. Elle fut répudiée par Louis VII (divorce consenti en 1152, en absence de descendants mâles), puis épousa Henri Plantagenêt (1152), comte d'Anjou et duc de Normandie, devenu roi d'Angleterre (Henri II) en 1154. L'Aquitaine intégra

alors un large arc atlantique – de la Gascogne à l'Irlande : intérêt patrimonial et stratégie matrimoniale coïncidaient. Deux fois reine, elle eut 10 enfants dont deux, fameux rois d'Angleterre : Richard Cœur de Lion (roi en 1189), puis Jean sans Terre (1199). Lorsqu'elle meurt à Poitiers (elle est enterrée à l'abbaye de Fontevrault), Philippe Auguste vient de s'emparer de la Normandie, vainqueur de Jean sans Terre. La mort d'Aliénor coïncide avec l'effondrement de l'empire Plantagenêt. Une autre histoire commence. ■

F.K.

Harkis, les délaissés de l'Histoire



QUI A SAUVÉ DES HARKIS ?
TÉMOIGNAGES ET MATÉRIAUX
SUR UNE HISTOIRE MÉCONNUE

Pierre Vermeren (dir.)

Riveneuve, 2024,
216 p., 22 €

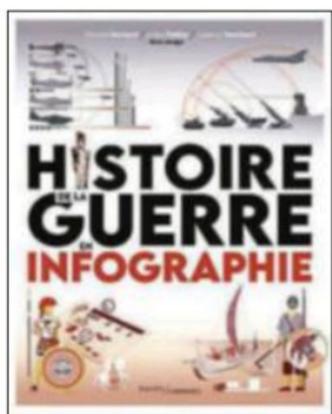
Harkis : « nom générique des anciens auxiliaires de l'armée française en Algérie désarmés par les accords d'Évian ». Définition du spécialiste de l'histoire contemporaine des sociétés arabes et berbères, Pierre Vermeren, qui ouvre le collectif issu d'un colloque tenu en mars 2022. But : assumer les contradictions terribles de l'histoire coloniale à leur propos – abandonnés par-delà la Méditerranée ; accueillis avec indifférence ou hostilité en métropole, pour ceux qui le furent. Sur

300 000 à 400 000 harkis ayant servi durant la guerre d'Algérie, seuls 20 000 à 40 000 furent transférés en France (soit de 5 à 10 %) – 90 000 personnes, familles incluses. Le gouvernement de De Gaulle avait demandé à ses fonctionnaires de ne pas les transférer, condamnant nombre d'entre eux à une mort probable, voire certaine. Des dizaines de milliers furent assassinés en Algérie en 1962-1963 (règlements de comptes privés ou politiques, répression étatique punitive, etc.). Mais il eut des « Justes » (militaires,

fonctionnaires) en France pour « désobéir » et les aider : les derniers présidents de la République, jusqu'à Emmanuel Macron, ont a posteriori légitimé cette désobéissance morale, qui contrevenait aux principes de légalité. En particulier en reconnaissant d'éminentes figures qui ont procédé au transfert de ces 90 000 personnes. Ces « Justes » sont au cœur du livre, avec des témoignages d'acteurs divers (enfants de harkis, officiers, historiens), explicitement destinés à de futurs historiens. ■

F.K.

La guerre sans paroles (ou presque)



HISTOIRE DE LA GUERRE EN INFOGRAPHIE

**Vincent Bernard,
Julien Peltier,
Laurent Touchard**

Passés composés,
2024, 144 p., 28 €

On ne peut le nier, l'infographie s'applique parfaitement à l'histoire militaire et à la guerre, aisément et fâcheusement quantifiables. Vincent Bernard, Julien Peltier et Laurent Touchard, qui ont déjà fait leurs preuves, ne nous proposent rien moins que l'histoire des guerres, de la Protohistoire à nos jours.

Une investigation qui donne le vertige. Mais leur travail rend les choses plus simples. Ils balayent les époques et les continents, à travers une

présentation didactique, claire, agréable, presque ludique. Organisation des armées, données quantifiables (effectifs, nombre de chars ou de navires, intendance...), cartes simples des batailles incontournables, silhouettes de soldats emblématiques – hoplites, légionnaires, grenadiers, poilus... Ce qui pourrait sembler surchargé ou fouillis s'éclaire de quelques lignes concises.

L'éclectisme des pages (deux par thème) permet de ne pas se lasser d'une présentation numérique trop détachée de l'humain

au cœur des conflits. Des premières armées dans le Croissant fertile à la guerre nucléaire, du bassin méditerranéen à l'Extrême-Orient, en passant par l'Afrique, l'Amérique : tout est là. La bibliographie présente pour chaque thème permet d'approfondir.

Voilà une infographie qui, mieux que quelques autres, remplit sa fonction : ouvrir à l'Histoire par l'information visuelle. Un apport dont il sera de plus en plus difficile de se passer. Ici, une réussite. ■

J.-J.-B.

CIVILISATION CHINOISE

L'éclat impérial des Ming

Cette dynastie, qui régna de 1368 à 1644, a apporté à la Chine son âge... d'or. Au sens premier, comme le prouve l'exposition que lui consacre à Paris le musée Guimet.

Ce n'est rien de dire qu'ils brillent ! Des chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie chinoise sont présentés pour la première fois à Paris, dans le cadre du 60^e anniversaire

des relations diplomatiques entre la France et la Chine. Cette exposition, « L'Or des Ming », se tient tout naturellement au musée national des Arts asiatiques - Guimet.

Un luxe raffiné

La dynastie des Ming (1368-1644) a régné du XIV^e au XVII^e siècle après avoir renversé le pouvoir mongol des Yuan et restauré les traditions chinoises et le confucianisme. On

lui doit la Cité interdite et la Grande Muraille, mais aussi les célèbres porcelaines aux motifs blancs et bleus. Cette période est considérée comme l'âge d'or de la civilisation chinoise. Aux XV^e et XVI^e siècles, alors que Vasco de Gama, Christophe Colomb ou Magellan ouvrent de nouvelles

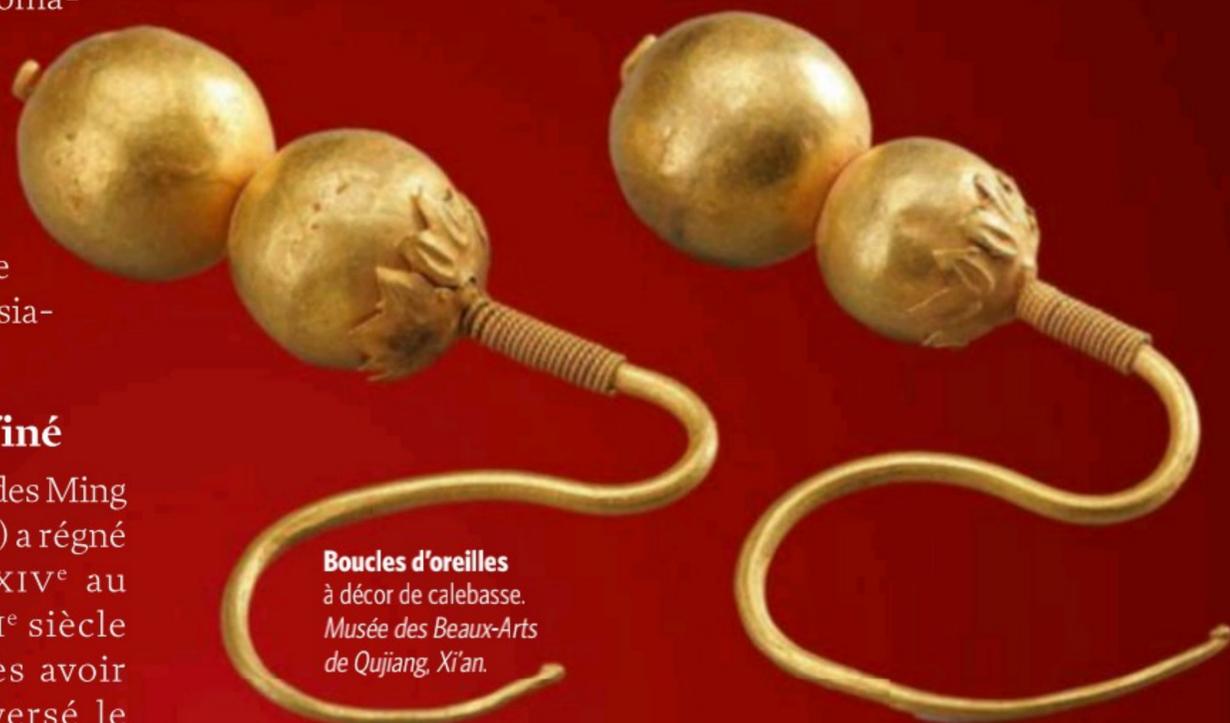
voies maritimes, les Chinois prennent part aux échanges commerciaux ; les villes du Sud s'enrichissent, les marchands également. La production de parures féminines et d'objets en or se développe.

Une riche symbolique

Ces produits de luxe deviennent l'emblème du statut social. Vases, bijoux, vaisselles, tous d'un raffinement exceptionnel, prennent place dans la Cité interdite ou dans les palais des élites les plus riches. Leurs motifs portent des messages, censés donner à celles qui les possèdent richesse, chance, santé, bonheur, longévité... Certaines des pièces portent la marque du bureau de l'orfèvrerie des ateliers impériaux, avec leur année de

création et la teneur en métal précieux. Les pièces les plus luxueuses combinent des pierres de cinq couleurs, en référence aux cinq éléments (bois, feu, terre, métal et eau).

Les chefs-d'œuvre en or de l'époque Ming sont aujourd'hui très rares, car ils ont pour la plupart été fondus ensuite pour permettre de nouvelles créations. C'est grâce aux prêts du musée des Beaux-Arts de Qujiang, à Xi'an, que l'on peut aujourd'hui les admirer à Paris. ■



Boucles d'oreilles
à décor de calebasse.
Musée des Beaux-Arts
de Qujiang, Xi'an.



Vase d'applique en filigrane d'or serti de jade, de rubis et de saphirs.
Musée des Beaux-Arts de Qujiang, Xi'an.

L'Or des Ming. Fastes et beautés de la Chine impériale (XIV^e-XVII^e siècle)

LIEU Musée Guimet,
6, place d'Iéna, 75016 Paris

WEB www.guimet.fr

DATE Jusqu'au 13 janvier 2025

MOYEN ÂGE

À Chartres, un millénaire en fête

La ville célèbre la date anniversaire de la fondation de sa cathédrale, en 1024, par deux expositions, des chantiers d'envergure, et surtout l'ouverture très attendue du trésor.

En 1024, l'évêque Fulbert de Chartres écrit au duc d'Aquitaine, Guillaume V, afin de lui annoncer l'achèvement des fondations de sa cathédrale. Depuis la conversion de Constantin en 312, pas moins de quatre édifices étaient successivement sortis de terre ! Or, le dernier avait été quasiment détruit par un incendie le 8 septembre 1020. Figure de son temps, Fulbert décide alors de refaire l'ensemble de la crypte. Ce n'est que 200 ans plus tard que la cathédrale gothique, telle que nous la connaissons, est achevée après un chantier d'une durée record d'un peu plus de 30 années (1194-1236).

Afin de célébrer le millénaire des fondations de Notre-Dame de Chartres, Jean-Pierre Gorges, maire de la ville, a lancé un programme de travaux visant

Vierge à l'Enfant.
Pierre polychrome.
xvi^e siècle.



à réaménager l'espace entourant le fameux monument inscrit au Patrimoine mondial de l'humanité. Très engagé dans la préservation du patrimoine et la recherche historique, il a soutenu un travail archéologique considérable, confié à l'organisme C'Chartres Archéologie.

Fouilles en plein air

D'ailleurs, celui-ci ne se limite pas à la ville, mais s'étend à l'ensemble de l'agglomération et de ses 66 communes. On dénombre ainsi pas moins de 65 chantiers de fouilles, ce qui est exceptionnel sur le territoire français. Les visiteurs peuvent avoir un aperçu de ces travaux en évoluant autour de la cathédrale : les chercheurs mettent au jour cercueils, squelettes, objets et autres murs, dont certains datent de l'époque gallo-romaine. L'ambiance est bon enfant, et les équipes en place n'hésitent pas à répondre aux questions des passants.

Le millénaire a aussi été l'occasion de dévoiler au public l'ensemble du trésor situé dans la chapelle Saint-Piat, qui jouxte la cathédrale. Datée du xiv^e siècle, cette chapelle a été complètement restaurée dans le but d'en faire



un écrin destiné à accueillir le trésor, qui reposait dans les réserves depuis plus de 20 ans. Ce dernier contient des objets uniques au monde, comme le tabernacle de saint Aignan, des ex-voto à la Vierge offerts par les peuple huron et abénaquis, de la Nouvelle-France, ou encore l'armure d'un enfant royal. Des objets d'exception pour un lieu d'exception. ■

CHRISTOPHE DICKÈS
JOURNALISTE ET HISTORIEN

UN TOUR AU MUSÉE

JOUXTANT LA CATHÉDRALE, le musée des Beaux-Arts participe au millénaire avec deux nouvelles expositions. La première, consacrée à la sculpture, présente des œuvres restaurées, dont un majestueux *Saint Paul* par François Marchand (1543), qui nous rappelle que la sculpture à Chartres n'est pas seulement gothique. On admirera aussi un saint Jean et une tête d'ange d'une précision étonnante. Par ailleurs, le musée organise l'exposition « Le feu sacré », dédiée aux enluminures des XII-XIII^e siècles. Des pièces rares, sauvées des bombardements de 1944, sont présentées au public pour la toute première fois.

Musée des Beaux-Arts

- Mille ans de sculptures à Chartres Jusqu'au 9 février.
 - Le feu sacré. Manuscrits chartains enluminés des XII^e et XIII^e siècles Jusqu'au 12 janvier
- Musée des Beaux-Arts**
29 cloître Notre-Dame,
28000 Chartres
Informations sur www.chartres.fr

POUR APPROFONDIR

Retrouvez sur le site histoire-et-civilisations.com l'entretien avec Mathias Dupuis, Hervé Yannou et Grégoire Hallé.

DÉCOUVREZ LES HORS-SÉRIES DE LA COLLECTION L'HISTOIRE EN GUERRE



LA BATAILLE DE L'ATLANTIQUE
180 PAGES - FORMAT : 20,6 X 27,2 CM



LA FRANCE SOUS L'OCCUPATION
180 PAGES - FORMAT : 20,6 X 27,2 CM

Ce deuxième numéro de la collection L'Histoire en guerre retrace le quotidien des Français avec de nombreuses photos d'époque colorisées ; l'éclairage de deux historiens de renom, Olivier Wierviorka et Eric Alary, permet d'en comprendre la complexité.

En vente sur boutique.histoire-et-civilisations.com

BON DE COMMANDE

Merci de nous retourner votre règlement par chèque à l'ordre d'Histoire & Civilisations à :
Histoire & Civilisations / VPC
TSA 81305 - 75212 PARIS CEDEX 13

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
La bataille de l'Atlantique	09.1001	14,90€	—	— €
La France sous l'Occupation	09.1002	14,90€	—	— €
Participation aux frais de port				+ 3,90€
Total de la commande				— €

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 30/04/2025 pour la France métropolitaine. Livraison de 7 à 10 jours à réception du bon de commande.

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse <https://confidentialite.histoire-et-civilisations.com> ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France - CS 11469 - 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@mp.com.fr - R.C. Paris B 323 118 315

M. Mme Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Tél. _____ 94E31

E-mail _____ @ _____

Je souhaite être informé(e) :

- des offres d'Histoire & Civilisations (avantages abonnés, découverte des hors-séries...)
 des offres des partenaires d'Histoire & Civilisations



Commandez par téléphone,
c'est 100% sécurisé !
01 48 88 51 05

XVIII^E SIÈCLE

Faisait-on la guerre en dentelles ?

Qu'est-ce que la guerre en dentelles au XVIII^e siècle ? D'où vient l'expression ? Et correspond-elle à la réalité militaire de l'époque ?

LÉONIE B., CHAMBÉRY

En 1896, un livre brossait le tableau acide de l'armée française au temps de Louis XV : officiers mondains et efféminés, batailles arborant des dehors de fête et de carnaval, intrigues amoureuses s'entremêlant aux affrontements... Son titre ? *La Guerre en dentelles*.

La guerre se serait humanisée au siècle des Lumières. Ses acteurs l'auraient conduite avec politesse, retenue et, parfois, avec désinvolture. Pour étayer ce qui relève davantage du mythe que de la réalité, rien

ne vaut l'échange de paroles légendaire de la bataille de Fontenoy, le 11 mai 1745 : « – À vous de tirer, Messieurs les Français. – Non Monsieur, à vous l'honneur. Vous savez que nous ne tirons jamais les premiers. » La courtoisie et le fair-play ne pouvaient qu'imprégner l'esprit militaire pendant le siècle par excellence de la politesse.

Futilité et cynisme

Malgré cet échange d'amabilités, la journée de Fontenoy, comme les autres batailles de la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748), fut en réalité une boucherie. La guerre de Sept Ans (1756-1763) ne déroge pas à la règle, tant s'en faut. Relisons Voltaire. Le chapitre de *Candide* décrivant les horreurs de la guerre en Allemagne n'a rien d'une fiction : les batailles se soldaient par des pertes

considérables, atteignant parfois plus de 30 % des effectifs.

Le mythe de la guerre en dentelles a pris racine en plein XVIII^e siècle. En témoignent les pièces de théâtre jouées pendant la guerre de Sept Ans, mettant en scène des campagnes militaires s'apparentant à une conquête amoureuse. Cette manière galante de vivre la guerre possède néanmoins ses modèles bien réels : Maurice de Saxe ou le maréchal de Richelieu n'ont jamais caché leurs mœurs libertines. Après sa conquête de l'île de Minorque en juin 1756, Richelieu est dépeint par les poètes louant sa victoire comme un « bon amant, bon guerrier », comme un soldat qui « brusque un fort comme le cœur d'une fille ».

La thèse de la guerre en dentelles renvoie aussi à l'image d'une société

militaire dominée par la futilité, le goût du luxe et le cynisme de certains de ses cadres. Servant en Allemagne pendant la guerre de Sept Ans, meurtri par la décadence de l'esprit martial, l'officier Mopinot écrit ces mots cruels : « Nous ne sommes plus une nation propre à la guerre. » Les victoires de la Révolution et de l'Empire lui donneront tort. Ce faisant, elles confirmeront pour la postérité la parenthèse singulière d'un siècle prétendument réfractaire au bruit et à fureur des armes. ■

EDMOND DZIEMBOWSKI
HISTORIEN, AUTEUR DE
LA GUERRE DE SEPT ANS (PERRIN)

? Qu'elle soit en lien avec un sujet abordé dans le magazine ou non, vous pouvez poser votre question d'histoire à

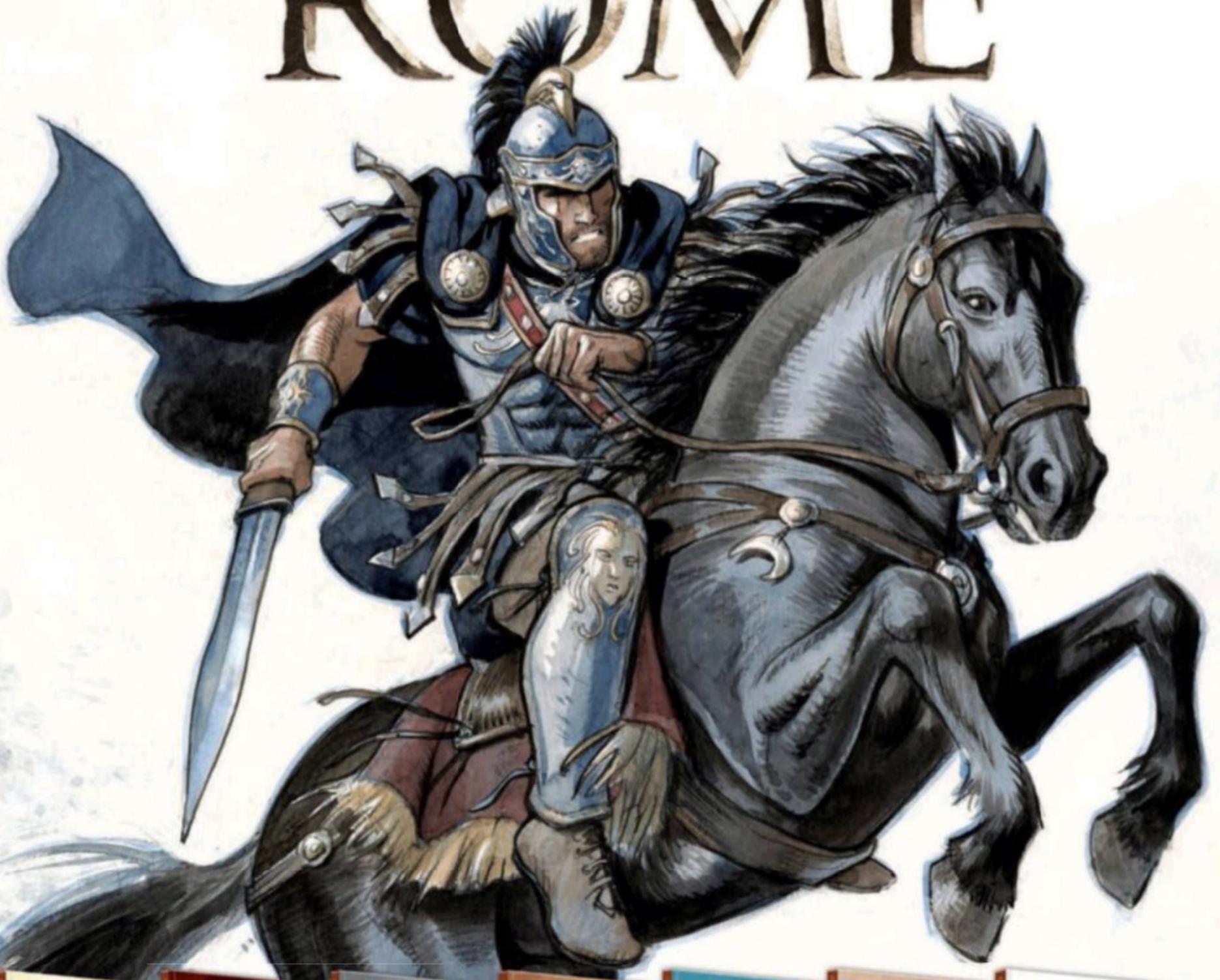
courrierdeslecteurs@mp.com.fr

Bataille de Fontenoy, le 11 mai 1745.
Par Horace Vernet. 1828. *Galerie des Batailles*, château de Versailles.



MARINI

LES AIGLES DE ROME



© Enrico Marini / Dargaud Benelux 2024



NOUVEL ALBUM

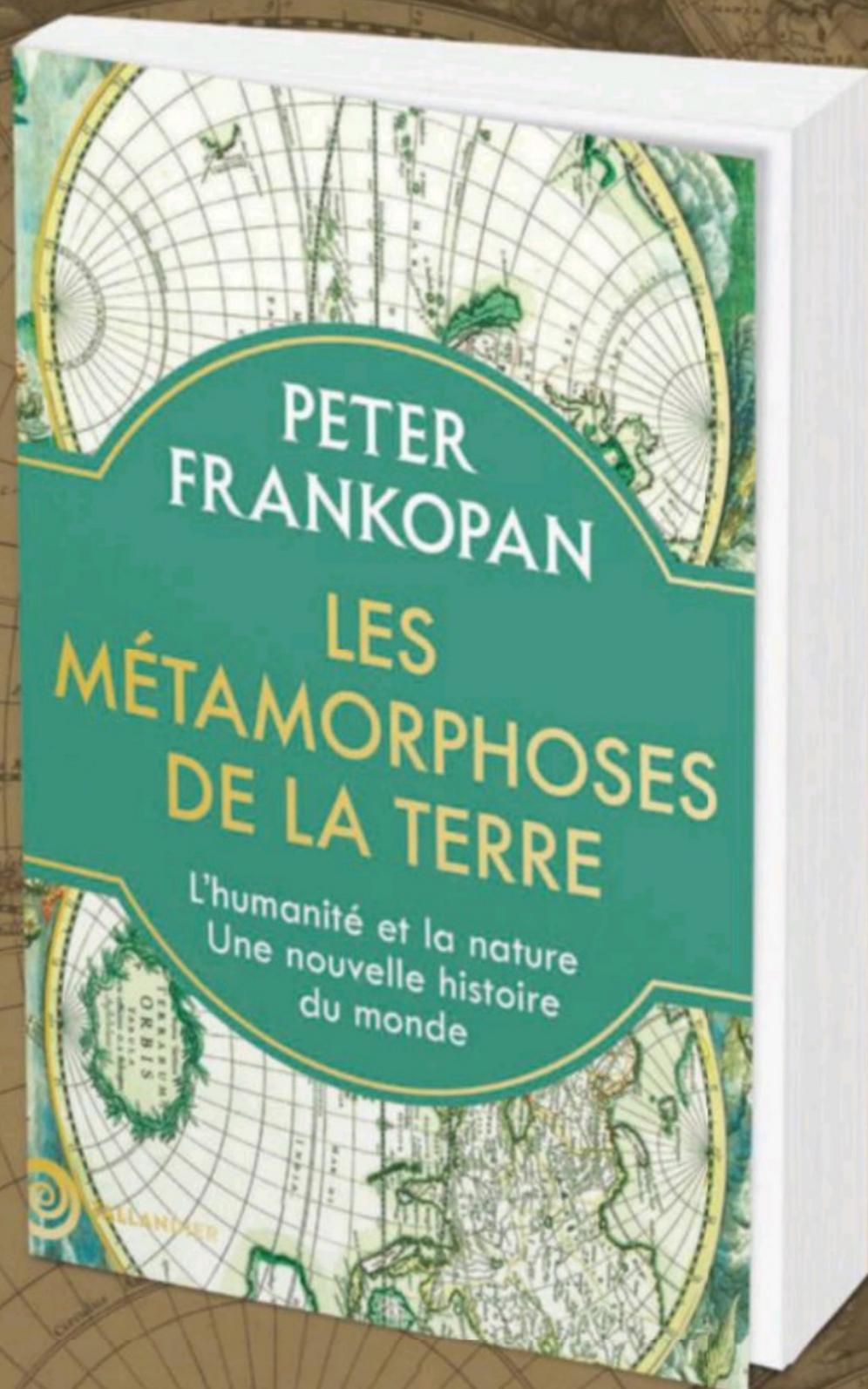
QUÊTE DE POUVOIR, CRUAUTÉ, ÉROTISME
ET AMBITIONS PERSONNELLES AU CŒUR DE L'EMPIRE.

7 TOMES EN LIBRAIRIE

DARGAUD

LE FIGARO
MAGAZINE

EXPLOREZ UNE NOUVELLE HISTOIRE DU MONDE



« Un livre fleuve fascinant. »

LE POINT

« Peter Frankopan renouvelle le récit de l'histoire humaine en l'articulant aux oscillations du climat. »

LE MONDE DES LIVRES

« Le chercheur britannique propose une somme éclairante, démontrant que l'histoire des sociétés humaines et celle des écosystèmes ne font qu'une. »

LIRE MAGAZINE

« Une épopée humaine et climatique. »

SCIENCES ET AVENIR

Un best seller international



TALLANDIER